

Le volume — 4. 57)
— 28. 7er — 7. Volume)

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS.

TOME PREMIER.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES

ANNÉE 1712

RE
P

A

Mémoi

Avec un
Amé



T

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,

OU

*Mémoires intéressants pour servir à l'His-
toire de l'Espece Humaine.*

PAR MR. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les
Américains, par DOM PERNETTY.



Studio disposita fideli.

LUCRECH.



TOME PREMIER.



A LONDRES,

M. DCC. LXXIV.

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR LES

ALPHABETIQUES

OU

DE

Méthode de l'Alphabetique par le Sr. de Lamoignon

PAR M. DE LAMOIGNON

Avec une Dissertation sur l'Alphabetique & les
Alphabétiques par Dom P. LAMIGNON

Paris chez la Citoyenne de la Harpe

chez la Citoyenne de la Harpe

chez la Citoyenne de la Harpe

TOME PREMIER



A LONDRES

chez la Citoyenne de la Harpe



D

P

Co

chapitre
connu
nous se
cipal ob
Nous
leur con
fois la
rales.
Il n'y
rable pa
verte de
temps p
lés, il
puisse co
doute, u
voir une
disgracié
étoit ou
Quel
mais sou
avoit deu

Tome



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Comme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'histoire de l'homme, nous nous sommes proposés d'en faire le principal objet de nos Recherches.

Nous considérerons la singularité de leur constitution physique, & quelquefois la singularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la découverte de l'Amérique. En remontant des temps présents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puisse comparer à celui-là; & c'est sans doute, un spectacle grand & terrible de voir une moitié de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré, ou monstrueux.

Quel Physicien de l'antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planette avoit deux Hémisphères si différents,

dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siècles qui se perdent dans la nuit & l'aby-me des temps ?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presque incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européens : les Américains n'avoient que de la foiblesse : ils devoient donc être exterminés, & exterminés dans un instant.

Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait effuyé.

Après le prompt massacre de quelques millions de sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du

mon
du f
pour
la m
sein
natur
Le
& n'
que se
voient
feroit
espece
fatigu
parvie
abande
plus h
Cep
ne cess
d'enco
terres a
philoso
conséq
eux-mé
cette co
quemen
le prem
ports,
bles hab
la cupie

monde habitable. L'homme déjà accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance : il se crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus, une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la terre seroit un séjour dangeureux, où notre espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette planète à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des politiques à projets, ne cessent par leurs seditieux écrits, d'encourager les princes à envahir les terres australes. Il est triste que quelques philosophes aient possédé le don de l'inconséquence jusqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le succès de cette coupable entreprise : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaisseau qui au sortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paisibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux

besoins & des richesses imaginaires, c'est agacer des tigres qu'on devoit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à se plaindre de l'Europe : elle a à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laisser les terres australes en repos, & de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation & des torrents de sang, précédent toujours nos conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe, ne massacrons pas les Papous, pour connoître au thermometre de Réaumur, le climat de la nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des hommes ; mais les moralistes qui devoient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se

réso
men
les r
eux-
ges f
ces f
leurs
nous
heur
O
dans
les au
te du
voir
boule
l'insa
que
que l
épou
O
qu'on
Amér
avoie
en no
désesp
que l
fallu
frayer
tions

Préliminaire.

résoudre à voyager à la terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces sauvages en paix, plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres, & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi autant qu'il a été possible dans la partie historique de cet ouvrage, les auteurs contemporains de la découverte du nouveau monde, & qui ont pu le voir avant qu'il n'eût été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européens. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déjà de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les naturalistes avoient eu le loisir de les étudier; aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré d'abord de pouvoir tirer quelque lumière de tant de ténèbres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des

voyageurs , à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes , & elles ont été sans comparaison , plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux , ont acquis une espece d'autorité en passant la ligne Equinoxiale , ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins , il faut encore du bonheur , pour reconnoître & saisir la vérité , tant de fois travestie par leur imbécillité , ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les lettres édifiantes des Missionnaires , qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été , à ce qu'ils disent , prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques , étourdis par le vertige de leur enthousiasme , ont si mal vu les choses , ils auroient dû par respect pour la raison , s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion , qu'on y distingue à peine deux ou trois faits , qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand après les Recherches laborieu-

ses &
tats ,
toute
étoit
dans
les p
s'enc
pour
brass
te tou
& les
afin
de so
losop
pench
L'
offre
breux
si ma
confu
qu'un
Les
lents
ont dé
n'ont
à réun
gieux
mains
nes en

ses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre ; parce que nos systêmes les plus raisonnables, ne peuvent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance d'accoutumer le philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent, si mal observés, plus mal décrits & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avarés, ils en ont négligé les ruines en partie cachées sous des ronces, en

partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des chemins si hérissés : ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel, a été plus négligée qu'on ne pense. Cet essai prouvera au moins, ce que l'on pourroit faire dans cette carrière, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le style pom-

peux
sur le
décelé
çu qu
pour l
ni con
ce, o
quand
quand
Ces
des ob
ressant
ce styl
aux o
trop c
nomb
prits,
vaux c
ont aff
pour n
de leu
La r
que ay
recher
trême,
tains d
à ceux
compo
çon do

peux & maniéré : en semant tant de fleurs sur leurs ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'est aperçu qu'ils vouloient enchanter le lecteur, pour le dédommager de n'être ni instruit, ni convaincu. Cette perte de l'éloquence, ou ce jeu de déclamation si inutile quand on a raison, est, plus que ridicule, quand on se trompe.

Celui qui a épuisé son sujet & recueilli des observations neuves, vraies & intéressantes, peut sans danger, mépriser ce style enflé, excessif & accommodé aux oreilles des lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques gens de lettres, qui ont assez estimé leurs contemporains, pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siècle.

La reconnoissance de l'homme physique ayant été le premier objet de ces recherches, ce seroit une bisarrerie extrême, de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les limaçons s'accouplent.

Également éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mystères & tous les écarts de la nature animale ; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques ; & dès-lors tous les mots sont, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique, nous nous sommes vus à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du pôle, en nous servant des manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en consultant les dernières relations que les Danois ont publiées touchant le Groënland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir des avis plus récents, plus authentiques & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme Darien, on a fourni toutes les lumières nécessaires pour développer l'origine des *Negres blancs*, & pour résoudre enfin,

à force
me qui
natural
des fait
imagine
les faits
cette qu
tout dé
du sujet
preuves.
allégué
appuyer
raisonné
ment ;
qu'on h
est envir
rité de c
rants où
où l'on n
avoit en
délires
dû s'attr
d'une nu
la lumie
On a
a été écri
de faux
depuis l'
prétendu

à force de recherches, ce grand problème qui a jusqu'à nos jours, divisé les naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer, s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité de cette méthode des siècles ignorants où l'on abondoit en argument & où l'on manquoit de démonstrations: on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître sitôt, d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumière.

On a réduit en un abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vrai-semblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux,

& plus que misérable, qui erre dans les fables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des sauvages de stature colossale au sud de l'Amérique, il s'est écoulé 247 ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance : ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne

pas dis
tout au
des quel
mais on
l'ont pa
soit hasa
de la cu
a prouvi
apparten
que M.
tologie,
tre avec
Géants,
per les
comme
des sque
voit dan

Les an
nent le t
ricains,
maphroc
bulation
s'est effo

Comme
des peu
rapport
que les
on n'a p
en faire

pas disputer davantage : ils auroient dû tout au moins rapporter des ossements & des squelettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner est le seul qui se soit hasardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Brésil, depuis que M. Hans-Sloane a publié sa Gigantologie, aucun charlatan n'a osé reparoitre avec des dépouilles supposées des Géants, qu'on employoit déjà pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient, en parlant des squelettes que cet empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressant.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison & pour démon-

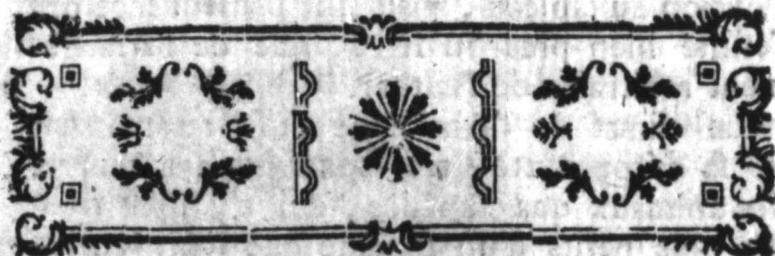
errer que malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit humain a été constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des notes répandues dans mon ouvrage : si je m'étois aperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, & qu'elles n'occupent que de la place, je les aurois retranchées sans hésiter, & me ferois applaudi de ce sacrifice ; mais comme dans une si grande diversité de matières importantes, on a dû quelquefois se commenter soi-même, il est arrivé que les notes renferment autant d'intérêt que le texte ; & si on les détachoit, elles formeroient seules un recueil qui ne seroit rien moins que vuides des choses.



*Du climat
rée de
veau.*

*J
mat du
habitant
ment av
ble. Que
due de
rendre,
gés ou
vérité de
& les p
dans me
Les m
ment int
parates é
tres. Il fa
cessiveme
& des pa
Cette
puisse bro
Tom*



PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du nouveau monde, &c.

J E placerai, à la tête de cet ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du climat du nouveau monde: je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matieres qu'on discutera, quoiqu'également intéressantes, seront néanmoins fort disparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terrains incultes & dépeuplés, & des payfages rians & pittoresques.

Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la com

Position du tableau, mais une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'auteur.

Le climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixième que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissements eurent tous à effuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Espagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur si acharné à sa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons François envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entre eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du commodore Drack; on les prit à Londres pour des spectres, & on ne trouva plus personne dans toute la Grande-Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abîmes d'inépuisables trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Que
travail
planter
tales,
ment l
produit
tropole
pourvo
Dans
part de
verte d
me m
occasion
en élev
sel mar
monde
Le fait
encore
tres vé
parce q
se cryst
de cett
Ce te
ter plu
dans les
nu: ou
les sauy
ches,
des hor
mort la
La pr
blis à la
poisonn
adresse.
de Man
les, lo

sur les Américains. 3

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des commerçants & des planteurs, il y a encore, aux Indes occidentales, plusieurs colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions : elles se dissiperoient, si les métropoles Européennes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles : lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espece de fermentation; il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de sel marin, auquel les physiciens de l'ancien monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, sur les mangliers & d'autres végétaux, un sel qui renaît sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se crySTALLISE ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrain fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on exprimoit ce suc si redoutable dont les sauvages armoient la pointe de leurs fleches, qui en effleurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établis à la côte Orientale, étoit une plante empoisonnée qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'especes de *Jucas* & de *Manihots*, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues, & comme

Recherches Philosophiques

elles sortent du sein de la terre (1). C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du seigle & du froment qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y soit la somme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux; hormis, peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*arum*, qui est de toutes les plantes Européennes la plus approchante du *Manihot*, par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes; ce qui provenoit du nitre terrestre qu'ils épiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la première fois, dans la nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux & la réduire ensuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raison, à la violence du sel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de lézards, de couleuvres, de serpents, de reptiles & d'insectes

(1) Le véritable contre-poison du suc de manihot, est le sel d'absynthe délayé dans de l'eau de menthe. On se sert aussi, dans quelques isles, de la lie du ragaou, mais avec un moindre succès.

monstr
leur p
de ce
me,
comme
n'exerc

Les
les scar
les cra
taille g
pliés a
yeux si
rinam,
frappé
qui éga

Les
péens e
jours,
ou ven
phere f
par des
normes
pauls,
daloupe
des rave
par des
punaises.
empereu
moyen p
qui les c
buts d'un
étoient o
Cortez e
de Monte

(1) Editi
voyez aussi

sur les Américains. 3

monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison, qu'ils tiroient des sucres abondants de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la sève nourricière s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

Les chenilles, les papillons, les millepieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles & les crapauds y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. En jetant les yeux sur les excellentes figures dessinées à Surinam, par mademoiselle Merian (1), on est frappé de la grosseur prodigieuse des papillons qui égalent le volume de nos oiseaux.

Les plus anciens établissemens des Européens en Amérique ne sont pas encore de nos jours, exactement nettoyés de bêtes immondes ou venimeuses, dont l'humidité de l'atmosphère facilite la population. Panama est affligé par des serpents, Carthagene par des nuées d'énormes chauve-souris, Portobelo par des crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres colonies des îles, par des ravets & des scarabées-rongeurs, Quito par des picques, Lima par des pucerons & des punaises. Les anciens rois du Mexique & les empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévorait, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le palais de Montezuma, Garcilasso dit que les Péruviens

(1) Edition in-folio d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam, voyez aussi les quatre volumes au *Treſor de Seba.*

6 *Recherches Philosophiques*

Étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à-peu-près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des payfans ou Palatinat.

M. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'il y croît des grenouilles qui pèsent jusqu'à trente-sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux: il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les contrées du sud de l'Amérique, qu'on y surnommoit cet insecte le roi du Bresil: *il rey di Brasil* (1). Du temps que par un contraste singulier, les onces, les tigres & les lions Américains étoient entièrement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espèce de tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les loups, les gloutons, & les ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de M. du Pratz & de quelques autres, que les caïmans & les crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la

(1) Du temps que les Hollandois étoient en possession du Bresil, on présenta à la compagnie des Indes un projet, pour délivrer cette province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit fourmillier.

fureur
tion &
dans cet
quadrup
l'existen

Dès q
de fix à
de, &
graines
avant,
a-t-on
digenes
leurs rac
tracer ce
risontale
du sol. J
te observ
même-te
arbres y
taux imp
guis, de
cutes,
du sédim
y pompo
émondée
d'être dir
boit sous
par-tout
dont le
deux reg
les plaies
deux ou
cules.

Les ve

(1) Voyez
du Bresil.

sur les Américains.

7

furéur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupedes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride (1). Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas : aussi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigenes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, sur la superficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des polypodes, des guis, des agarics, des champignons, des cucutes, des mouffes & des lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux regnes souffroient sans relâche. Toutes les plaies & les blessures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaif-

(1) Voyez Pison, *Introduction à l'histoire naturelle du Bresil.*

Recherches Philosophiques

seaux, en ont été transportés (1) par une escadre Française en Europe, où on ne les connoissoit pas, il y a soixante ans : leur multiplication a été si prodigieuse & si rapide dans nos mers, qu'ils ont actuellement infecté tous nos ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant sous le pied du matelot, la carene des navires. Ces insectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les rats & les souris qui n'y existoient pas avant la découverte, & qui ensuite ont tellement pullulé qu'ils sont devenus un véritable fléau pour les colonies. Si dans de certaines isles, les souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les lapins commirent jadis dans les isles Baléares & en Espagne (2).

En comparant les expériences qu'ont fait avec des thermometres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pérou, & l'infatigable M. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'ap-

(1) Voyez un mémoire de M. des Landes, commissaire de la marine : il nomme les vaisseaux & les officiers qui commandoient sur l'escadre, qui rapporta des isles de l'Amérique les premiers vers tarêts en France.

(2) En 1524, un vaisseau de l'escadre envoyé à la découverte des terres australes, par l'évêque de Plaisance, ayant passé le détroit de Magellan, arriva au port de la ville de los Reis : dans ce navire se trouverent les premiers rats qu'on eut jamais vus au Pérou, & depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les caisses & ballots de marchandises. Les Indiens les appellent *ococha*, ce qui signifie une chose qui est venue de la mer. *Zarate conq du Pérou*, pag. 155.

percevoir
veau n
évaluer
férence
vera d
dire, c
degrés
lement
momet
Pérou,
n'arrive
bec qui
Paris,
& plus
lement
Hudson
Il n'e
Tropiqu
Les natu
attention
que les g
per dans
pales pr
rable seu
Il paroît
avoit jad
animaux
prodigie

(1) En
marquoit
de l'Equat
au matin.
riences fai
Voyez l'hi
gée d'un
& 53, par
des science

Sur les Américains.

percevoir que l'air est moins chaud au nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de température, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette ligne en Amérique. Les thermomètres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été (1). Québec qui est à peu-près à la même hauteur que Paris, a un climat sans comparaison plus âpre & plus froid que Paris : la différence est également sensible, entre la Tamise & la Baye de Hudson qui ont la même latitude.

Il n'existoit au nouveau continent entre les Tropiques, aucun grand animal quadrupède. Les naturalistes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont soupçonné que les grands germes ne pouvoient se développer dans ce climat défavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable seulement aux insectes & aux serpents. Il paroît plutôt que la convulsion des éléments, avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone Torride : les ossements prodigieux qu'on y déterre, rendent, cette

(1) En 1636, le 31 mai au matin, le thermometre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur... 1011. A midi... 1014. Le premier Juin au matin... 1011. & à midi 1013 $\frac{1}{2}$. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent : Voyez l'histoire naturelle de sénégal avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en 1749. 50. 51. 52. & 53, par M. Adamson, correspondant de l'académie des sciences.

10 *Recherches Philosophiques*

conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorsqu'on traitera de la nature de ces os fossiles en particulier dans la suite de cet ouvrage.

Quant aux animaux indignes du nouveau monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caractères sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts de pieds antérieurs, comparés à ceux de derrière, ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Paresseux & le Cabiai.

Les autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européenne ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu la moitié de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces; la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la mâcher à S. Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corpulence étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles; la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'isle de Cubaga, où les cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir mé-

connoi
ment,
palme

Les
grande
les chi
voix,
contrée

Ceux
qui y o
ment le
feiziem
de l'Afr
leurs o
ils ne l

Les
de tran
y a tou
roient l
Pérou,
même o
leur pro
riture &
sible aux
de la pr

Entre
Amériq
amandie
noyers y
pas du
n'ont fru
ont dégé
succulén
pâteuse,
lons, le
ont surp
Notre se
sinon dat

connoissables ; leurs ongles poufferent tellement , que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les moutons de l'Europe souffrent aussi une grande altération à la Barbade ; & on fait que les chiens amenés de nos pays , perdent la voix , & cessent d'aboyer dans la plupart des contrées du nouveau continent.

Ceux d'entre les quadrupedes transmigrés , qui y ont le moins réussi , ce sont certainement les chameaux. Au commencement du seizieme siecle , on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou , où le froid déranger leurs organes destinés à la reproduction , & ils ne laisserent aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des éléphants au Brésil , mais il y a toute apparence que ces animaux y esfluyeroient le même destin que les chameaux au Pérou , & qu'ils ne procréeroient pas quand même on les abandonneroit dans les forêts à leur propre inclination ; le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus sensible aux éléphants , qu'aux autres quadrupedes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques , importés en Amérique , les arbres à noyaux , comme les amandiers , les pruniers , les cerisiers , les noyers y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les pêchers & les abricotiers n'ont fructifié qu'à l'isle de Juan Fernandès ; ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse , comme les cannes à sucre , les melons , les citrouilles , les choux & les raves ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre seigle & notre froment n'ont pas pris , sinon dans quelques quartiers du Nord. Le riz

22 *Recherches Philosophiques*

qui aime à être submergé, & les févroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des sécoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un climat par ses productions végétales & animales, que par toutes les autres especes d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les léfards iguants ou les coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renfermoient sans qu'on le sût, le principe vérolitique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le détroit de Magellan jusqu'à la terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espece de léfards iguants est fort nombreuse dans l'Asie méridionale où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre symptôme du mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'iguan est un vrai léfard de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence; tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigues commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrémité de la queue; les pointes qui passe sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en

colere,
donné

Cet
rieure,
un capt
goître.]
substan
ornent
partie e
assez pe
trine,
menues
& d'ur
fac au

L'igu
garnis
est hor
lants,]
les env
qui for
aplatie
en fauc
Les éca
relevée

Il n'a
il est en
s'élançe
qu'il sai
pas dans
cune qu

On l
parce qu
& des
qu'en d'

colere, les Hollandois & les François lui ont donné le nom de coq de joute (1).

Cet étrange animal a sous la mâchoire inférieure, une poche ou un sac pointu comme un capuchon, que les naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du coq-d'Inde ; sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites : l'autre côté qui regarde la poitrine, est entièrement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu mourant, d'un jaune brun & d'un rouge obscur tapissent cette espece de sac au dehors.

L'iguana quatre pattes divisées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés, son regard est horrible, il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est fourchue, aplatie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du cou, sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & quand on l'inquiete : alors il s'élançe avec force & mord opiniâtrement ce qu'il saisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant imprégnée d'aucune qualité venimeuse.

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont

(1) *Seba thesaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. II
Tab. 95. & 96, &c.

14. *Recherches Philosophiques*

plus charnues, que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfere les femelles parce que leur chair est plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet (1). Ces femelles pondent sur les rivages de la mer, depuis treize, jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq especes de ces lézards en Amérique, qui ne different que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Bresil, à la Guiane, au Mexique, à la nouvelle Espagne, dans différents autres endroits du continent & dans les isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non seulement cet aliment irrite incroyablement cette indisposition, mais la ranime & la réveille lorsqu'elle paroît assoupie. Les Negres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de serpents & de lézards par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'iguana, mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur administrer des remedes très-efficaces & sur-tout des bouillons de tortues. Les Européens mangent aussi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue &

(1) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'iguana, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté, cependant Pison le naturaliste, assure qu'elle est fade & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable; elle a le même goût que les cuisses de grenouilles en Europe.

de préca
la décou
roit la pr
noit pas.

Quelqu
aient port
occidenta
futée, et
dus auteu
que de l'
veau mor
(1) on fa

(1) Il e
années de l
n'y ont tra
que se fit
commerce,
approuvé
rédigé par
niere bizar
grand nom
quête de l'
gina en mé
vitude, po
conquis, d
le riche é

Le minist
lege exclus
sieur de Cl
tirer parti,
marchands
porta long
elle devoi
Negres des
ses intérêts
contrat
mâles & s
cement de
envoya sur
population
à un prix
pourquoi o

de précaution que dans les premières années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaisante : on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Negres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes occidentales ; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Negres au nouveau monde : quoiqu'il soit difficile de la fixer, (1) on fait cependant avec certitude, qu'elle

(1) Il est constant que pendant les treize premières années de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'y ont transporté aucun Negre. Ce ne fut qu'en 1517, que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejeté par le cardinal Ximenes & approuvé par le cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un prêtre nommé Las Casas, qui par la dernière bizarrerie dont l'esprit humain soit capable, fit un grand nombre de mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, & imagina en même temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce pays si injustement conquis, dans lequel il consentit lui-même à posséder le riche évêché de Chiapa.

Le ministère Espagnol accorda, en 1516, un privilège exclusif pour l'achat & la vente des Negres, au sieur de Chièvres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, les revendit, pour 23 mille ducats, à des marchands Génois qui formerent une compagnie, qui porta long-temps le nom de la *compagnie des Grilles* : elle devoit fournir la première année quatre mille Negres des deux sexes, mais elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille pièces d'indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'isle de S. Domingue : on en envoya sur le champ, la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers noirs revinrent à un prix exorbitant : en effet on ne voit pas trop pourquoi on permit à Chièvres de revendre une com-

est postérieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de S. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux missionnaire est appelé Boil, supérieur de l'ordre de S. Benoît ; dès qu'il fut débarqué à S. Domingue, il excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européen excommunié en Amérique : Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes & intrigua tant à la cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un

mission qu'il ne pouvoit lui même exécuter ; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Negres pour les indes Espagnols, y gagnèrent des sommes considérables.

Cet odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une bulle du pape, de l'an 1440, l'infant Henriques de Portugal fut le premier prince chrétien qui se servit d'esclaves Negres. Ferdinand le catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Negres & de basanés ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Bresiliens ; on trouve dans une lettre du chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce temps, 10 à 12 mille Negres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30, jusqu'à 50 ducats la piece : dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la traite des Negres, que j'ai composé il y a quelques années.*

si vil fa
un mor

Les ha
rien sévi
étoit jad
ceux du
venu des
vu naïte
tous d'ac
mémoria
péens re
qu'ils po
Le prem
rut de
le frere
empereu
de distinc
fut le ro
ment ar
fait d'im
la rapidit
Maures
Asiatique
ans elle
la France
de Paris,
le fameu
atteints
dans les
donnant
infectés,
heures (

(1) Nou
article de
tanon.

si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent affuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie ; mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européens reçurent en échange de la petite vérole, qu'ils portèrent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite vérole transplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, empereur du Mexique ; le premier Européen de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le roi François I ; mais jusqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent ; la rapidité de sa propagation fut étonnante : les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France septentrionale. En 1496, le parlement de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux édit qui defendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures (1). Deux ans après, on voit déjà cette

(1) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet édit qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

18 *Recherches Philosophiques*

même contagion se manifester en Saxe ; au moins les scholastiques de Leipfick foutinrent-ils des theses sur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 ; ils se dirent à cette occasion, des injures effroyables en leur Latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérèrent aucun malade.

Le premier poëte qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en lisant son poëme, on s'apperçoit que les principaux symptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entièrement disparu de nos jours : on ose

„ Pour pourvoir aux inconveniens qui adviennent chacun jour par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse nommée la grosse vérole, ont esté advisés, conclus & délibérés par révérend pere en Dieu, monsieur l'évêque de Paris, les officiers du roi, prévôts des marchands & échevins, & le conseil, & l'avis de plusieurs grands & notables personnages de tous états, les points & articles qui s'en suivent.

„ Sera fait cry public de par le roi, que tout malade de ceste maladie de grosse vérole, estrangiers tant hommes que femmes, qui n'étoient demourants & résidents en ceste ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après le dit cry fait, s'envoient & partent hors de ceste ville de Paris, es pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur poine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent es portes de S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens députez, lesquels leur délivreront à chacun quatre sols parisis, en prenant leur nom par escript & leur faisant défenses sur la peine que dessus, de non rentrer en cette ville jusques à ce qu'ils soient entièrement guis de cette maladie, &c.

presque
siècle à l'a
comme la
décompos
pour ainsi
fin, un d
a prédit c
ration ser
la nature
droits. Il
cette pré
de Mayna
vénérien,
fionna un
année-là.

Le mal
Erabyaws
mal d'Am
ment con
d'ailleurs
ladies n'o

Ce qui
vénérien
tité de r
contrées
les progr
soixante f
fant les a
verainem
auroient d
guérir une
qui, au
Naples,
que son
il trouve
spécifique
le voyage
de S. Dc

presque croire qu'après s'être mitigée d'un siècle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes vénéreux se décomposent & se détruisent pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands médecins de l'Europe a prédit que le sang, de notre dixième génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il est à souhaiter, sans doute, que cette prédiction soit plus heureuse que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occasionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, est une indisposition si différente du mal d'Amérique, que le mercure est absolument contraire aux negres affligés des *Yaws*: d'ailleurs, les caracteres & les suites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve sans réplique, que la peste vénérienne est née en Amérique, c'est la quantité de remèdes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes: ils usoient de plus de soixante simples différentes, que le danger pressant les avoit forcés à connoître. Il seroit souverainement absurde de dire que les Américains auroient cherché des remèdes si multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui, au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut assez ingénieux pour conjecturer que son mal venant des Indes occidentales, il trouveroit aussi aux Indes, le plus puissant spécifique ou la meilleure recette: il entreprit le voyage & ne se trompa point, les sauvages de S. Domingue en le voyant seulement au

front, connurent qu'il étoit gangrené, & lui montrèrent l'arbre du gâiac. Oviedo fut heureux par son malheur, & fit une fortune immense en Espagne, où il rapporta la résine, les écorces, & l'aubier de gâiac avec la véritable préparation selon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du mercure en Italie, devint aussi le plus riche particulier de son siècle, & son luxe éclipsa celui de tous les princes ultramontains.

La grande humidité de l'atmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas-fonds, dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long; il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothèse de M. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espèce seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime

des mont
ment qu'
Chili, au
roline de
tieres de
mets des C
lages, pu
plus haute
dant de pi
élevées qu
rou (1)?

(1) Il est
jamais déco
ragnes les p
sommets des
n'étoient do
îles de diffi
surface des
jours.

..... Qu
simorum mon
rissime in fast
tium opices
alitudine &
admodum ha
cumdata, n
radicati quon
perficia sese
ba Thef. Re
d'Amsterd. n

Par des ob
déterminer
notre planete
a essuyées. N
de coquillage
l'on peut dé
eaux dans no
ble au systèm
flux, du refl
te les eaux c
ce sens, on

des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des colines entières de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordilleres fourniroient-ils des coquillages, puisqu'on n'en trouve déjà plus sur les plus hautes pointes des alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cent pieds moins élevées que la tête du mont Ckimboraco au Pérou (1) ?

(1) Il est prouvé, par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des îles de différente hauteur & largeur, baignées par la surface des eaux, comme toutes les îles connues de nos jours.

..... *Quod observationibus constat, in apicibus celsissimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rarissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium opices totidem tunc temporis insulae erant, variâ altitudine & latitudine, in summis aquis extensa; quae admodum hodieque, quotquot habentur insulae aquis circumdatae, non esse videntur nisi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exhibeant. Sebba Thef. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit. d'Amsterd. 1765.*

Par des observations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planète, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune espèce de coquillage sur les plus hautes pointes des alpes, d'où l'on peut déjà calculer, à-peu-près, l'élevation des eaux dans notre hémisphère; ce qui n'est gueres favorable au système qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'océan, d'orient en occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les

Comme le soleil enleve par son action continue, les sels les plus subtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il desseche, il est croyable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus sain & plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent parce que les fibres de leurs racines puisent moins de sucs caustiques & corrosifs : la multiplication des insectes & des serpents y diminue sensiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque temps, pour gagner la goutte serene & mal vénérien sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'athmosphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le contact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Les chiens alains, que les Espagnols jetèrent dans différentes isles & plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuél avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité (1).

montagnes les plus élevées; Woodward qui pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-faux, par la seule inspection.

(1) Les chiens du Pérou, qui sont de la première race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien, L'humidité de l'athmosphere en

On pré
animaux Et
aux Inde
sicle de l
au moins,

Il est ce
qui ont éc
immondes
les marais
avoir con
causes, à
ainsi que l
les nuages
humides &
des lacs, c
par la déc
gétaux &
trémement
accoutum

M. Hun
tes armées
terent ces
eu à souffr
s'être instr
Les troupe
furent attac
& de pustu
lotons qui

Amérique, j
ne nagent j

(1) Ils fu
cette espec
pitre quatr
maniere de
il n'y eut p
fût exempt
fit résoudre

On prétend que toutes les autres especes d'animaux Européens dégènerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siecle de la découverte; ce qui semble prouver au moins, que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, saigné les marais & défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terrains adjacents humides & tourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes, & viciées, par la décomposition & la reproduction des végétaux & des insectes, exalent des vapeurs extrêmement huissibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent & dévastèrent ces grandes régions, n'aient presque rien eu à souffrir des maladies; il se trompe faute de s'être instruit dans les historiens de ces temps-là. Les troupes commandées par les freres Pizarres, furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielle (1): de tous les peletons qui étoient sous les ordres de Gonzalve,

Amérique, est la véritable cause de ce que ces animaux ne nagent jamais dans aucune partie du nouveau monde.

(1) „ Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de „ cette espece de maladie dont nous avons parlé au cha- „ pitre quatrieme du premier livre, c'est-à-dire, d'une „ maniere de verrues, ou de clous fort dangereux, & „ il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en „ fût exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les „ fit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité

à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples; les médecins Espagnols ayant déjà inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art. Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y seroit entièrement fondue par une épidémie, si les sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remède à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique, pendant les premières années de la conquête: la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Espagnols pénétrèrent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois: l'isle de S. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette isle, & ceux de la Barbade, comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies: cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces isles, situées dans la torride,

de l'air dans ce lieu là, leur caufoit ces incommodités. Zarate, *Hist. de la Conquête du Pérou*, livre second, Ch. I. pag. 80.

ont été
qu'entier
sorte qu
que jam
queurs
& plusie
rien. Q
menses
Angleter
le froid,
donné pa
du Nord
minent
ainsi qu'
plus pe
bois de
de ridea
royaume
dolence
se rénoie
guste.

A la p
de l'Am
élever a
l'athmos
des mala
l'adolesc
vent à-p
naissent.
nouveau
jusques à
l'espece
d'y être f
natal. Cal
même dan
aux conti
refroidi c
soit-là la
Tom

ont été par une exploitation mal entendue, presque entièrement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature, ne décident rien. Quand M. Franklin dit que les abattis immenses qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais en dégradant un bois de haute futaie qui servoit, de ce côté-là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les marais pontiens se rénoier après le desséchement fait sous Auguste.

A la première fondation des colonies aux îles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants; la malignité de l'atmosphère les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les colons y conservent à-peu-près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espèce humaine: les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calme, qui avoit observé ce phénomène, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un instant à l'autre: je doute que ce soit-là la véritable cause de cette stérilité pré-

maturée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur-tout apparent dans les Negres qui y procréent si peu qu'on est obligé de les recruter par de continuel envois d'Afrique; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit; quoiqu'on en ait amené à peu-près quarante mille par an, depuis l'époque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille piéces de Negres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizieme siecle; où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cent cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourmens, dans la servitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains pour enrichir leurs maîtres (1).

(1) Si l'on compte les Negres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille piéces ne peut y suffire annuellement; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi réguliéres & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Negres de recrue en trente ans. La Martinique & S. Domingue en employent à-peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an. Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de terre ferme, huit

Je
à auc
du no
qu'il
ment
six cent
raison
détrui
toutes
& d'er
Si l
d'alph
veauté
feroier
dant a
leur ar
noiffer
toute
Ent
quelqu
problé
en a pa
qui on
des col
en pass
d'homr

mille No
Bresil se
traité,
à Congo
commer
feroit tro
loupe, S
de Negri
les main
terre, r
an.

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothèse sur l'origine de la population du nouveau continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un auteur moderne, qui accorde à peine six cent ans au genre humain en Amérique. Les raisons qu'il hafarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres, & ne forment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie sauvage, si le défaut d'agriculture & d'alphabet prouvoient incontestablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Negres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun professeur de chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systêmes, ou quelque chose de semblable, pour deviner le problème de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui aient plus mal réussi que les savants qui ont prétendu que les Groënlandois étoient des colonies Islandoises & Norwegiennes, qui en passant le détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes occidentales jusqu'à la

mille Noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Bresil seul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps passé, à-peu-près un pareil nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinam, la Virginie, la Louisiane consomment de Negres ; tous ces établissemens étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 livres tournois par an.

28 *Recherches Philosophiques*

terre del Fuego, puisqu'on fait à présent que les Groënlandois, loin d'être issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent; ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion, que les nations du nouveau monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un rhéologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Bresil: les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docteur Mœbius, puisque, dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les apôtres allerent à pied, par la route des Indes orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Groënlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

M. de Guignes soutient au contraire, dans un ample mémoire académique, que les apôtres n'ont jamais voyagé fort loin, mais il nous apprend en revanche, dans ce même mémoire (1),

(1) Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions & belles lettres, Tom. XXVIII. pag. 503. Edit. in-4^e. de l'imprimerie royale, 1761.

que de
culte d
en Ame
Ces Bo
gues,
ans par
Chinoi
aucune
Mexiq
cherch
même
dire,
Qua
Tartar
leurs
assez s'
savant
dans d
à la ter
de-là à
Mexiq
que les
seroien
de cont
Dire
prêcher
fût déc
Confuc
terres
les Ger
mes déi

(1) O
dés que
quelques
bonne f
culte a

qu'il des Bonzes de Samarcand allerent porter le culte du Dieu *La*, ou *Lam* ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquerent, ajoute M. de Guignes, sur un navire Chinois qui alloit tous les ans par le Kamtschatka au Mexique; quoique les Chinois avouent sincerement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamtschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par ouï-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils; de leurs tourments, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris, de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima, de-là au Kamtschatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique fût découvert, c'est comme si l'on affuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les terres Australes, en Westphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées (1).

(1) On fait que les anciens Germains étoient persuadés que la divinité s'incarnoît de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tamquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares

30 *Recherches Philosophiques*

Nous connoissons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ses sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre vestige de cette religion originaire de la Tartarie : on y observoit même des pratiques diamétralement opposées : on y égorgoit des victimes humaines : on y avoit des idoles, tandis que le culte Lamique, fondé sur la transmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on seroit infailliblement exilé du royaume de Lassa & de tout le Thibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalai-Lama (1).

rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célèbres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda* qui joua, sous Vespasien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Éms obéissoit à son gouvernement théocratique : quand le camp presque inexpugnable de Xanten au duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en présent le général Romain à *Velleda*, qui résidoit alors, dit on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen, mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est pas situé sur la Lippe. *Velleda* fut à son tour prise sous Domitien & montrée en triomphe à Rome.

(1) Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à M. d'Anville, que leur religion tire son origine du culte bramique des Indiens ; & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra* ne sont qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela est exactement ainsi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le sang des animaux & des hommes au pied des autels, cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux législateurs des Lamas, qu'aux Législateurs des Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au grand Lama qu'une tasse de thé & deux onces de

Je n
qu'on
des rai
si l'on
pour e
rique,
de Mo
La n
profon
réfléchi
qu'elle
les refu
du clin
de cet
tion de
la natu
Les
course
physiqu
tance de
reux de
lutte : q
ciens sa
avoient

farine pa
substance
est exacte
tel régime
nier & de
gre, dont
que le K
avec du la
gre. Quar
Karatza :
foncé que
le nom de

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délire, qu'on a si long-temps & si patiemment nommés des raisonnements. On se tromperoit très-fort si l'on croyoit, que les autres systèmes préposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les refute. Après avoir tracé une légère esquisse du climat du nouveau continent au frontispice de cet ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitants, également mal traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européens les terrassoit sans peine à la lutte : quelle différence donc entre eux & les anciens sauvages des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puissance

farine pâtrie avec du vinaigre, par jour pour toute sa subsistance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela est exactement ainsi, ou si l'on a soumis ce pontife à un tel régime ; c'est que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ses excréments. Ce vinaigre, dont M. d'Anville fait mention, n'est autre chose que le *Kunn* des Tartares, c'est une boisson qu'on fait avec du lait & cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au thé qu'on fert au *Dalāi Lama*, c'est la *Karatza* : c'est un arbusse qui a la feuille d'un verd plus foncé que le theyer de la Chine, & qu'on connoît sous le nom de *Thé noir*.

32 *Recherches Philosophiques*

de leurs membres robustes , & de leurs corps massifs & infatigables !

La constitution des Américains , peu défectueuse en apparence , péchoit foncièrement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux : & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols , plus de deux cent mille d'entre eux laisserent , en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports , qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égalait pas celle des Castillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminueoit à mesure qu'on approchoit de la ligne équinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitants de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées , ni aussi petits que les nations polaires. Il est vrai que les débris encore existants des anciens Péruviens fournissent , au rapport d'Ulloa , beaucoup d'individus qui passeroient pour des Nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes , mais pour des orang-outangs , pour de grands singes , qu'on pouvoit détruire sans remords & sans reproche. Enfin , pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un pape fit une bulle originale , dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des évêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique , il plaisoit à lui & au saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables ; de sorte que sans cette décision d'un Italien , les habitants du nouveau monde seroient encore maintenant , aux yeux des fideles , une race d'ani-

maux é
pareille
par des
Qui
Rome,
Lima,
pour être
sieurs é
pendant
tous les
guai , a
disciplin
coutum
missions
que pou
ples abr
tions int
de ces sa
d'autant
y a de
hommes
des mal
ce, l'esc
LesAm
ce que le

(1) Ce
je crois , e
visionnaire
fédée, sou
essence, n
à-dire par
pe , ou qu
prit étoit
condamna
l'Amérique
qu'heureuf
gie,

maux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que, malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacrements de l'église? plusieurs évêques (1) persisterent à les leur refuser; pendant que les jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine. Si ces missionnaires ne s'étoient servis de la religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en servitude ces sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nom-

(1) Ce concile de Lima dont il est ici question, fut tenu, je crois, en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est-à-dire par modestie; il soutenoit encore qu'il étoit pape, ou qu'il le deviendrait, que le siége du saint-Esprit étoit au Pérou, & celui du démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hérésiarque de l'Amérique, à se taire: on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit docteur en théologie.

bre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractère : il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour, mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes : il leur croît à la levre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau & quelques épis au bas du menton (1).

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles ; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres nations de la terre : & c'est de-là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes ; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scrotum, qui étoit excessive dans quelques-uns : aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractère imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

(1) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps : les femmes Chinoises l'abattent à la mode des femmes Turques & Persanes ; mais les hommes le conservent au contraire des Orientaux.

Je
pourq
ment
sieurs
jamais
turalis
au con
vages
viens
nous le
préten
étant n
le nôtr
mene :
l'effet
qu'ils f
femme
parties
que leu
Char
s'imagi
dont u
épiderm
vages
Germai
aussi sin
cependa

(1) Str
de leur t
gne faisc
quelques
salines ;
tent fort
n'avoient
tant de
civilisées
saie phy

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entièrement dépourvu de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginait que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois (1), qui se nourrissoient aussi simplement que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps

(1) Strabon & Tacite nous apprennent à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déjà usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des salines; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes effets, & c'est se faire illusion que d'expliquer, par raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets, mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lapons, qui ne font pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitième ou neuvième jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau est rase & nette: ce n'est qu'au temps de la puberté, que le duvet croit, & ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces règles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des écrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défecuosité artificielle

dans son
nion est
lentes qu
tent nul
portera
tant de
puissent
bre infi
phe, re
aux cap
vir. D'a
quierent
pays, q
qui indic
truit par

Comme
dentaux
des Euro
des hybr
léger du
grand so
quilles:
ties, po
n'usent p
religion.

Les pe
ont main
présent,
nouveau
le corps

(1) L'ab
compilatio
ples, dit
gos ou les
nale, font
c'est comm

dans son origine. Je dis que cette espèce d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la circoncision : quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'affaiblir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquièrent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mêlé avec celui des Européens, des Negres, des mulâtres, & des hybrides de toute espèce, il leur naît un léger duvet à la région des aînes; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles: tant le préjugé leur est resté que ces parties, pour être bien, doivent être rasées; car ils n'usent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race sans la croiser, sont à présent, comme au temps de la découverte du nouveau monde, absolument sans poil sur tout le corps (1). Ce qui, loin d'être une preuve de

(1) L'abbé Lambert, si connu par le cahos de ses compilations qu'il a intitulées *l'histoire de tous les peuples*, dit dans cette prétendue histoire, que les Samagos ou les chefs des sauvages de l'Amérique septentrionale, sont les seuls qui laissent croître leurs barbes; c'est comme s'il eût dit que, chez juifs, les Rabins

38 *Recherches philosophiques*

vigueur & de vaillance, est au contraire l'em-
preinte de la foiblesse, & cette foiblesse tenoit
plus au climat & au tempérament de ces nations
en général ; qu'aux mœurs & à la façon d'exister
& de se nourrir de chacune d'elles en particu-
lier, puisque les Péruviens & les Mexicains,
qui connoissoient quelques commodités de la
société naissante & ébauchée, & qui impregnoient
leurs viandes de sel, n'avoient pas plus de
barbe que ces malheureux, qui, supportant tout
le poids de la vie agreste dans l'obscurité des fo-
rêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à
des hommes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que
ceux d'entre les sauvages qui ignoroient l'usage
du sel gemme ou marin, se sustentoient de mets
si insipides, que leur constitution en ait pu souf-
frir. Car en faisant rôtir ou boucaner la chair
des animaux sur des charbons, ou dans la fu-
mée, les particules salines du bois, recelées
dans la cendre ou dans la suie, pénétoient plus
ou moins cette chair, & lui faisoient perdre
une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des
Américains pour le sexe, démontroit indubita-
blement le défaut de leur virilité & la défaut-
lance de leurs organes destinés à la régénération.
L'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de
sa puissance : ils ne connoissoient ni les tour-
ments ni les douceurs de cette passion, parce
que la plus ardente & la plus précieuse étincelle
du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tie-
de & phlegmatique.

ne sont pas circoncis. Il faut être extrêmement igno-
rant pour écrire de si grandes sottises, & pour ne
pas savoir que tous les Américains sont naturellement
imberbes.

La ma-
élaborée
hommes
leur ma-
ques anc
province
allaitoier
flue dans
& qui m
ticulier,
entrepri
toutes l
l'existenc
mais pou
guez d
peu de n
éclaircir
Je suis
pérament
veau mo
me il est

(1) » Qu
» penè om
Ceux qu
que tous le
leurs mam
ne menstr
fameux nat
mes, au n
cependant
soit surven
le des Amé
» Dans t
» Recherche
» allaitent
» pas de fe
Quoique
peut consul
exagératio

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leur mamelles (1). Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'assurer que, dans les provinces du Sud de l'Amérique, ces hommes allaitoient seuls les enfants; exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui méritoit d'être discuté dans un traité particulier, où le dissertateur mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit contrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

J'é suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitants du nouveau monde, ce vice qui devoit influencer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs fa-

(1) » Qui novum perlustrarunt orbem, narrant virus
» penè omnes maximâ lactis abundare copiâ.

Ceux qui ont voyagé en Amérique assûrent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonston Thaumatographia art. de sanguine menstrum. pag. 464.* On voit par ce passage, que le fameux naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au nouveau monde, étoient exempts de ce vice, cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

» Dans toute une province du Brésil, dit l'auteur des
» *Recherches historiques*, pag. 372. les hommes seuls
» allaitent les enfants, les femmes n'y ayant presque
» pas de sein ni de lait.

Quoique ce fait soit tiré des relations du Brésil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

cultés physiques & morales. Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres; au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfants mâles naissent par-tout avec du lait dans leurs mamelles : il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles ? Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroissent être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étoit sans dessein, sans but & comme par méprise que le sexe masculin avoit été pourvu de ces faux organes ; mais pense-t-on que les parties de la structure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, soient réellement inutiles dans le plan universel ? Il faut observer que tous les animaux mâles dont les femelles allaitent, ont des mamelles : si j'osois hasarder mon sentiment sur leur destination, je dirois que le fœtus & l'enfant nouvellement né se déchargent par ces conduits de la liqueur laiteuse formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il est nécessaire d'en exprimer le lait, si l'on veut qu'ils se portent bien. Voilà donc à quoi ces organes servent dans notre sexe ; ils sont une fois dans la vie, d'une utilité décidée ainsi que le cordon ombilical, & cela a suffi à la nature, pour en pourvoir tous les êtres bien constitués, & conformes au modèle primitif de leur espèce.

Si le
& plus
hommes
laiser le

Lelait
de l'Amé
devoient
mour : il
sans élév
& enclin
l'inactivi
dicatifs
moins d
manquer
donner ;
de ne se

Les A
qui résu
rament :
à cette
aussi exc
raison d
cartilagin
étant cor
se durciss
plus long

L'imm
lindrique
tout âge
cause que

La liq
ou ne co
nos enfa
laiteux q
ou le fix

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flasque & plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'allaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc aussi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace, d'un caractère bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foiblesse devoit les rendre vindicatifs comme le font les femmes, qui, ayant moins de force pour repousser une injure, manquent par-là même de forces pour la pardonner ; & l'instinct des êtres pusillanimes est de ne se croire jamais légèrement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder parmi nous l'âge des femmes en raison de celui des hommes ; toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine étant continuellement rafraîchies & humectées, se durcissent plus tard & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de vers ascarides & cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge (1), provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment comme dans nos enfants mâles, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquième ou le sixième jour, & dès l'instant qu'ils ont

(1) Voyez Pison de morbis indicis.

42 *Recherches philosophiques*

éprouvé leur jaunisse de fanté, dont aucun être-
fant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier
épanchement du fiel dans la masse des humeurs;
mais les vers cylindriques leur restent jusqu'à
la dix-septième, ou la dix-huitième année,
temps auquel la bile doit acquérir assez d'a-
crimonia pour nettoyer le canal intestinal, en
tuant par son amertume, les insectes logés dans
ses replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la transpi-
ration insensible étoit dans les Indiens occi-
dentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être; aussi
avoient-ils généralement la pratique de se racler
la peau, quelquefois jusqu'au sang, de se frotter
avec des graisses pénétrantes & de se manier
fortement les membres pour les tenir souples &
en prévenir l'engourdissement.

Les sauvages septentrionaux, d'ailleurs si
peu industrieux, avoient néanmoins imaginé
par besoin, des sortes d'étuves où il se faisoient
suer presque tous les jours. Le grand & l'uni-
que secret de leurs alexiteres, de leurs jongleurs
& de leurs sorciers, consistoit à augmenter
la transpiration & à chasser le mal par les pores,
en versant dans les malades d'effroyables doses
de sudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous
ces peuples couloit plus paisiblement que celui
des Européens, à cause de la viscosité froide
qui en diminueoit le ton & l'action; ce qui
paroitra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils
ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses &
échauffantes, a été si-violent & si excessif qu'on
n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la
terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur
être naturelle, à cause de ce sang gâté qui

circuloit
que cette
d'atteindre
C'étoit de
pérament
(1) Les
même cas
tant leur
tendre.

Cette la
quefois les
la masse
auteurs qu
tiale, con
malgré lei
pas de be
humaine,
l'accroisse
que malad
soit long-t

Les Am
du gaiac &

(1) Le m
ricains les m
rope au con
maladie étoi
nigne que d
nouveau mo
le scorbut da
naît tous les
pays circonj
du tout red
tout ailleurs
a été à-peu-
continent, &
Amérique, o
ladies.

(2) Il n'y

circuloit dans leur veines ; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (1) Les Européens sont aujourd'hui dans le même cas avec le scorbut, qui n'abrege point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singulière accompagne quelquefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens auteurs qui ont écrit de la lepre & de l'éléphantiasse, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement extrême par des palliatifs ; chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains possesseurs de la falsepareille du gaïac & de la lobelia (2), pouvoient aisément

(1) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit dans son climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des provinces au nouveau monde où elle étoit aussi tolérable que l'est le scorbut dans quelques endroits de la Frise. La peste naît tous les ans en Egypte, & se répand delà sur les pays circonjacents ; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit partout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à-peu-près le sort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

(2) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à

44 *Recherches philosophiques*

ment empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès ; ils mâchoient aussi continuellement du coca & du caamini, qui, en les faisant cracher, les délieroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du tabac qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un usage indispensable pour eux : comme la renon-

apprendre des Américains différents secrets, qu'ils avoient long-temps tenu cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniste Suédois, & élève du célèbre *Linnaeus*, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigènes se servent avec grand succès, de la *lobelia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute caruleo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau système botanique, appartient à la classe des monopétales irrégulières ; pentantheres monostyles : on la nomme vulgairement *cardinale bleue*. On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que Linnæus dans la description du jardin de Clifford, nomme *Celastrus inermis foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautivement nommée dans le dictionnaire encyclopédique, *Celastrus* : elle est plus rare à trouver que la *lobelia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam & dans le celui de Leyde. M. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de Stockholm. Am.* Il seroit à souhaiter qu'on rendit, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne se bornât pas à en écrire des traités presque aussitôt oubliés qu'ils paroissent.

cule des
cassine o
laires de
des Iroq
fusées, l
saul, pri

Tous
venoient
chargés c

Il faut
ni si atti
les mérid
saines en
muniques

qui, à la
Quand c
Européen
rapides,
en furent

la peste
le foyer
continent
monde a
ne se fit

pour l'ur
Il est
petite vé
nations f
l'ont fait

En 17
chez les
cueillis,
bus exist
fit le dé
d'hui, &
ans (1).

(1) En 1

cule des Virginiens, l'esquine des Florides, la cassine ou le thé des Apalachites, les capillaires des Canadiens, le saffraas ou le laurier des Iroquois, les feuilles du *Celastrus* infusées, le petit tabac du nord & les écorces du saul, prises en fumigation.

Tous ces simp'les ameres & sudorifiques venoient à des tempéraments froids & surchargés d'une aquosité nuisible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni si actif, ni si exalté parmi eux que parmi les méridionaux; cependant leurs filles les plus saines en apparence ne laissoient pas de communiquer aux Européens une espece de virus qui, à la longue pervertissoit la qualité du sang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européenne, elle fit chez eux des ravages si rapides, si destructeurs, que plusieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplé, comme si la peste y eût voyagé. Le Paraguai semble être le foyer que cette maladie a choisi au nouveau continent, qui en a autant souffert que l'ancien monde a souffert du mal vénérien, & jamais il ne se fit un échange de calamités plus funeste pour l'universalité du genre humain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite vérole a été si meurtriere par toutes les nations sauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître,

En 1713, un vaisseau Hollandois l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus existantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, sont annéantis aujourd'hui, & ce qui reste ne sera plus dans soixante ans (1).

(1) En 1755, un autre vaisseau apporta une seconde

En 1733, les missionnaires Danois porterent la petite vérole en Groënland, & la mortalité y devint si excessive, qu'on commença à craindre l'extinction de l'espece entiere dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Goënlandoises à la côte occidentale (1).

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lapons, où il a immolé tant de monde, que de très-grands terrains, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux ours. On fait que la nation Laponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du seizieme siecle.

Les Russes ont infecté de ce même venin, les Tunguses-Koni & les Tunguses-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que, de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégats comparables à ceux de cette petite vérole transplantée au tour du globe en moins de dix siecles, sans que les remedes, ou la suite

fois, la petite vérole au cap de Bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandoise à deux doigts de sa ruine.

(1) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groënland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer contiennent à peu-près neuf cent soixante personnes sur des terrains de 20 & de 30 lieues en quarré. *Groenlandischen historie*, tome I. pag. 17. imprimé en 1765. à Barby. Ce calcul est conforme à celui des mémoires MSS. qu'on nous a fourpis.

successif
principe
& qui r
tel est e
médecin
que l'int
des Chin
quant l'é
avéré qu
veau, si
puissance
plette,
dres ato
on pas p
ration u
nuances
qu'il fau
profonde
pour int
Je me
où l'aute
gereuse
les pays
enfants,
Les pi
quand ce
aussi la d

(1) Les
tant dans
pus varioli
terre, &
elle occasi
au cerveau
de la petit
Pekin, ou
ou que le
des traiten

successive des générations aient pu adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légère; car tel est enfin le résultat des raisonnemens des médecins & des expériences des malades. Soit que l'infection ait été faite par le nez à la façon des Chinois (1), soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complète, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou en Bengale?

Je me souviens même d'avoir lu un mémoire, où l'auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du nord, est de faire prendre aux enfans, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit aussi la dernière attention: on ignore presque en-

(1) Les Chinois inoculent les enfans, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner: elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitemens différens.

tièrement leur procédé : on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acide végétaux, mais il est constant qu'ils possèdent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le nord de l'Amérique, telles que le scorbut, le catarre & la pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les sauvages du nouveau monde n'avoient presque aucune connoissance de leurs plantes indigènes : il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la botanique usuelle que dans toutes les autres sciences ensemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du cap de Bonne Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabanne ; sans quoi il seroit au dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse font les principaux caractères de la constitution des peuples Américains, il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'im-

menfes

menfes
d'hom
veux
comme
peupla
chevet
qui in
quateu
que l'a
grison
leurs c
capilai
par les
cellule
général
quoi il
mines
mercur
qui y d
leur f
ils y me
y viver
ne teu
qu'on l
Les
découv
les hon
tout le
que les
rement
n'avoie
leur gr
fonctio
ce qu'o
criptions
T

menfes chevelures : en effet, on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'équateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air ou la terre où ils végoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge; parce que les fucs capillaires étoient sans cesse rafraîchis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tous les corps en général; & c'est apparemment là la cause pour-quoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européens & les Negres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fournisse le coca & l'herbe Paraguaise, ils y meurent bientôt: les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil sur les parties naturelles & tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premières d'entre elles, qu'il vit entièrement nues dans les provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cause de leur grand embonpoint qui faisoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes (1).

(1) Il y a sans doute de l'hyperbole dans les descriptions que quelques auteurs font de ce prétendu ta-

30 Recherches Philosophiques

Les sauvages du nord étoient aussi fort corpulentes, grosses, pesantes, & d'une taille mal prise; caractère commun à tout le sexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le sang de Circassie & de Mingrèlie.

Comme les Américaines accouchoient sans secours, avec une facilité & une promptitude qui surprirent étrangement les Européens, il s'ensuit qu'outre l'expansion du conduit vaginal, tous les muscles de la matrice étoient en elles peu susceptibles d'irritation, à cause des fluides qui les relâchoient.

Il semble que la dégénération, dans toutes les especes animales, commence par les femelles: celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient allaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les provinces septentrionales. (1) Plusieurs relations disent qu'on y a trouvé

blier: on en parlera plus au long dans le second volume de cet ouvrage, à l'article de la *circuncision* & de l'*infibulation*.

(2) Chez la plupart des sauvages chasseurs & pêcheurs, les femmes doivent allaiter leurs enfants plus longtemps que par-tout ailleurs: c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait: n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux crus ou rôtis ne sauroient substantier des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & grossiers tueroient: aussi se révoltent-ils quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

des
le se
y a
de n
voya
ratio
la n
porte
souve
tion
lorsq
les n
par d
Ce
enge
dérar
sexue
plusif
le tér
repol
les A
ment
étonn
encor
dégén
un vi
presq
porté
ajou
niers
ont c
font
Lapp
vérité
irrég
mais
nées

des garçons de douze ans , à qui la mere donnoit le sein ; & ce qui est plus frappant encore , on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siècle passé , en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors , rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait , qu'elles se voyoient contraintes , lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants , ou que les maladies les emportoient , de se faire teter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse , engendrée par l'humidité de leur tempérament , dérangeoit vrai-semblablement en elles le flux sexuel , qui étoit rare , & non périodique dans plusieurs individus. Quelques naturalistes , sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer , assurent que dans plusieurs cantons , les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles , & qui tend encore à nous convaincre que l'espece humaine , dégénérée aux Indes occidentales , péchoit par un vice manifeste dans le sang : & ce vice est presque sans exemple ; car quoique on ait rapporté la même chose des Samoyedes , on fait aujourd'hui , à n'en point douter , par les derniers avis que les phyficiens d'Archangel nous ont communiqués , que les femmes Samoyedes sont soumises à la loi générale , ainsi que les Laponés , entre lesquelles on en a trouvé , à la vérité , quelques-unes dont l'émanation étoit irrégulière , & quelquefois totalement interdite : mais alors le marasme , & les eaux intercutanées les attaquent , & le professeur Linnæus a

52 *Recherches philosophiques*

reconnu, par ses recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espece d'hydropisie dans les pieds (1), ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays ou excessivement froids ou excessivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose de l'émanation des femmes Indigenes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européennes (2).

Quoique ni la suppression absolue des regles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement entre les causes physiques qui rendoient les Indiennes si peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoiblissement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le moins peuplé du globe. L'animosité des peuplades acharnées à leur destruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpents & d'animaux armés d'une salive empoisonnée, enfin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué, car si l'on excepte le seul exemple des Negres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

(1) Voyez la FLORA LAPPONICA de M. Linnæus.

(2) On avoit déjà fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses mémoires.

l'ar
cin
lieu
peu
mo
don
sur
plus
qui
on
que
le r
de
con
un
Pér
exa
més
por
du
isles
des
mo
bita
en
que
de
ans
lior
tirp
enti
tant
pou
J
avo
de

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglois, il n'existoit que cinq cent personnes sur un terrain de soixante lieues en quarré; tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. Vauban, nourrir commodément huit cent hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues Gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt-mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le nord, on a parcouru des landes & des forêts de trois cent lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. la population des Péruviens & des Mexicains a été visiblement exagérée par les écrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des isles Lucaïes & ensuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique: si cette monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déserte en 1521? Ne seroit-il pas absurde de supposer que Fernand Cortez, accompagné seulement de quatre cent assassins, eut, en un laps de trois ans, égorgé & défait un peuple de trente millions? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'espece entiere, le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les relations de l'Amérique connues de son temps, se soit

54 *Recherches philosophiques*

persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable, que ce seroit trop faire, que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai, qu'en égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissans en amour, les femmes par conséquent infécondes, & qu'il y naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet, répandoit par tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cent millions en Amérique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblance. Les arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu sur son calcul, deux cent millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un savant d'Allemagne nommé Susmilch, & qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du sud au nord, & y comprises les isles de sa dépendance : cependant dans sa table, il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en supposoit réellement (1). Sans exami-

(1) Selon la table des vivants de susmilch, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement pa-

ner ce
ce pro
vain e
que le
mémo
cordé
que tr
c'est-à
font n
pas ici
a été
un au
notre.
C'êt
du no
femme
loit q
loit qu
nue. I

roit être
peut être
té. Selon
lions ;
elle doit
tion est
que les
& la p
en juge
auteur
mes en
puisqu'il
quatorz
qui n'est
exactes,
elle se
connu ;
milles
l'homme

ner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet écrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *lettres édifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que trente ou quarante millions d'Indigènes, c'est-à-dire, de véritables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre hémisphère, pour débarrasser le notre.

C'étoit une loi chez tous les peuples sauvages du nouveau monde, de ne pas approcher les femmes affectées de leur indisposition naturelle, soit que le contact du flux y fût dangereux, soit que l'instinct seul y eût enseigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les roite-

roit être fait avec la dernière ponctualité, & il est peut être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même table, l'Asie en contient 650 millions ; ce qui est bien moins un calcul qu'une estime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la traite des Negres. Le même auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à-peu-près treize à quatorze personnes sur un mille anglois en quarré, ce qui n'est pas au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reste, il est étonnant que l'Asie contienne, elle seule plus d'habitants que le reste de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, selon Tempelman, que 10257487 milles anglois quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

lets, connoissoient entre les autres affaires sérieuses de leur administration, du temps où chaque fille de leur district avoit commencé à sentir la crise de son sexe pour la première fois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finissoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoit lieu d'une ablution légale : car que peut-on soupçonner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée en apparence ?

Il est avéré que tous les Indiens étoient Polygames, si l'on en excepte quelques Hordes particulières qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette polygamie dépose contre ce que nous avons dit de la triédeur de leur tempérament ; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus ; dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux ou trois ans ; dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoises craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit souvent de se faire avorter, soit par la pression, soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manifestoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la constitution de la vie sauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroissent gueres plus ardents, & quoique ce soit le génie des sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur existence insupportable : ils s'arrogeoient sur elles droit

de vi
mille
avec
allait
esclav
toit a
trop
éclair
car ce
racon
faisoie
fer,
à plai
l'histo
bellir
ne, c
Dan
Bresil
res &
n'avoit
avec l
(1).
Am
endro
une v
point
être pl
les fe

(1)
leurs n
épouse
devoit
fer sa f
En un
tales,
nomme

de vie & de mort, & les excluoiert de la famille/ selon leur caprice : tout commerce cessoit avec elles pendant les premières années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le sexe étoit esclave ; non soumis à la clôture, on le soumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article, car ce que les jésuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faisoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser, est non-seulement exagéré, mais inventé à plaisir pour jeter tant soit peu d'intérêt dans l'histoire du baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'église Iroquoise & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Brésil, les jeunes gens ne se passionnoient gueres & épousoient souvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaison, & les congédoient avec la même légèreté, ou la même indifférence.

(1).

Améric Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit : ces vieillards

(1) La plupart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'empire, épouser sa sœur, & à son défaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons l'Inceste.

s'étoient donc appercu par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, & même dans une société de barbares; mais ces sermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aimant avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractère de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, disent-ils, de s'enerver; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération presque incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons: aussi entre tous les vrais sauvages du nouveau monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la société: mais en Amérique, les peuples, même civilisés, ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est-là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naîssoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Amé-

rica
n'y
pou
côté
I
illes
rou
vée
d'ay
à l'a
L
être
dan
fanc
cro
tâch
leur
le n
quo
me
fure
ext
true
tém
nou
à la
guin
turpi
quor
mult
flacc
n'eri
Stra
D
gout

ricains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau continent, & cela avant l'arrivée des Negres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulièrement le membre génital des hommes: elles y appliquoient, entre autres drogues, des insectes venimeux & caustiques, qui, étant irrités jusqu'à la fureur, occasionnoient, par leur piquûre, une extumescence considérable, & presque monstrueuse; ainsi que l'a observé Améric-Vespuce, témoin oculaire, & auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note. (1).

(1) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia: & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorundam animalium venenosorum; & hujus rei causa, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaccescunt, & multi eorum restant eunuchi.* Relation d'Améric Vespuce, imprimée en caracteres gothiques à Strasbourg en 1505. chez Matthieu Hupsuff.

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé sans goût & sans exactitude, on trouve une autre relation

Quelque étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remède extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe, & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction: il falloit par industrie rappeler au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent venimeux de l'Amérique: & pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement du membre viril, est le premier symptôme qui suit toutes ces especes de blessures empoisonnées, même dans les pays chauds de l'Europe; le malade est d'abord surpris, dit-il, d'un priapisme violent, & il ne respire que le soir: (1).

de Vespuce; où il est dit que les femmes américaines faisoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(1) Il est bien certain que les hommes qui ont été piqués du scorpion en Italie ou en Espagne, éprouvent une violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis: il est certain encore que le coït les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Plinè assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empêche cependant point que le système

Si l
venon
nion
virus
sible
sectes
pece
des A
canth
leonto
Coi
viril
derni
me,
sur la
vages
que,
femm
leux,
les se
se me
pétris
ce me
élasti

de Li
puisqu
me it
à ceu
contr
(1)
pays
arbre
des é
Cayer
est sé
le, e

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme point l'opinion de ce physicien Anglois, sur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la pique de certains insectes venimeux, une passion ardente, une espèce de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de cantharides prise à l'intérieur avec la racine du *leontopodium*.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure, des remèdes calmants; les sauvages des provinces où croît la résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagème moins périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance: ils se mettoient au bout de la verge des anneaux pétris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité (1).

de Lister sur l'origine du mal d'Amérique ne soit faux; puisque la chair du lézard iguan n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts: elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

(1) La Résine élastique nommée dans la langue du pays, *caoutchouc* & *hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des émeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, extensible,

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance ; tel étoit l'état des choses en Amérique , lorsque pour comble d'infortune les Espagnols y débarquerent : ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente dogues dans la cabane du Cacique de Quirequa , à qui il prouva qu'il étoit sodomite ; & le fit à l'instant dévorer par ses chiens , avec cinquante personnes de la famille ou de sa suite ; quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou assouvie , on fit passer au fil de l'épée plus de six cent Sujets de ce Cacique , & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouïe fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celles-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques auteurs vendus à la cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangère, pire que les Cannibales, qui puniroit par ordre de Dieu les Américains jusques dans la centième génération, à cause de leur penchant contre nature ; mais qui

& par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matières résineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe sous le nom de *Bagues de la chine*, quoique elles viennent originalement de l'Amérique : celles qui ne sont pas faites de *caoutchouc* ne sont pas véritables,

ne voit
imaginé
de inju
ce glob
veau m
rent tot

Les
exempt
tant reg
n'étoier
aucun
l'opinic
que de
s'arrog
de Dieu
C'est
des des
tenu qu
leur art
, comp
, s'étoi
, marq
, diens
, quelc
, fodor
, que l
, qu'il
, côté-
, point
, rever
, vu at
, leur
, une
, cond

ne voit que c'est-là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe ? Je veux dire la conquête du nouveau monde par les Espagnols, qui y égorgèrent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les juges compétents en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des singes, que de les reconnoître pour des hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Perou que Garcilasso a soutenu que la sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. " Les généraux, dit-il, rendirent
„ compte au roi Capac-Yupanqui de tout ce qui
„ s'étoit passé, & de tout ce qu'ils avoient re-
„ marqué des usages & de la religion de ces In-
„ diens ; ils lui manderent qu'ils avoient trouvé
„ quelques-uns de ces peuples fort adonnés à la
„ sodomie, qu'ils n'avoient point d'autres dieux
„ que les poissons qu'ils prenoient, & du reste
„ qu'il ne restoit plus de terre à conquérir de ce
„ côté-là. L'Inca très-content de ce qu'on n'avoit
„ point versé de sang, fit dire à ses généraux de
„ revenir à Cusco, d'abord qu'ils auroient pour-
„ vu aux gouvernements de ces peuples, & il
„ leur recommanda, sur toute chose, de faire
„ une exacte recherche des sodomites, & de les
„ condamner au feu sur les indices les plus lé-

64 *Recherches philosophiques*

„ gers, & il ordonna qu'on les exécutât publi-
 „ quement, que l'on démolit leurs maisons, &
 „ qu'on renversât leurs terres; afin qu'il ne
 „ demeurât aucun souvenir d'un pareil vice. Il
 „ fit même une loi par la quelle il vouloit
 „ que dans la suite on brûlât une ville dont
 „ un seul habitant seroit convaincu de ce crime.
 „ Les ordres du roi furent exécutés au grand
 „ étonnement des habitants de ces vallées; car les
 „ Incas ont toujours eu ce crime en horreur. Si
 „ dans une querelle particulière, un bourgeois de
 „ Cusco en appelloit un autre sodomite, on le
 „ regardoit comme un infame, pour avoir pro-
 „ noncé ce mot (1).

Ce récit du fabuleux Garcilasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'instinct animal, car tout ce qu'il ajoute des châtimens qu'on réservoir aux coupables, est sans doute une fiction très-grossière. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville, comment y auroit-on donc démolí des villes entières pour la faute d'un seul citoyen? C'est d'après les loix Romaines que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la sodomie :

(1) *Histoire des Incas. Tome premier, pag. 98. Traduction d'un anonyme, Paris 1744.*

elles n'
arrêter
Quoi
viennent
rement
que leu
en con
des fai
on ne c
de bor
Pizarre
sur des
tigres,
sang. M
féroces
qui fur
vainqu
ca; &
(1) Am
au cam
restes
de qua
des.
Vest
de répi
aux Eu
Espagn

(1) 2
second,
Desc. r
(2) Q
dine pu
de Vest
ropéens
leur an
s'aband

elles n'avoient donc pu, malgré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoiqu'il en soit, toutes les relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubricité faisoit ressembler à des Satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette espece de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu se livrer de bon cœur aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchent que sur des cadavres, qui s'étoient fait de cœurs de tigres, & dont les mains avarés dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cent épouses de l'Inca Atabaliba, qui furent prises avec lui, se prostituèrent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq mille femmes (1) Américaines vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue, fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des solitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à se livrer aux Européens (2) : aussi est-il certain que les Espagnols trouverent en elles, un attachement

(1) Zarate Histoire de la conquête du Pérou. livre second, Ch. VI. pag. 98. Voyez aussi Levinus apollonius Desc. regni peruviani.

(2) Quando se Europæis jungere poterant, nimia libidine pulsa, omnem pudicitiam consaminabant. Relation de Vespuce. Quand elles pouvoient se joindre aux Européens, tous les sentiments de pudeur cessoient dans leur ame, & agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue & sans bornes.

auquel ils n'auroient pas dû s'attendre ; elles servirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands services à tous les conquérants qui les premiers pénétrèrent dans les îles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la première fois aux Antilles. Une fille de l'île de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrain & favorisa l'établissement de la ville de S. Domingue, que Barthemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse & l'interprete de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenèrent successivement la servitude du nouveau monde, on y voit toujours des femmes plus portées pour les intérêts des Européens qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles sauvèrent Vasco Nunnez & toute son armée au Darien, d'une conspiration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter cet immense pays. Quand les peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les colons François plongés dans la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissements les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en lisant l'histoire ; mais ceux que nous avons rapportés sont plus que suffisants.

Après avoir considéré les habitants du nouveau monde du côté de leur impuissance, car j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament, on n'est

pas moins
sibilité ph

Les sau
jours fait
leurs pris
pouvoir é
pouvoir l
Accablés
percés de
paroissent
qui déchir
qu'ils soien
qui ont p
tacles inh
l'attitude
y découpi
devoient
que ce d
atteintes
autremen
moins. Je
comme v
moins vi
tion des
hébète le
du clima
radical d
péramme
vent avo
des nerfs

Ils ne
des suite
bleffure,
quiétude.
l'idée de
fléchi, n
flatteuses

pas moins surpris quand on considère leur insensibilité physique en général.

Les sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui effuyer à leurs prisonniers des tourments horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, & qui ont observé long-temps l'attitude & la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en pieces, ont cru que ces peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émuouffoit en eux les atteintes de la douleur; ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont ils avoient été témoins. Je fais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébête leur sensibilité & leur esprit. La qualité du climat, la grossiereté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempéramment excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémouffement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont

68 *Recherches philosophiques*

trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singulière qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement, dit Ulloa (1), dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque l'approche de la mort ne les trouble pas, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand il les exhorte à se disposer à bien mourir: ils répondent avec une sérénité & une tranquillité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette nation qu'on mène à la mort*

(1) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du roi d'Espagne, par George Juan & Antoine d'Ulloa. Tome premier, pag. 345. in-4°. Amsterdam 1752.*

pour leurs
ce terrible

Cette in
leur inspi
tant de fo
qu'à un dé
point jete
des Indier
gnols, de
Dominica
pêche des
écrasés en
exactions
a emporté
laissent
se pendoi
sur les to
souverains
n'avoient
exemple,
prouve q
part bien
blessé &
courage d
d'espérer
ne cesse d'
que quand

(1) Les
ramena en
le trajet, &
ils entrere
leur mort.
épouvanter
leurs cont
convulsifs,
per Besc. v

pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible passage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inspirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois besoin, ne les a jamais conduit qu'à un désespoir honteux & inutile; je ne veux point jeter le moindre doute sur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Espagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'inquisition, submergés à la pêche des perles, étouffés dans les mines, & écrasés enfin sous le poids des fardeaux & des exactions; mais il est certain que le suicide en a emporté un nombre très-considérable: ils se laissoient mourir de faim, s'empoisonnoient, se pendoient aux arbres (1), ou s'immoloient sur les tombeaux de leurs caciques & de leurs souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de faiblesse & de pusillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïsme. Si l'on avoit la force d'espérer encore, on ne se détruiroit pas: on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par

(1) Les premiers Américains, que Christophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous se détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conserver, ils entrèrent dans une espèce de rage qui dura jusqu'à leur mort. Quand on les conduisit à Barcelone, ils épouvanterent tous les spectateurs par leurs hurlements, leurs contorsions & leurs mouvements si violents & si convulsifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper per Besc. van America, pag. 41. in-fol.*

l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de ressource ou d'asyle. C'est toujours un abus de la raison, qui entraîne un découragement si complet : les enfants & les animaux n'attendent jamais à leurs jours, à quelque extrémité qu'on les réduise ; parce qu'ils usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette espèce d'affassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible ; & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains divisés & factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, & leurs armées indisciplinées ; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient composées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abâtardissement de l'espèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calcul pertinent sur la population du Pérou & du Mexique, on fait seulement qu'elle y étoit plus forte que par tout ailleurs : cependant Cortez conquit ce dernier empire avec quatre cent cinquante bandits à pieds & quinze cavaliers assez mal armés : toute sa pitoyable artillerie consistoit en six amusettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des invalides : il tint la ville capitale en respect pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes ! Quels événements !

A la
taille d'
Pizarres
& trente
les trou
Les fuya
qu'ils re
qui s'op
coûté bi
cois Piz
saisir par
reçut pa
dix Espa
rable, e
troupeau
En 14
à l'isle d
un milli
nombre
défendre
gés, en
nier de
plus en
l'étendue
sans exer
Les Insu
en 1510.
mais cett
gation d
l'athmos
ruse d'h
courage.
Les C
trépidité
que les
ils se ser
Indiens,

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que soixante-dix fantassins, & trente cavaliers, avec lesquels ils égorgerent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver qu'ils renversèrent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute; il leur en eut coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure: il n'y eut point dix Espagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb descendit à l'isle de St. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitants, dont le plus grand nombre aima mieux se désespérer que de se défendre; ceux qui osèrent vivre, furent égorvés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur nation; de sorte qu'il ne restoit plus en 1530, un seul Indigene dans toute l'étendue de cette Isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur; mais cette tentative qui consistoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'atmosphère sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrent quelque espèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les fleches horriblement envenimées dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes

les recherches , découvrir le contrepoison : on se servit inutilement de feuilles de tabac , de cauterés , & de mille moyens insuffisants : il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre & le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares , mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin , dans le nouveau monde , les conquêtes furent incroyablement rapides , par-tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés résisterent le plus long-temps , parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre , & on devoit les chercher dans des forêts immenses , où ils étoient dispersés par peuplades , qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se monroit , & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistance le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains , dit Strabon , s'emparèrent comme tout d'un coup des Gaules , & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour enyahir l'Espagne , où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules , & où la faiblesse de la population faisoit la force de l'état (1).

(1) Il y a des auteurs , & ce qui pis est , des historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit , du temps de Jules-César , cinquante millions d'hommes , nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages , où il y avoit encore des sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le catholique , vingt millions d'habitants , on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte ;

Les

Le
les E
pédit
comm
être
sibles
tiers
campa
rage ,
Les
de bra
la mé
avoit
ner la
Les
pas ra
ne poi
les ma
monté
chiens
suivoi
jour &

& il s'e
expulsés
te ans ,

(1) C
par les
aujourd'
me une
par les
si furieu
nation e
culièrem
le déchir
contenir
les Indie
les Méti
To

Les Chiliens ont lutté assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandoors, un poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presque inaccesibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirent pas tant de services de leur artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou dans les marais, ni de leur cavalerie souvent démontée, que de la rage singulière de leurs chiens dogues & lévriers, qui toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit (1): ceux qui accompagnoient

& il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cent & soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

(1) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par des Métifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Espagnols & les Métifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens.

Vasco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au Combat de Caxamalca, la première ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuosité & de valeur sur les Péruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde régulière comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là que le dogue *Bérecillo*, gagnoit deux reaux par mois, pour des services par lui rendus à la couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coup de flèches par les *infidèles* & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *chrétiens*; comme si l'on étoit *chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice, & de la force, on envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un monde nouveau? Cet événement qui changea la face de l'univers, qui tira l'astronomie, la

eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI, Ch. VI. T. I. pag. 1341.*

rius
insta
ex c
pleni
venta

géographie & la physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vototia, plusieurs enfants, avant que d'être pape: parvenu au pontificat il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards empereur d'Allemagne, & de déterminer ainsi les querelles éternelles entre le sacerdoce & l'empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins: il n'épargna donc aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zèle à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne: il l'a donna précisément parce que elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa bulle de 1493, c'est-à-dire, trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel hémisphère.

C'est notre propre mouvement (1), dit-il,

(1) *Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblata petitionis instantiam, sed de nostra mera liberalitate, & ex certa scientia, ac de apostolica potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas ver-*

à Ferdinand, & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présenté, mais seulement par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les isles & toutes les terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le midi & l'occident. . . . Nous vous donnons, concedons

*sus occidentem & Meridiem. . . . Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato petro concessa, ac vicariatus Jesu-Christi, qua fungimur in terris, cum omnibus illarum dominis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, Hereditibusque & successoribus vestris, castellæ & legionis regibus, in perpetuum, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque hæredes ac successores præfatos, illorum dominos, cum plena, libera, & omnimodo potestate auctoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus. . . . Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis. . . , infringere, vel ei, ausu temerario, contra ire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac beatorum Petri & Pauli apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romæ apud sanctum Petrum, anno incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas maii. Pontificatus nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine est intitulé. **DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI super Expeditione in barbaros novi orbis, quos Indos vocant.***

& assignons ces isles & ces terres fermes, avec tous leurs domaines, leurs cités, leurs châteaux, leurs places, leurs bourgs, leurs droits, leurs juridictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les rois de Castille & de Léon..... Si quelqu'un oseroit trouver à contredire à cette présente donation, s'il oseroit, par un excès de témérité, en restreindre le sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il encoure l'indignation de Dieu, & des apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible, si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des papes, nous admirerions d'avantage l'extravagance inouïe d'un ecclésiastique ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les empires de Montezuma, d'Atahualpa, & les états de plus de trois cent nations différentes, à un petit prince d'Europe chancelant sur son trône s'appé par les brigands de l'Afrique.

Si le grand Lama, ou le pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un chef des Calmoucks, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre, dans toutes les prises de possession du nouveau monde; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le se-

crétaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, est-il dit, dans cet Acte, en signe & » témoignage de prise de possession, Sarmiento » tira son épée & en coupa des branches d'ar- » bres & des herbes, prit des pierres & les » transporta d'un lieu à autre, fit quelques » tours en se promenant dans la campagne & » sur la plage : incontinent ayant pris une gran- » de croix, & ayant fait mettre ses gens en ba- » taille avec leurs arquebuses, on porta la croix » en procession. --- --- Ensuite on prit & appré- » henda possession de cette partie de l'Amérique, » en vertu de la donation & de la bulle de notre » très-saint pere, Alexandre sixieme, souve- » rain pontife Romain, expédiée de son propre » mouvement, par laquelle il donne à dom- » Ferdinand cinquieme & à dame Isabelle sa » femme, la moitié du monde, c'est-à-dire, » cent quatre-vingt degrés de longitude.“

Le moine de la Vallé Viridi alléguua aussi cette bulle impertinente pour prouver à l'empereur Atahualpa, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols ; il fit comprendre le mieux qu'il put à ce prince infortuné, que les successeurs de l'apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux rois chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à sa sacrée majesté impériale, le roi dom-Carlos, cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajoutez ce saint homme, que vous ayiez à vous faire baptiser le plus promptement possible, & à ceder tous vos états au roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à feu & à sang. Atahualpa, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un

discours si convaincant , parce que son armée étoit trop foible pour résister à ces ravisseurs qui l'assiégeoient , répliqua modestement , qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre , ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas , & ne leur avoit jamais appartenu ; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands , qu'un ordre du Dieu puissant & juste , qui éclaire cet univers , qu'enfin , le Pérou n'appartenoit qu'aux péruviens. (1).

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête , sous la conduite de François Pizarre , qui avoit été berger à Truxillo en Espagne , & de Diegue Almagre , qui étoit fils d'un prêtre , & qui passoit pour être prêtre lui-même , parce qu'il ne savoit ni lire ni écrire (2) ; comme si la fortune eût voulu se signaler , en employant à la ruine de l'empire des Incas , deux aventuriers , également obscurs & ignorants , dont le caractère cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe , qui , sous prétexte de catéchiser les péruviens , alla faire l'espion dans leur armée , com-

(1) On trouvera dans le second volume de cet ouvrage à l'article de la religion des Américains , la suite du discours de l'Inca & du moine Espagnol , discours qu'on n'auroit jamais dû tenir , par respect pour l'humanité & pour la religion.

(2) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant , à la porte d'une église à Malagon en Espagne ; & que son pere étoit un prêtre nommé , Hernand de Luque , qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Hist. du Pérou* , liv. 1. Ch. 1. pag. 2. Edition de *Seville*.

me on a accusé S. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans retarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que, quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un évêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande qu'elle manquoit d'argent pour équiper une seule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par les Anglois, produisit des trésors, & ces trésors ruinerent une seconde fois l'Espagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures ensemble.

Il est difficile de connoître au juste, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, jusqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau monde; mais le total doit en être encore plus considérable qu'on ne se l'est imaginé, puisque les seules mines du Bresil, avoient produit, depuis Pierre II, jusqu'en 1756, deux milliards; quatre cent millions de livres tournois (1). Les mani-

(1) L'amiral Anson dit, que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Bresil, se monte annuellement à deux millions de livres sterling. Ce calcul revient à-peu-pres à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les portugais ne sont que les fermiers de la

festes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les négociants du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bresiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Bresil, il en résultera une somme presque innombrable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les portugais dans l'exploitation de près d'un siècle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déjà faite en 1548 ; & en 1638, on en avoit tiré trois cent quatre-vingt-quinze millions six cent dix-neuf mille piastras (1).

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atahualpa qu'on regardoit comme le plus riche souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné (2). Et quand après sa mort, on pilla tout ce

Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglois, ou du moins leur a appartenu jusqu'à présent.

(1) L'auteur des *mémoires & des considérations sur le commerce & les finances d'Espagne*, assure qu'on tire annuellement du Pérou 3 millions d'or pesant, ce qui n'est pas croyable ; aussi cet auteur n'étoit il pas toujours bien instruit.

(2) La rançon d'Atahualpa se monta, suivant Zarate, à plus de six cent millions de maravedis, c'est à dire à plus de quatre millions cinq cent mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation & seulement avec

§2 *Recherches philosophiques*

qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jeté à la mer la plupart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient assez estimé l'or, pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal & en Espagne, ces deux royaumes qui négligerent entièrement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger, pour ainsi dire, dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoies d'argent fort altéré (1), & il étoit redevable à l'Angleterre qui le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier

les pointes ou les pincettes, parce qu'on manquoit d'eau forte ; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravedis, qui font sept cent cinquante mille livres ; il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on enleva pour sa majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cent mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours que Atahualpa ne put fournir pour sa rançon sept millions qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

(1) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloï, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

trente cinq fois plus qu'il ne possédoit ; il étoit insolvable à l'égard de tous les autres , & avoit déjà déclaré sa faillite. Le roi Joseph actuellement régnant se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cent mille écus d'une confrairie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les blés qu'on leur envoyoit pour leur substance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un écrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son inquisition, étoit en état de perdre ce royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & les mœurs Asiatiques (1).

Philippe II, si long-temps possesseur des trésors du nouveau monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les mines avoient

(1) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit si peu de terre qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cent mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chute de l'agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un état. Les moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs églises de Lisbonne, le peuple des campagnes étoit plongé dans une misère semblable à celle où gémissent les sujets du pape. L'anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'administration.

entraîné ses états. Encouragé d'abord par les richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage, ce prince finit par faire banqueroute, & mit ses successeurs dans la déplorable nécessité d'adultérer les monnoies. Ses sujets, comme frappés de vertige cessèrent de travailler leurs soies & leurs laines, laissèrent leurs campagnes se hériffer de ronces & bruyères, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France; le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes (1). Cette léthargie éveilla les nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutelle. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le

(1) L'auteur des *considérations sur le commerce & les finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette monarchie qu'on le suppose communément; mais il est tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur commerce, leurs manufactures & leur agriculture; en ce sens, l'auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, déstituée de ressources, puisque elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitants & 27246302 écus de veillon en revenus; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitants il s'y trouvoit 190046 ecclésiastiques & 200000 qui prétendoient à le devenir; ainsi en tout, 390046 Célibataires par devoir.

plus puissant Empire de l'univers. Tout peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achète de l'étranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même : les ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laisserent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'empire : ils auroient été écrasés par sa chute, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un état foible.

C'est un grand problème de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzième siècle, montré la route au nouveau monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la reproduction dans l'espèce humaine : mal qui n'a pu être compensé par tous les trésors du Potosi & du Brésil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément, que malgré la masse du métal importé, les Européens n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possède aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzième siècle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chute, où le commerce des épiceries, entre les

mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe; en le dépouillant sans retour de son or & de son argent; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique; & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas: cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner, je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle; mais aussi les peuples ont vu par-là leurs intérêts se multiplier; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles: une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada enflamme & embrase l'Europe; & quand l'Europe est en guerre, tout l'univers y est: tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique: on a agrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel; depuis Buenos-Aires jusqu'à Quebec. Le commerce des Européens ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & dans les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor, ou du bois de Campeche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à la seule métro-

pole
re,
que
tem
la co
les
si,
elles
aisé
fatig
se:
le vo
de le
L
pren
conc
l'hiss
U
toit
avoi
notr
des
eut,
me,
Atla
plan
ce E
faire
gé d
plice
Il
dicu
de Z
des,
géog
mali
L'abr

pole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies même : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutelle, & quand ils le voudront ; ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le tableau que nous avons tracé dans cette première partie de nos recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & que elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque oseroit croire que notre globe avoit deux hémisphères habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un prêtre de Rome, franchi sur les ailes de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette planète ; un autre pape en fit présent à un prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problème qu'il auroit dû abandonner aux géographes, ou d'Alexandre VI, qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des nations avoit sans doute

accoutumé la cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Vénitiens demandèrent la permission au pape, de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la canelle; Venise obtint ce privilege dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres états de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible: ils sollicitèrent la permission de doubler le cap de bonne espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Negres, parce qu'ils n'alloient jamais à la messe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement: on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V, de Portugal, dit au pape en plein consistoire « que sa sainteté étoit priée de vouloir animer & reconnoître le zele du roi son maître, en attribuant à la couronne de Portugal toutes les terres qu'on découvreroit le long de l'Afrique, jusques aux Indes inclusivement; puisqu'on devoit regarder comme des possesseurs injustes toutes les nations infidèles qui y étoient établis. Que sa sainteté défendit en même-temps à tous les princes chrétiens, sous les peines canoniques les plus grieves, de traverser les Portugais dans leurs entreprises (1).

(1) *Histoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tome I. pag. 15. in-4°.*

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'évangile, il auroit été fort embarrassé; mais le sacré college ne s'arrêta point à cette preuve, & le pape expédia sa bulle dans la teneur que les Portugais la desiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité: ils furent les premiers qui firent le commerce des Negres: les Espagnols les imiterent, & toutes les puissances de l'Europe imiterent l'Espagne: les droits les plus sacrés de l'homme, ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne cesse point, quand on considère la pusillanimité des Américains subjugués & détruits presque en un instant, par une poignée d'Européens.

Las Casas dit que les Castillans en massacrerent douze millions: il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les François, les Anglois, les Portugais & les Hollandois ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baie de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à-peu-près la treizieme partie des naturels: on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Caraïbes & les Lucâis. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Brésil, on a exterminé les deux tiers des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui

luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atahualpa pour un autre Agag.

Dans notre hémisphère existoient des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrain, aligné le cours des rivières, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'hémisphère opposé la nature entière étoit sauvage, l'air grossier & mal sain, les forêts épaites d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré; les eaux fluviales, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents: les animaux quadrupèdes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux seuls en servitude: les hommes moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuise-

ment
fer d
voir

L'
lieue
ceme
en u
reste
mille
végé
peine
nour

La
donc
ou q
diffé
parit
mém
étoit
avoir
c'est
féren
pour
temp
conti
vuid
la cr
n'a e
auroi
son c

(1)
l'Amé
Il fau
que l
est qu

ment : ils manquoient de génie pour former le fer dont ils connoissoient les mines , sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à-peu-près 2140212 (1) lieues en quarré ; sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espece de société politique : tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage , végétoit à l'ombre des forêts , & monroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un hémisphere à l'autre étoit donc totale , aussi grande qu'elle pouvoit l'être , ou qu'on puisse l'ignorer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique , & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siècles , c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon , pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre ? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide , inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ere , qui n'a elle-même aucune antiquité ? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage , ou pour ne le compléter que par

(1) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglois en quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré , du temps que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

intervalle ? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hémisphère ? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothèse & si l'on admettoit une formation successive d'êtres organisés pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scène du monde un nouvel insecte : les germes sont aussi anciens que les espèces, & les espèces paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrième partie de cette planète, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monuments historiques confondus ensemble ne fournissent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas à l'égard des Américains seuls que l'histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande contrée, une île considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée dé-

serte,
ne s'y
que v
de tou
rempli
l'on v
tout s
cumen
expliq
lentiel
guerre
race h
sens se
inhabit
a touj
numen
on se
se tron
ce qu'e

Il e
climats
nueller
trémén
avoir c
de l'exi
de son
dustrie

Com
nous p
s'élever
marche
sauvage
& de l
premie
ment d
globe 1

serte, jusqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y sont introduits, pour la première fois, que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanesque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ses annales : si l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout seroit expliqué ; si l'on s'arrête aux documents incontestables de l'histoire, rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentielles, des catastrophes physiques, des guerres longues & meurtrières anéantissent la race humaine dans un pays, & c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monuments se sont effacés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables, la population soit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare, mais la nature ne semble pas avoir compté les individus ; elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a soumis aux influences de son climat, & abandonné à sa propre industrie.

Comme dans le grand lointain que l'histoire nous présente, on voit la plupart des peuples s'élever successivement de l'abrutissement, & marcher en tâtonnant des extrémités de la vie sauvage, jusqu'aux rudiments primitifs des arts & de la société, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses & des siècles, jetés sur ce globe sans autre notion, sans autre connois-

sance que celles qu'ont les sauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & grossiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs sciences : ils n'ont pas eu de modele commun, ni de regle de conduite fixe ; aussi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raison, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont visiblement inspiré aux législateurs des idées souvent contradictoires : lorsqu'on compare les codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voisinage, tout contraste & rien ne se ressemble.

Il est des peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible & l'est encore. Les Eskimaux & les Groënlandois n'auront jamais des villes, ou ce qui est la même chose, ils n'auront jamais des champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les Negres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique ; plus un terrain est propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent, & plus les possesseurs de ces champs fertiles & de ces semences précieuses s'humaniseront,

s'ils
cera
font
La
du f
mine
sauva
éloig
tion.
Le
dre,
caire
& le
& d
du l
Le
diffé
à la
gner
blis
leurs
les
l'éte
d'un
les M
Non
mœu
mode
teurs
& l'é
pare
Il
Rhiz
viver
prov
dent
du p

s'ils s'abandonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi poicés.

La propriété & tous les arts sont donc nés du sein de l'agriculture. Delà on peut déterminer les rangs où les différentes especes de sauvages doivent être placées; suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet, ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs instruments: ils ont du loisir pour penser & réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais différent des premiers, en ce que, obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis: on ne rencontre pas pendant l'hyver, leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où on les a vues pendant l'été: ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lapons sont ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le mieux; leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modele de la vie des peuples bergers ou pasteurs: intermédiaires entre la condition sauvage & l'état civil, une distance presque égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommées Rhizophages: nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus sans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays: ceux qui ont des cocotiers & des

palmistes, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'auteur de *l'origine des arts & des Sciences*, croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les anciens, doive signifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches, mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se sustenter; il est assez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, faccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrième classe; leur façon d'exister ne diffère pas sensiblement de celle des pasteurs ou des nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée, & que les pêcheurs doivent attendre, le nécessaire physique. Du reste, les Ichthyophages s'expatrient comme les nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent pendant l'hiver, se cabaner & vivre de poisson séché. Ceux d'entre eux que nous connoissons le mieux, sont les Groënlandois & les Eskimaux.

Enfin les chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous: errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des maux; parce que le gibier, bien moins fécond que le poisson, se dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que

qu
chi
qu
loi
tru
qu
ho
fé
s'o
réfl
dan
car
7
que
ren
l'Ar
des
tre
fidé
zon
situ
natu
vea
réce
que
toit
ou d
rem
ceux
la h
hauf
à A
Le
cage
tes,
eaux
lards

que le nombre d'hommes croît. Un sauvage chasseur cherche les solitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie sociale : s'il construit une hutte, c'est plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, son instinct est féroce & ses mœurs barbares ; plus son génie s'occupe-t-il des moyens de subsister, moins réfléchit-il sur la possibilité de se policer. Il est dans le genre humain ce que sont les bêtes carnassières entre les quadrupèdes infociales.

Tout cela posé, il sera plus facile d'expliquer les causes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre hémisphère & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des catastrophes physiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inondations considérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acosta, dans son excellent ouvrage *de situ novi orbis*, convient que les plus habiles naturalistes de son temps rencontroient au nouveau monde des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclysme dont la mémoire s'étoit conservée dans les livres sacrés des Choëns, ou des prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la postérité de ceux qui se réfugièrent dans les montagnes de la haute Abyssinie, où la terre est plus exhaussée de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre presque infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales sont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviales extravasées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts :

ces lacs paroïssent être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une secousse violente, imprimée à toute la machine du globe terraque ; les nombreux volcans de Cordilieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas (1), la destruction de tous les grands

(1) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm*. Cet auteur étoit, comme le sont tous les savants de la Suede, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que sur la côte de la Suede, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siecle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedembourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linnæus & son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothese de la retraite des eaux de la mer du Nord, de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomène, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemarck ont donné les mêmes résultats.

quadrupedes , qui sont les premiers à périr dans les eaux , la tradition unanime des Péruviens , des Mexicains & des Sauvages en général , depuis la Magellanique jusqu'au fleuve de saint Laurent , sur leur séjour dans les montagnes , pendant que les vallées étoient submergées ; toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'hémisphère de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon ; puisqu'on y a exhumé de grands os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes , dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulières , on fait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge , quoique avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société , & aussi policés peut-être , que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux souterrains & les eaux , en changeant la surface habitable , & le lit de la mer , ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent , qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres , n'ont presque aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne , & en

Il est vrai que l'évêque d'Abo a depuis publié un mémoire , dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes , comme les évêques sont ordinairement , quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

la considérant en original, elle nous a paru absolument fautive, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grece, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge, que M. Freret ne leur en accorde (1).

Mela, Pline & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge ont-ils voulu parler? Le cataclysme dont les livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défigurés & transposés tous les sites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques antiquités, prétendument antédiluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des

(1) Suivant M. Freret, (*mémoires de l'académie des inscriptions, T. XVIII. pag. 45.*) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ère vulgaire : il prétend que la période des Indous nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles Indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines disent, malheureusement pour M. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profecto furor.*

débordements particuliers & locaux , comme ceux de Samothrace & de Cyrene.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été , plus tard que le nôtre , bouleversé par les causes secondes , par des inondations & des tremblements de terre , on concevra pourquoi il existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre horizon avoit un air d'ancienneté , parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'hémisphère opposé , les hommes venoient seulement de descendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions : répandus dans des campagnes encore remplies de vase & de borbier , leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament , leur population incroyablement foible , leurs corps dépilés & énervés , la maladie endémique dont ils étoient atteints , tout cela indique qu'ils avoient effuyé une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées : les vapeurs fétides & grossières qui s'en élèvent , sont par-tout également mal-saines , & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton , dans une province , on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays , & aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années , pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée , quel laps de siècles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan , &

revenu à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques.

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux auteurs les plus éclairés: ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées; le sol pour redevenir habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener: les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les nations de l'ancien monde: ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine; & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entièrement n'étoit pas encore venu pour eux: leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient se dessécher davantage, leur constitution devoit s'affermir, & leur sang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreste, comme l'auteur de *l'esprit des loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon sujet pour que je puisse le passer sous silence.

» Ce qui fait qu'il y a tant de nations sauvages en Amérique, dit-il, c'est que la terre
 » y produit d'elle-même beaucoup de fruits
 » dont on peut se nourrir. Si les femmes y
 » cultivent autour de leur cabane un morceau
 » de terre, le maïs y vient d'abord: la chasse
 » & la pêche achevent de mettre les hommes

» dans l'abondance ; d'ailleurs les animaux qui
» paissent comme les bœufs, les buffles, &c.
» y réussissent mieux que les bêtes carnassières.
» Celles-ci ont eu de tout temps l'empire de
» l'Afrique,,

„ Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avan-
„ tages en Europe, si l'on y laissoit la terre
„ inculte : il n'y viendrait gueres que des
„ forêts, des chênes & d'autres arbres sté-
„ riles (1),,,

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux,
en ce qu'il suppose comme vrai ce qui est faux,
& en ce qu'il conclut ce qu'il n'est pas possible
de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Russes,
les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les
Germaines, les Gaulois & les Espagnols étoient
encore sauvages, il y a quelques siècles, pou-
voit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations
sauvages en Europe, parce que la terre y pro-
duit d'elle-même beaucoup de fruits, dont on
peut se nourrir ? Puisque M. de Montesquieu
convient lui-même que l'Europe n'a pas cet
avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu ;
il y avoit donc une autre cause qui y enchaî-
noit tous ces peuples dans l'état agreste, & cette
cause étoit la stérilité.

Une nation qui possède un terrain abondant
en fruits, s'humanisera bien plutôt qu'une horde
située sous un ciel âpre, & sur une terre frappée
de stérilité ; aussi voit-on que telle a été la marche
de l'esprit humain, & la naissance successive des
sociétés : elle a suivi la gradation des climats,
& la fécondité du sol : sur les rives fortunées

(1) Livre XVIII. Chap. IX.

de l'Inde & du Gange, plantée de figuiers, de palmistes, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Westphalie, qui broutoient des Glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage : c'est au contraire le défaut de subsistance qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légère idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir l'inconséquence de la proposition de M. de Montesquieu : jamais on a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigènes y ont continuellement à combattre contre la disette ; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs : si les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils seroient devenus frugivores, & auroient, au pied d'un arbre, passé tranquillement leurs jours, sans errer, comme ils font, à deux ou trois cent lieues de leurs cabanes, pour poursuivre, au travers des glaces, un orignal qui souvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils sont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour sustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenses (1) Quand ces provisions

(1) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme pou-

viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de *lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européens nomment *tripe de roche*; & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturellement quelques especes.

Les besoins toujours renaissans de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral: il n'a pas le temps de songer à se civiliser: il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs: l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'auteur de *l'esprit des loix*; mais on fait qu'il y avoit au nouveau monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le mays, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ces fruits abondans que le sein de la terre y verroit, prétendûment sans peine

dre verte: elle est composée de blé d'Inde torréfié, de racines de l'angélique, & d'une certaine quantité de sel commun: une cuillerée suffit à une personne pour la subsistance d'un jour.

Les Lapons, les Tartares, les Maures, & plusieurs nations errantes ont aussi leurs pâtes alimentaires: le *Kacha* des Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive inventée prétendûment en 1753 par M. Bouebe, Chirurgien du régiment de Salis Grison, n'étoit aussi que du blé d'Inde broyé, grillé, mêlé de sel & d'une graine carminative qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette recette a été copiée sur le procédé des sauvages de l'Amérique septentrionale.

& sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le mays, ne soient pas civilisés davantage; car il est certain que le nord de notre Europe n'est sorti entièrement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les graines comestibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de presque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils sont exotiques, & qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & sur-tout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le règne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé: il meurt sous les pieds du sauvage.

Les bœufs & les buffles réussissoient bien en Amérique, dit M. de Montesquieu: mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européens dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les orignaux du Canada sont de la même espece que les rennes de la Lapponie: cependant les naturels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître en troupeaux sédentaires, ce que les Lapons ont parfaitement bien exécuté avec les rennes, dont ils tirent tous les

services imaginables ; & les sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs originaux. Les bisons que les Tartares ont amenés à la domesticité, étoient également restés sauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnassières, le Canada seul en nourrissoit un nombre presque incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en est une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus, & quoique ces animaux fussent moins vaillants ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc dans tout le passage tiré de *l'esprit des loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les siècles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrain & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amène à la société : l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le code législatif : les loix ne sont qu'utiles : la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles : on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grece, de la Grece dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la

Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou demi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient domter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procurés, il sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié les mœurs, & sur-tout celles des septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette similitude apparente, on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre ; mais les mœurs Scythiques, n'ayant été que les vrais caracteres de la vie sauvage, il étoit naturel d'apercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils sont carnassiers, cruels, impitoyables à proportion de la stérilité du terrain qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & se faisoient entre eux tous les maux que leur avoit fait la nature : n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'assemblent en de certaines saisons & se séparent ensuite pour chasser chacun à part. Dans les quartiers

du Nord, où le sol étoit singulièrement avare, la nécessité forçoit chaque individu humain à chercher sa nourriture, & à employer tout son temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impossibles en un certain sens : il devoit donc y regner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui se rapprochoient assez pour s'ôter mutuellement la subsistance. Aussi les premiers Européens s'aperçurent-ils d'abord de cette triste animosité qui incitoit tous les sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres : ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un philosophe, comme Hobbes, n'auroit pas manqué d'y voir la démonstration de son système, & il auroit pu se tromper.

La constitution de la vie sauvage amène nécessairement l'établissement des tribus, & ces tribus sont par-tout ennemies les unes des autres : comme on l'observe chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyssins, chez les Negres, chez les Caffres : enfin, parmi toutes les nations vagabondes qui se sont distribuées en hordes : & voici la cause de cette discorde universelle.

Par-tout où la propriété n'est point fixée, on se bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établisse ; par-tout où la propriété est établie, on se bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes sont si fort à craindre, que les derniers efforts de la vertu sont d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, si l'on n'excuse leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foiblesses, les mêmes besoins, & les mêmes droits aux productions

de la terre , on conçoit qu'il leur seroit difficile d'être éternellement en paix , quand même ils seroient infiniment moins méchants qu'ils ne le sont , ou qu'on ne les suppose. D'ailleurs leur commun malheur est , que l'injustice d'un seul être déränge l'équilibre & l'union générale : les loix , qui peuvent contenir & réprimer la multitude , ne peuvent , par une impuissance singuliere , contenir cinq ou six tyrans avides & orgueilleux ; & c'est plus qu'il n'en faut , pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques écrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du nord : ils ne peuvent trop s'étonner , disent-ils , que ces peuples soient restés de tous temps chasseurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celles des autres hommes : si on les a vus souvent en guerre avec les François & les Anglois , c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre : ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre , ils ont tâché de maintenir leur existence , encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt , qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front , & ouvertement les troupes coloniales : ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse , & font la guerre en se cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagere jusqu'à la contradiction les grandes qualités des sauvages , cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singulièrement lâches , timides , & que leurs attaques ressemblent à celles d'une

bande de voleurs qui se glissent de nuit dans une maison, y égorgent les gens endormis, emportent ce qui leur convient, & brûlent le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ : ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des sauvages, que du côté de l'ennemi ; on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaines dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Breme, livrée par Arminius aux troupes de Germanicus, a-t-elle été une action régulière en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister : ils étoient peureux par instinct, parce que leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comment cet officier s'exprime.

„ Ces sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne sont gueres plus braves aujourd'hui, qu'on

„ qu'ils aient des armes à feu. Ils exposent rare-
 „ ment leurs personnes au danger , & se fient
 „ entièrement sur leur adresse à se cacher pen-
 „ dant l'action : ils ne paroissent jamais à dé-
 „ couvert à moins qu'ils n'aient , par leurs hur-
 „ lements effroyables , frappé de terreur l'en-
 „ nemi engagé dans des bois impraticables : ils
 „ l'attaquent quand il est absolument hors
 „ d'état de se défendre , & qu'il met bas ses
 „ armes „.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'a-
 mour extrême de la liberté dans de tels com-
 battants , qui au contraire décelent tant de foi-
 bleffe , lorsqu'ils sont forcés de défendre leur
 vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Euro-
 péens s'emparent d'un terrain faisant partie de
 la chasse ou du pâturage de ces barbares pusilla-
 nimes , dont les chefs & les députés ont toujours
 déclaré & déclarent encore , qu'ils reconnoi-
 tront volontiers le roi Anglois , ou qui que ce
 puisse être pour leur souverain , & qu'ils s'o-
 bligent à lui payer un tribut de fourrures en
 toute éternité , pourvu qu'on leur procure de
 quoi vivre , ou qu'on ne leur ôte pas la terre
 sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant
 des originaux , des castors & en broutant des
 racines/

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée
 cupidité & l'injustice atroce des conquérants
 de notre hémisphère , pour forcer des malheu-
 reux à leur faire une telle priere , indigne
 sans doute d'un peuple fier & vaillant auquel
 les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que ,
 dans toutes les anciennes guerres nationales du
 nord de l'Amérique , il n'a jamais été question
 de la liberté respectiye d'une peuplade ou d'une

ant
 sub
 à c
 pou
 Qu
 aur
 nat
 fion
 tur
 de
 fer
 cla
 cor
 div
 la c
 dif
 tre
 pou
 roi
 Th
 sele
 » p
 » c
 » g
 » c
 » l
 » t
 fui
 im
]
 ou
 les
 plo
 leu
 vo
 les
 d'a

autre ; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier , à qui il falloit un immense terrain inculte , pour équivalent d'un petit terrain cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi se nourrir , auroit l'orgueil insensé de subjuguier une autre nation , aussi pauvre qu'elle , par la seule passion de conquérir , cela n'est point dans la nature des sauvages ; car dès-lors , ils cesseroient de l'être ; pour conserver leurs conquêtes ; ils seroient contraints de se policer , & leurs esclaves , pour apprendre à obéir , seroient aussi contraints de se policer. Le grand intérêt qui divisoit donc tous ces peuples chasseurs , étoit la chasse même ; c'étoit la source de l'éternelle discorde qui armoit une tribu contre une autre , dès qu'elles étoient assez rapprochées , pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'auteur de *la Théorie des loix civiles* , a écrit sur ce sujet : selon lui , » tous les sauvages chasseurs sont en » paix : la guerre n'existe que chez les peuples » cultivateurs : l'agriculture engendre les » guerres nationales : la chasse adoucit le cœur » de l'homme , & l'amene insensiblement dans » le sein de la vie sociale : l'esclavage est un » bien , on a eu tort de l'abolir ». Voilà une suite de paradoxes que M. Linguet a osé faire imprimer.

Les Européens , au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines , n'auroient dû employer que la douceur , & la supériorité de leur génie & de leurs talents , pour les apprivoiser , comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du cap de bonne Espérance , d'abord très-farouches , & devenus ensuite

très-officieux. Ces Africains parlèrent ainsi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux. » Vous autres étrangers venus de loin , » vous n'êtes après tout que des hommes comme nous ; si vous en savez plus que nous , » faites un miracle en notre présence , & nous » reconnoîtrons votre supériorité. Si avec cela , » vous êtes justes & équitables , nous serons » vos amis , & vous promettons nos services. M. Adrien Vanderstéel (1) Commandant du fort , fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres , il prit en main un grand gobelet d'eau de vie , y mit le feu & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu ; ce qu'ils refusèrent avec effroi. Hé bien , amis , dit-il , je ferai ce que vous n'osez entreprendre ; vous avez demandé un miracle , en voilà un dans toutes les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps , les Hollandois & les Hottentots ont été bons amis ; il est vrai qu'on leur a payé le terrain sur lequel on a bâti la ville du cap & les autres logements de la compagnie ; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage , comme

(1) Il est assez surprenant qu'un Allemand , nommé Pierre Kolbe , prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier , & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots ; il ne s'est amusé au cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots , & à écrire un très-mauvais livre , dont il a compilé plusieurs chapitres étant ivre.

on y réduit les Negres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'histoire, & qui fait tant d'honneur au caractère doux & généreux des Hollandois, auroit dû être imité par toutes les puissances qui ont formé des établissemens dans les isles & le continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister & s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales, avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols, & tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

Las Casas, évêque de Chiapa avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, & de leur donner simplement des gouverneurs (1). Mais cet ecclésiastique, d'ailleurs intrigant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si on lui doit des éloges pour les

(1) Las Casas demandoit mille lieues de côtes, depuis Rio Dolcé, jusqu'au cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre sémi-militaire, sémi-ecclésiastique : il vouloit être grand maître de cet ordre & se flattoit d'appivoiser & de civiliser 19 mille Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans, un tribut de quinze mille ducats, & de soixante mille ducats en dix ans. Il y avoit dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Casas étoit de se faire souverain dans les Indes : il est certain que les jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit projeté, & se sont servis de ses mémoires.

maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier en Espagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Negres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la cour, pour proposer la traite des Noirs : tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premières notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices, & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans différentes peuplades du nouveau continent, je dirai un mot du caractère moral des Sauvages du nord, parce que cet article est très-obscur ; aucun auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulières qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand M. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence, la poésie ; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique : quand il dit que leurs harangues

également
celles
Timber
contes
malheur
mun d
duit le
puisque
pronon
noient
compr
imagin
des pe

Qua
mêmes
profod
des va
là de
ni la
ment
nots :
ivrogr
propre
march
que ce
le bon

La p
texte
vages
ils fo
nieuse
quicom
ment

égalent celles de Démosthène , & sur-passent celles d'Isocrate , gardons-d'ajouter foi à M. Timberlake (1) & à tous ceux qui font des contes de cette nature , puisque la stupidité est malheureusement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues , n'étoient pas si stupides , puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une langue qu'ils ne comprennent pas , & aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Persan , quand il imagina ces belles harangues prononcées par des persans & des Scythes.

Quand M. Timberlake nous assure , que ces mêmes Iroquois avec leur art oratoire & leur prosodie , n'ont aucune idée de la diversité des valeurs , qu'ils ne peuvent compter au delà de dix , qu'ils ne savent ni manier la scie , ni la hache , que rien n'est plus mal adroitement construit que leurs cabanes & leurs canots : quand il assure qu'ils sont excessivement ivrognes , & à chaque instant les dupes de leur propre ignorance , & de la mauvaise foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela est possible , sans outrager la raison ou le bon sens.

La plupart des relateurs Anglois , sous prétexte de tracer naïvement le portrait des sauvages , ont fait la satire de leur propre nation ; ils sont pleins d'allégories , peut-être ingénieuses , mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux bills du parlement , ni aux conseils de St. James , ni à toute

(1) *The memoirs of lieut. Henry Timberlake*, London 1766.

la révolution du ministère Britannique. Des écrivains fort estimables, pour s'être trop fiés à ces relations illusoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïsme qui leur est inconnu, & une portion de bonheur dont ils seroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a, sans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir saisi, en réduisant l'Américain sauvage à son instinct animal.

Il n'est proprement ni vertueux, ni méchant : quel motif auroit-il de l'être ? La timidité de son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité de se procurer sa subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition, & les influences du climat l'égarant, & l'égarant très-loin ; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur est de ne pas penser, de rester dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien, quand sa faim est apaisée, & de ne se soucier que des moyens de trouver sa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne construira pas de cabane, si le froid & l'inclemence de l'air ne l'y forcoient ; il ne sortira pas de sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin ; sa raison ne vieillit pas : il reste enfant jusqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, laisse la nature dégénérer à ses yeux, sous ses mains, sans jamais l'encourager & sans la tirer de son assoupissement. Foncièrement paresseux par naturel, il est vindicatif par foiblesse, & atroce dans sa vengeance, parce qu'il est lui-même insensible ; n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus

terrib
ropée
de sa
& qu
la pa
Quan
Iroqu
la fo
adou
Le
mœu
nent
qu'ils
timer
atten
seroi
rants
somp
entie
dules
enter
effrai
& de
les ic
presq
qu'ils
sacris
ciers

L'a
des v
vages
abanc
eux-

(1)
drenin

terrible, & il seroit aussi dangereux aux Européens, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation, avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui : le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.

Le docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (1) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomènes seroit, que les sauvages extrêmement ignorants, ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entière, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être malfaisant, qu'ils tâcheront d'appaïser, & de calmer par des sacrifices, & des offrandes : ils auront des forçiers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards qui peuvent tout parmi les sauvages, aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture : mais dès que ces

(1) Kort fortaling af de vide volkes fornemteste indretninger, Skike, oc meninger by Jens Kraft 1769.

vieillards sont épuisés & décrépits personne ne les aide ni ne les secourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périssent le plus misérablement du monde, & à-peu-près comme les animaux carnassiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chasser, & qu'ils ne manquent pas absolument de force pour respirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous fait d'horreur, soit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme sauvage en qui toute lumière est éteinte & tout sentiment oblitéré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupèdes, & des autres animaux abandonnés à leur instinct (1). Cependant on a prétendu que, malgré ce caractère impitoyable, les sauvages ne sont pas barbares, mais que les peu-

(1) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractère fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie & à leurs forces. Aussi long-temps qu'un homme ou une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent absolument, leurs amis & leurs propres enfants les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractère des mœurs de tous les sauvages : ceux qui sont errants, détruisent les vieilles gens pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carnassiers. Les Massagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora iis, erroremque hostibus illum!*

les civilisés le font. Ce jugement outré est celui d'un misanthrope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre humain. Si les crimes sont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les sciences, ni les arts : si chez ces nations, il s'élève des despotes qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés ; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent ; quoique, dans nulle endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les despotes ressemblerent Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui défobéir, & qui voyant tout le sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : *O homines ad servitutem paratos!* Cet exemple, pris de l'histoire d'une république expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers ; mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fièvre chaude, se porte

22 *Recherches philosophiques*

très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale; ces deux états sont si éloignés, si opposés entre eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer, il faudroit les connoître jusqu'aux moindres biens dont ils sont susceptibles; il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris par des maîtres grossiers & stupides, retourner ensuite, à la première occasion, dans les forêts, jeter leurs vêtements & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands philosophes ont raisonné sur ce fait, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces sauvages dans la société, n'ayant par lui-même rien que d'avilissant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci: il y a des situations, des événements qui flattent l'homme social, & qui feroient le tourment du sauvage, si tout-à-coup la main d'un Dieu le transportoit de sa cabane dans la sphère de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer assez sûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui sont sauvages, au milieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, & que l'instruction l'éclaire.

Fin de la première partie.



SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espece humaine en Amérique.



Plusieurs auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des sauvages à queue, comme Marc, Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les seules provinces septentrionales on a compté trois à quatre variétés dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complete des Paragons, devenus si célèbres sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité sera suivi par la description des Blafards de Panama, des Negres blancs, des Orangs-Outangs, & des hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus

propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matieres.

C'a toujours été le privilege, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devoient pas survivre à leurs auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers aventuriers qui firent, au quinzieme & au seizieme siecle, la reconnoissance des côtes de l'Amérique, furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongères. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Estoilande des sauvages taillés comme des Lapons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement; il paroît que le philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed*. Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit aussi des monstres semblables; mais le philosophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les émissaires, que le pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand

Kan, en 1246 (1), publièrent à leur retour qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vitesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complete, que quelque citation de S. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit la liste des faussetés dont les premiers relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires sur l'Amérique : jamais la source des prodiges ne fut plus intarissable : chaque nation de l'Europe eut son Hérodote & son Phlégon.

(1) Cette ambassade étoit toute composée de moines, jacobins & cordeliers, dont les principaux se nommoient le frere *Ascelin* & le frere *Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du pape de se défaire de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du pays ; ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur fit, est sans doute digne d'être placée ici, c'est de frere *Ascelin* lui-même qu'on la tient.

« Les Tartares ayant ouï cette résolution, en furent grandement indignés & troublés, & dirent aux religieux en grande colere & rage, qu'ils n'avoient que faire de les exhorter à se rendre chrétiens & chiens comme ils étoient, que le pape étoit un chien, & eux tous aussi de vrais chiens. frere *Ascelin* vouloit répondre à cela ; mais il ne put, à cause du grand bruit, des menaces, cris & rugissements qu'ils faisoient entendre. *Bejeron voyages en Asie, dans les XII, XIII, XIV & XV siècles, in-4°. pag. 68. à la Haye 1735.*

En même temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le nord du nouveau monde, les Espagnols peuploient de géants la pointe méridionale, les Portugais faisoient nager des troupeaux de sirenes dans la mer du Bresil, les François pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandois trouvoient des Negres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviffe, au-delà de Parimaribo (1). Le temps & la vérité ont fait disparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a conservé jusqu'à nos jours que les géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de se dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Esquimaux qui different par le port, la forme, les traits & les mœurs des autres sauvages du nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanfans que les François nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien dessinés sans la moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux

(1) Cette fable des Negres à pieds d'écreviffe a été renouvelée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un village entier composé d'esclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrasés par les cylindres des sucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne se font aucun scrupule de mutiler leurs Negres & même de les empoisonner, dès qu'ils en sont mécontents. C'est sur de semblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot distillé qui tue en une minute.

noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akanfans, jadis assez florissante & nombreuse, a eu ses principaux établissemens entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude; mais les maladies & le poison de la petite vérole ont fait chez elle au commencement de ce siècle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui d'une poignée d'individus qui ne possèdent plus qu'un seul hameau insulté par ses voisins, & hors d'état de se défendre.

Quelques voyageurs assurent que toutes les nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparées de la Tartarie par une mer vaste & orageuse, ressemblent si parfaitement aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout à coup à se confondre, ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espece avec laquelle le rapport est le plus marqué: car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks, pour la laideur: ils en sont différenciés par la forme du nez qui manque presque entièrement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares; ils en diffèrent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ferrées, moins longues & moins plattes. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie, avec lesquels je conviens que les septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les re-

118 *Recherches philosophiques*

lations de Bentink , de Strhalenberg , de Wirfen , de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides , de Muller , de Smélin , & par le dernier Journal de M. Antermony , qui dans son voyage à la Chine a aussi visité les Tunguses , & par-tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada , dit-il , il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses : ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense (1).

Cette distance que M. Antermony veut trouver si peu importante , est à-peu-près de huit cent lieues Gauloises , au travers d'un Océan périlleux , & impossible à franchir avec des canots aussi chérifs & aussi fragiles que le sont , au rapport d'Ysbrand-Ides , les chaloupes des Tunguses. D'ailleurs , la langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériques ; ce qui ne seroit pas , s'ils descendoient les uns des autres , comme ce voyageur Anglois paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine : un rêveur nommé de Horn , a écrit sur cette prétendue filiation un gros livre , il y a plus de cent ans (2). En lisant cet ouvrage sans pré-

(1) *Voyage de M. Antermony , gentilhomme à la suite de l'ambassadeur de Russie à la Chine.* Cet ambassadeur étoit , ainsi qu'Ysbrand-Ides , envoyé par le czar Pierre I , pour établir un commerce réglé entre ses états & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté ; puisque ce commerce , loin d'avoir prospéré , est entièrement tombé , & il y a déjà quelques années que la caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine , qui paroît avoir exclu les Russes pour long-temps.

(2) *Georgii Hornii de Originibus American. Libri IV.* Hag. comit. 1652.

vention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de son temps, lorsqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs que Hérodote nomme Yrcas : comme si l'analogie étoit bien concluente entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circasses* & *Souriquois*, nom que les François ont donné aux habitants de l'Acadie, sans savoir pourquoi. De Horn a pu se tromper ; c'étoit un savant qui du fond de la solitude répandoit ses rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de l'*Histoire Universelle* ont-ils pu renouveler cette opinion de de Horn, & imaginer des chimères pour venir à l'appui d'un système oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être ? Ces compilateurs disent qu'au cinquième siècle, les Huns, sous la conduite de leur Tangu, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait une excursion en Amérique. En vérité je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européens alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misère. Les ours & les neiges du Kamchaska, les côtes toujours glacées du nord de Californie, les marais impraticables des Atténipouls

le lac Huron, la mousse, les fougères & les forêts du Canada, font-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semble inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrémités de l'univers ? aussi les Tartares, bien plus sensés que les écrivains de l'histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la baie de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entre eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes, à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues mères respectivement incompréhensibles (1). On a observé la même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes voisines qui ne se comprennent point ; mais malgré cette variété, on n'a point encore découvert jusqu'à présent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux

(1) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique ; il y a beaucoup d'apparence que la vie sauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasionne naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus sonore, devient prédominant & absorbe les autres.

mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc, pour un instant, que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivroit que les Iroquois n'en descendent point; puisque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, aussi opposées entre elles que le sont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait usage, & je dis qu'il est non seulement naturel, mais nécessaire qu'il y ait, entre les sauvages situés dans des climats si analogues, autant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chasse & de la pêche dans des pays froids, stériles, couverts de bois, que elle disproportion voudroit-on imaginer entre eux? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles se contredire, les idées peuvent-elles varier? Non: les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes: les Américains y logent aussi, cela n'est pas étonnant; ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hyver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer; le silence & la sombre horreur des

solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse : ils préfèrent les liqueurs spiritueuses & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tungusés suspendent leurs morts aux arbres : les Illinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler ou pour les enterrer, & que la terre, souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir, & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des sauvages. On ne soupçonneroit pas que les causes physiques & la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convaincante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cent ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont déjà menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siècle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetières, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes, & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur : accoutumés à conserver les cendres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La religion chrétienne, quoiqu'originale d'un pays où l'on embaumoit grossièrement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des forciers qu'ils nomment *schames* : les Américains ont aussi des forciers que nous avons nommé *jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares eussent des forciers, puisque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissés vivre.

Lorsque les *schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de férailles (1). Quand les anciens jongleurs Américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie astrologique, & les septentrionaux à la forcellerie par inspiration ; il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie : suivant cette ordonnance, celui qui s'excuse d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, est réputé prophète lui-même : on le renferme jusqu'à ce que le temps marqué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la pré-

(1) Voyez *Drie-Jarige Reise naar China te lande gedaan, door den Moskovischen Afgesant E. Ysbrants-Ides*, in-4°. pag 35. Amsterdam, 1704. Edition originale. L'auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit si pesant qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

diction, le juge doit examiner sur quels fondemens le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas (1). On peut dire que ce règlement du czar ne réprime les petits prophètes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choses qui devoient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chute des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet partout où bon leur semble, y étalent la peau d'une zibeline, d'un renard blanc, & disent : *voilà notre Dieu ! prosternons-nous, rendons-lui hommage ;* & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les sauvages du Canada prennent la dépouille d'un castor, la fichent sur un bâton, & disent, *voilà notre Manitou, notre génie suprême ! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre ; mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dues simplement au hasard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde, que la robe des zibelines & des castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarément, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la vache, du veau, des

(1) *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs & des usages des peuples de ce pays, par Mr Gmelin, professeur de chymie & de botanique, &c.*

oignons, du feu, de Pomone, de Cérés, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les idoles : l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à-peu-près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens ; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger ; ils ont captivé les Rennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant M. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq werstes ; ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériques : l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses (1). S'ils avoient eu cette industrie, ils ne se seroient

(1) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'orient de la Sibérie, n'ont point de rennes dans leur pays, ils attellent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé & à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant sa découverte ; mais les sauvages n'en tiroient presque aucun service & ne l'employoient à aucune espèce de travail.

pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrain. Ces différences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des Indigènes du nouveau monde.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatrième variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européens, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoiqu'ils soient trapus, ils sont assez bien faits; il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant (1). Ce sont apparemment les travaux excessifs, auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux: la tyrannie y a influé jusques sur le tempérament physique des esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, &

(1) Voyez *Ulloa*, pag. 233. T. 2.

le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse : les hommes & les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté ; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractère de leur dégénération comme dans les eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chili, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable : les commissures des paupieres peu tendues ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Amé-

ricains pour se contrefaire & se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrième partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête pyramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe ; d'autres à tête aplatie, avec un front large, & le derrière écrasé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement sphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *Tête de boule*, n'en paroissent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, sans qu'il n'en résulte un défaut essentiel qui dépare toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée : c'est-à-dire, aplatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput, & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverses, les os du crâne, sans endommager notablement le siege des sens, les organes de la raison, & sans occasionner ou la manie ou la stupidité ; puisque l'on voit si souvent que de

viol
faite
per
le r
Car
les
à t
béc
en
ques
me
ses
ces
hom
les,
roie
auto
étr
les
non
mi
avo
des
resp
tout
des
par
raif
L
per
long
men
Si
bar
don
rup
de

violentes blessures ou de fortes contusions, faites à la région des tempes, jettent plusieurs personnes dans la démence, & leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'est pas vrai, comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles; il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entières de frénétiques & de forcenés; ce qui est impossible même dans la supposition. L'anarchie & mille causes destructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux assemblages de lunatiques: un homme de jugement régira plusieurs imbécilles, & plusieurs imbécilles attroupés ne feroient se gouverner eux-mêmes; ce sont des automates brisés ou affoiblis dont une force étrangère doit animer les ressorts, si l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau monde: il y en avoit sans doute dans presque toutes les grandes peuplades, où on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient; parce qu'on les regarde comme des êtres privilégiés, à qui la providence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitants du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des cous à longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule: si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que

les payfans Suiffes & les Turcs qui tâchent d'adoucir le fort de ces créatures infortunées, font moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'efpece qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, fans effayer fi la maladie est incurable ou non : elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les alexitaires ou les jongleurs de la Louifiane vont dans cette carriere auffi loin que nos médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & fans faignée : la principale recette dont ils ufent est, au rapport de M. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la fauvage, jufqu'à ce qu'il s'en forme une efpece d'opiat, dont ils font prendre matin & foir le poids de deux à trois dragmes (1) ; & le relateur a joute que tous les patients guériffent radicalement, foit qu'ils aient perdu le fens à l'occafion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand M. du Mont auroit fur lui-même éprouvé ce remede, il feroit encore permis de douter fi l'effet en est auffi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la femence de laitue & des noix concassées ne

(1) *Mémoires fur la Louifiane*, pag. 299. Tome 2. Paris 1755.

puiff
lades
fort
foute
l'ame
de m
Hoff
l'ana
poin
que
jufte
L
ou
rie
refu
s'il
jou
atta
le
ce
qui
par
der

Puf
me
en
l'El
ma
qu'
pai
rut
do
pre
po
jou
jar

puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Ellebore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier ; plusieurs médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la folie : une autre faction de médecins, à la tête de laquelle étoit le célèbre Hoffman (1), a soutenu, au contraire, que l'anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confecton des fots.

Les sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations : s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable ; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée ; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état : chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la haute sagesse seroit la dernière des folies. Au reste, ce n'est pas par

(1) Quoique M. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant après avoir pris de l'*Electuaire d'anacarde*, qu'il obtint une chaire en droit : mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être docteur en droit & être imbécille, ou que l'anacarde produit de meilleurs effets que M. Hoffman ne le suppose ; puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'anacarde.

un sentiment de bienfaisance, que les sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles ; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on sait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré : pour l'applatir, elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argile, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à sa fin & le monstre paroît (1). Les fibres & les nerfs encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison ; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impuberes.

Je ne disconviens pourtant pas que ces com-

(1) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs enfants, afin qu'elle puisse un jour ressembler à la pleine lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

pres
moi
men
plir
utile
pée
qu'e
adre
usag
gros
les
ner.
ralif
& c
phal
des
sauv
mon
trait
anci
des
le pl
lant
affir

(1
édit.
" tib
" fro
" ni
" se
C
mer
il aj
nom
mul
U

pressions n'aient toujours des suites plus ou moins mauvaises : je doute même que le maniement des accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire : on voit parmi les Européens une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'ornier. On a déjà remarqué que les anciens naturalistes, qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui, ayant vu des sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme : il est vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire ; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens chrétiens, qui, en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (1)

(1) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. T. 6, édit. Paris, pag. 345.* " Vidimus & in inferioribus partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantum in fronte habentes, quorum sacerdotes à conversationibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis se abstinebant . . . "

Ce saint pere ne se contente pas d'affirmer, dans ce merveilleux discours, qu'il a vu des Cyclopes ; mais il ajoute qu'il a rencontré en même-temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête ; *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un commentateur, nommé Loup ou *Lupus*, dit que

des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, & à qui il eut le bonheur de prêcher l'évangile ? Il n'est pas difficile de deviner comment il s'y prit pour catéchiser des êtres qui n'ont jamais existé dans la basse Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet apôtre ait été extasié par son zèle, lorsqu'il a cru voir ce qu'il est impossible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre pere de l'église, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une sorte de sauvages qui n'ont presque point de cou, & dont les épaules sont aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du cou sont forcées de rentrer, pour ainsi dire, dans la clavicle. Ces barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine ; & seroient très-propres à faire renouveler à des voyageurs ignorants & enthousiastes la fable des Acephales ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie de donner de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains

ce sermon de saint Augustin n'est pas de saint Augustin. Comme si l'on ne trouvoit pas, dans les écrits de ce docteur de l'église, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire le discours en question.

Dans l'histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le professeur Baumgarten, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, saint Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puérides absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue histoire de l'Amérique.

à se contrefaire aussi cruellement que le font les Omaguas & plusieurs autres. C'est à une fautive idée qu'ils se sont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces usages raisonnables qui ne sont pas incompatibles avec les institutions des sociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écrasés des Chinoises feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, si ce n'étoit le propre de l'esprit humain de confondre dans tous ses ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la sagesse.

La belle mode de s'allonger les oreilles, avoit aussi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens se les faisoient descendre jusques sur les épaules ; & comme les premiers Castillans ne furent d'abord comment les nommer, ils les appellent *los orejoncs*, les oreillons, nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrémité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe ; mais tous les oreillons du nouveau monde tenoient cette difformité de l'art

ieu
her
om-
qui
ni
ex-
u'il
dire
arle

ages
ules
onf-
urer
nor-
for-
cla-
ir la
opres
nts &
des

de la
icains

guffin.
de ce
e prou-
iscours

publiée
montrer
& par
Nous
ecteur,
lit, à
l'Amé-

à

& du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des cordilleres (1) : les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment en leur langue, *coto*.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils descendent au-delà de la poitrine : plus cette humeur est gonflée, & plus on respecte ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque : c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces montagnards paroissent avoir eu raison de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineront en vain ; puisque tous les remèdes imaginables ne sauroient dompter ce mal endémique qui a regné, il y a dix-huit siècles, comme il regne de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des espèces de goîtres, ont longtemps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la longueur du cou, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton : & comme l'Espagne a eu avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Eu-

(1) Voyez dans la grande collection in-folio de Thévenot, Tome 2. le voyage du sieur Acarette au Pérou, pag. 11.

rope adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence ; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomènes qu'on ait observés jusqu'à présent parmi les hommes goîtreux , c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis , mais par un autre mécanisme. M. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suisse un homme qui étoit goîtreux , ventriloque ou gastri-mythe , & ruminant : Peyere fait aussi mention de deux Suisses goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la pression de cet appendice sur l'œsophage y arrête quelques aliments qui rentrent une seconde fois dans la bouche , comme dans ces animaux que les physiiciens ont nommés *ruminantia spuria*.

Outre les Indiens goîtreux , les historiens du Pérou parlent d'une peuplade entière à qui il manquoit deux dents gélatines ou incisives , une en haut & une en bas. Cette défecuosité n'étoit rien moins que naturelle : Garcillaffo dit, que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rébellion le grand sacrificateur de Cusco & le fils de l'empereur , on envoya contre eux une forte armée qui les soumit , & l'Inca alors regnant , pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance , lui fit arracher deux dents du milieu des mâchoires (1). Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie , devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres &

(1) Zarate dit qu'on leur fit arracher toutes les dents , ce que Leyinus & plusieurs autres contredisent.

des meres , à ôter ces mêmes dents à leurs enfants , ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé , dans le Congo & à Matamba en Afrique, des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques negres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur tour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des negres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en aient amené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européens ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, long-temps avant la découverte du nouveau monde, d'autant plus que les negres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entre eux & les Indes occidentales : tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejeter deux, & pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à-peu-près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'histoire de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des philosophes for-

moient le projet d'y voyager : nous savons qu'il y a d'autres contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministère & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux tropiques du nouveau monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des relations trop sinceres de leurs conquêtes : les histoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, sont écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi : ce sont des especes de légendes ; & je crois que le lecteur n'est pas médiocrement édifié, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes serpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des missionnaires qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenants, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs établissemens du Paraguai comme des usurpations de la dernière importance, & qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leurs richesses, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou & la récolte du thé sont des trésors inexprimables pour le Paraguai ; mais c'est une province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan sans toucher à Buénos-Aires : tandis que la Californie forme une péninsule immense, baignée par deux mers, & bordée de ports com-

modes & favorables au commerce furtif & interpole.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la société étoit déjà dangereusement puissante dans ce coin du monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la relation du Commodor Anglois, les Jésuites de Madrid se déterminèrent à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie* (1). Cet ouvrage, à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne fait absolument rien: on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler sans en rien dire, tant les auteurs ont su, par des transitions bien ménagées, voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matière: on y apprend seulement que le lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un protestant, le zélé saint & respectable qui a rou-

(1) Cet ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglois; ensuite en Hollandois sous le titre de *Natuurlyke Historie van California*, Haerlem 1761. On vient d'en publier une traduction Françoisse, dont on auroit pu se passer.

jours caractérisé le genie de la société, répandue dans l'un & l'autre hémisphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne fait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côte occidentale du continent (1). Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cent lieues sur une largeur très-inéegale de 50, de 40, de 30 & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le nord ou vers le tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au cap de St. Lucar, gisant au vingt-troisième degré de latitude septentrionale; de sorte que ce pays a, dans notre zone, à-peu-près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée australe. La qualité du sol est, aux environs de Loretto, excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration: la vigne réussit dans les montagnes: les rivages de la mer Vermeille, sont à la vérité, fort marécageux & paroissent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleines d'eaux saumâtres, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du

(1) M. de Buache prétend, qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'est pas toujours de la compétence d'un géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du cap de Mendocin & du cap Blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

sud, où il ne croît gueres que des buissons & des arbuttes rampants : les quartiers du nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier, qu'on y connoisse, est le tigre-poltron, semblable à celui du Canada : les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années ; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre aussi des ours & des troupeaux entiers de bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrèrent dans cette région pour la première fois, sous la conduite d'un de leurs provinciaux, nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien de sa compagnie, initié dans toutes les maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit au plus haut point, ou si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrain, où ces religieux s'établirent, leur fut donné par un certain marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

I. La pêche des perles qui est, comme l'on fait, sur les parages de cette péninsule & des îles voisines, plus fertile & plus riche que sur

ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huîtres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs. & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait, pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque régulière.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses esclaves. En effet, on ne vit plus comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancés, ne purent plus payer à sa majesté catholique le quint ordinaire qui se montoit à douze mille écus : on envoya en cour plusieurs mémoires pour se plaindre des rapines de *Salva-Terra* & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se justifier, en dressant un *factum* qu'on lit dans l'histoire de la Californie, publiée par les Jésuites Espagnols. *Salva-Terra*, en accordant dans ce *factum* que des scélérats ont osé lui faire l'affreuse imputation de soustraire des perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conseillé aux Espagnols & aux Indiens de les jeter à la mer, parce que ces instruments du luxe apportent un obstacle manifeste aux progrès du salut : c'est bien peu connoître, dit-il, notre désintéressement, que de nous objecter des crimes si bas, dont nous sommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la cour de Madrid, produisit tous les effets que la société en attendoit : sa majesté aima mieux ne pas croire que la propagation des perles diminueoit à la côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites, capables de les dérober contre le droit des gens : les ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement sa majesté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Espagnoles stationnées en différents endroits de la Californie pour la défense des côtes : il alléqua des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste & utile : aussi sa demande fut-elle accordée. Les officiers & les soldats eurent ordre d'obéir aux missionnaires : & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mesurer de la piété d'un monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger, en prêchant l'évangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigènes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sau-

vages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les jésuites (1) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents : ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un capitaine, un sergent, & licencia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les jésuites se sont imaginé long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le nord-est de cette péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence : il y a même des auteurs, comme Acoſta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité :

(1) Voyez *Natuurlyke Historie van California*. E. D. pag 433. & suivantes.

il courut au travers de mille nouveaux dangers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les relations ont dit de cette contrée merveilleuse qu'on découvreroit un jour, & vers laquelle les jésuites se font flattés long-temps que la providence les appelloit. La société forma, dans des vues à-peu-près semblables, au commencement de ce siècle, ses nombreux établissemens sur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle grenade. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avarés : leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout ce que le jésuite Gumilla a écrit de cet *Eldorado*, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une province réelle, à la possession de la quelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zèle, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver ! « Ce » que l'on débite des richesses & des trésors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous » étonner ; car en laissant à part ses montagnes » d'or, il suffit qu'on y en trouve autant qu'à » *Cnoco*, à *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* » & dans plusieurs autres provinces du nouveau » Royaume, ce qui, joint à ce que les Indiens » emportent dans leur retraite, forme un » trésor équivalent à celui qu'on dit être au » *Dorado*. Ce que je viens de dire pourra avoir » son utilité, s'il arrive jamais qu'on découvre » ces provinces, & que l'évangile s'y introduise ; il en fera peut-être alors du *Dorado*

» comme de la province de la *Nueva-Sonora*
 » près du nouveau Mexique, qui unit le con-
 » tinent avec la Californie. Ses peuples vien-
 » nent de recevoir l'évangile avec beaucoup
 » de docilité, & l'on a trouvé chez eux une in-
 » finité de mines d'argent, dont on n'a eu con-
 » noissance qu'en 1739 (1).

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un missionnaire, qui parle des mines & de l'évangile, comme si c'étoient deux choses moralement inféparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même *Salva-Terra* dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisieme motif de la venue des jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le commodor, coupe le nœud qui devoit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques religieux : aussi le ministre Espagnol, don Joseph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille; mais le crédit de la société para ce coup (2). Aujourd'hui que cette société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'iné-

(1) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148. T. II.

(2) *Voyage d'Anson*, liv. II. pag. 190. in-4°. Amst. 1749.

vitables malheurs l'ont précipitée dans le néant ; on a renouvelé le projet salutaire conçu par Patinho : une ordonnance de sa majesté catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud , & l'on a dépêché ordre au général du Galion *le bon conseil* , de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire : l'industrie des jésuites soutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des commissionnaires établis à Acapulco , ils avoient un débouché certain pour faire passer les perles de la Californie en Asie , où le prix de cette espece de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

En 1690 , un colon Espagnol avoit planté à la Californie , aux environs de St. Lucar , une petite vigne , dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour : un d'entre eux nommé Picoles , qui avoit plus de goût pour la botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace , se chargea de faire des plants , qui ont été tellement augmentés que quarante-sept ans après la première exploitation , les jésuites vendoient déjà assez de vin pour en fournir à tout le Mexique , & en charger encore plusieurs barriques sur le Galion pour les Philippines , où l'on s'en sert à dire la messe ; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des autels.

Quoique les colonies Européennes , si multipliées en Amérique , aient planté dans bien des endroits des vignes , & apporté beaucoup de vigilance à leur culture , on n'est point encore

parvenu dans tout le nouveau monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent ; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmosphère & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le sol le plus propre à son instinct ; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent ; M. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques : il est triste qu'elle ait élevé des pépinières si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les ordres des moines, si occupés de s'agrandir : jetez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissemens des jésuites, bornés d'abord aux seules missions de saint Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particulière que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de saint-Michel, au vingt-neuvième degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les naturels de la Californie, divisés en

trois tribus considérables (1), ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de baies, de fruits sauvages, de gibier : d'autres étoient entièrement nuds, & les premiers à qui l'on mit des juste-au-corps, furent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jeterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractère moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'insensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien & n'étendent point la sphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découragement & le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la société. Enfin, les Californiens végètent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur refuser une ame (2). Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amé-

(1) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuchtes*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

(2) Voyez *Natuurlyke Historie van California*, E. D., pag. 38 & 59.

rique
peu
veau
de,
de g
ge la
il s'e
com
mer
que
indig
l'asp
ceur
ordi
mier
rieu
pidi
dit
que
sur
Cap
la cl
y fu
tout
met
insu
la C
Ind
sauv
peu
que
ne
l'av
C
l'Ar
Jésu
des

rique : leur corps est dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique , parce que leur pays plus aride , plus nu , plus dépourvu de bois , & semé de grands bancs de sable , augmente davantage la réverbération des rayons solaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Negres , comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des Negres Africains à la Californie , les indigenes ne témoignèrent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers , dont la noirceur & la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la première fois ; mais les Sauvages sont tous peu curieux par caractère , & n'admirent rien par stupidité. D'ailleurs il est très-possible , comme le dit Torquemada , qu'ayant cet envoi du Mexique , les Californiens avoient déjà vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de saint Lucar. Quant à eux , il se percent la cloison du nez , & le lobe des oreilles , pour y suspendre des colifichets , & se barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre , pour se mettre à l'abri des *Nignas* , espèce de vermine insupportable , & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils usent , à l'instar de tous les Indiens occidentaux , du *cimeron* , ou du tabac sauvage , végétal que la nature a refusé à très-peu de provinces du nouveau monde , quoique plusieurs botanistes se soient imaginé qu'il ne croissoit que dans un seul canton , d'où l'on l'avoit transplanté aux isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie , les Jésuites s'étoient flatté qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales , ou des monuments

historiques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais il conviendrait sincèrement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuses (1).

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune espèce d'écriture ou de caractère, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie & d'idées, qu'on ne sauroit supposer qu'ils aient jamais eu quelque communication avec l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont, de temps immémorial, respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin jusqu'à l'arrivée des missionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoiqu'ils aient pu croire de l'opulent royaume de Quiviva, sont maintenant très-désabusés à ce sujet: ils savent qu'on perdrait ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que M. de Guignes a fait venir par la route du Kamtschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Colorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre de la Californie, où malheureusement pour ce système on n'a vu que des troupes de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des navigations de l'infortuné capitaine Béering & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cent lieues

(1) *Hist. van California*, pag. 53 jusqu'à 57. Tom. I.

le lo
peut
n'off
info
vage
en p
rouc
diffi
mate
fure
mén
féro
qu'o
l'anc
time
Stra
un
de l
mu
Il
en t
fur
péri
vir
part
l'Al
ne
par
ana
au
peu
con
aut.

(1
de
que

le long des côtes du nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées désolées & des nations infociales. Les Russes n'y virent que des rivages presque inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficultés, un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vrai-semblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogoient le droit de naufrage & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premières loix de la sociabilité, & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamstchatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamstchatkades, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interpretes auprès des sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile: on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktichi qu'on parle au Kamstchatka; ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrémités des deux continents, ne sont pas filiations les unes des autres (1).

(1) On ne fait pas au juste, à quel endroit de la côte de l'Amérique, le capitaine Tschirikow fit son débarquement; soit que la cour de Petersbourg ait, par des

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le pilote Morera, d'abord par Drake au cap de Mendocin, avoit déjà erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrette : il conte par son rapport que tous les pays en-deça & au delà du cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des bisons, des ours & des hordes peu nombreuses d'Américains agriophages. Telle est cette région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soies, leurs porcelaines & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'Isle de Chiloë, car M. de Guignes soutient que la politesse étoit

raisons d'état. supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché M. de l'Isle de la Croÿere, de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement toutmenté par une mer orageuse, & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Russes touchèrent à la côte située au cinquante-fixième degré de latitude nord, entre le 235 & le 240 degré de longitude. Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septentrion, que Tschirikow.

Nicolas de l'Isle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa carte Cylindrique, ne parle que des terres basses & noyées au 74 degré de latitude N., où il dit que les Russes allèrent échouer en 1743; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

très
imp
de
peu
un t
la r.
J
à u
ron
trad
tori
qu'
die
pré
pou
où
dog
vro
gra
ble
acc
nav
pla
ter
ver
de
ligr
de
des
exa
que
mé
I
la C
per
qu'

très répandue sur toute cette plage, & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voila jusqu'où l'esprit de système peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rarement.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un littérateur désœuvré de mal traduire des romans Chinois, & de publier ces mauvaises traductions, comme si c'étoient des vérités historiques tirées des archives de Pekin : je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne pouvoient rien faire comprendre à personne, & où personne ne se soucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer sur de fausses cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné son mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fautive en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée qui n'est pas en Amérique ; c'est bouleverser le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap Blanc on trouve, selon M. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet espace de terre, qu'il appelle la mer de l'Ouest ; il n'y a qu'à consulter les journaux des navigateurs & les mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une péninsule, ont pu se tromper dans les positions relatives ; mais depuis qu'on fait, à n'en pas douter, que la côte de la

terre ferme court sans interruption, depuis la base de la Californie vers le nord jusqu'à la proximité du cercle boréal, c'est une falsification manifeste de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des savants qui ont fait frapper de fausses médailles, supposé de faux manuscrits, de fausses inscriptions lapidaires, pour justifier des conjectures chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre sous peine de mort aux savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures ? Hélas non.



R
lom
trou
de
noir
ne p
les
hor
Am
une
té d
appa
dése
O
plet
qu'e
revi
Il fa
sans
d'œ
expl
possi
L
aflez
que
les l
(1)

(1)

SECTION II.

De la couleur des Américains.

Rien ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'équateur, des peuples qui n'étoient pas noirs; il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes parallèles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes negres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désespéroit les physiciens du quinzième siècle.

On n'insérera point ici une dissertation complète sur la couleur des negres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomène dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres: les détails préliminaires dont cet explication a besoin, seront courts, & s'il est possible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce siècle, assez injustes ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les théologiens du temps passé, disent que les Negres descendent en ligne directe de Caïn (1) à qui Dieu écrasa le nez, & noircit l'épi-

(1) L'auteur d'un prétendu *Essai sur la population du*

derme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire connoître pour un assassin. Les docteurs du temps passé enseignoient dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens font la postérité ou de Chus, ou de Chanaan, ou d'Ismael: l'abbé Pluche a détendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton: il devoit, pour n'être pas inconséquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne fais pas quelle fatalité les théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du ressort de la physique: en sortant de leur sphere, en prononçant sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver sinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on méprise leurs décisions? Peuvent-ils dire que le siecle decline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde qu'après s'être trompés en géographie, en condamnant l'évêque Virgile; en astronomie, en condamnant Galilée; en métaphysique, en condamnant Jordan

nouveau continent se glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Negres, en les faisant descendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labar*, qu'un *Gumilla* avoient déjà parlé avant lui de cette pieuse extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que des moines François & Espagnols avoient pensé du teint des Africains,

Le Brun, & l'immortel Locke ; en physique, en brûlant tant de magiciens, tant de forciers, tant de bons livres, ils ne se trompent aussi en histoire naturelle, lorsqu'ils attribuent l'origine des Negres à des héros de l'histoire Juive ? Pourquoi donc imaginer des systèmes si révoltants ? ou pourquoi se plaindre de ce qu'on s'en moque ?

Un Auteur qui abusa singulièrement du privilège de déraisonner, dit que la première femelle du genre humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples negres de l'autre. Cette hypothèse, si vous en jugez par son absurdité, vous paroitra avoir été inventée dans un siècle ténébreux, avant la naissance des lettres, par un rêveur malade : si vous en jugez par la date de la publication, vous serez surpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dixième siècle. Or, il faut choisir ou entre Ismael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, si vous voulez soutenir un système sur l'origine des Negres : si vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous passer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglement des préjugés systématiques, on n'auroit jamais recherché avec autant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans la Zone tempérée : si l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'existe nulle part des Negres, sinon dans les pays les plus excessivement chauds du globe ;

il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne sont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'espece humaine, leur nombre relativement à celui des hommes blancs & bruns n'étant que comme 1 à 23. A mesure que l'ardeur de la zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir les cheveux, se détortiller, s'allonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le sont moins que les Negres, parce qu'une plus grande distance les éloigne de l'équateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples sont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & M. le Cat, ont placé, je ne fais pourquoi, des Negres dans le voisinage du Pole Boréal & au centre du Groënland, se sont extrêmement trompés : nous connoissons aujourd'hui ce dernier pays presque aussi bien qu'on connoît la Suede, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoique un saint pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale, sont des phénomènes qu'on a découverts en faisant l'anatomie des Negres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moelleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presque entièrement noire (1), l'entrelas des nerfs optiques bru-

(1) Voyez deux mémoires intitulés, *Recherches An*

naître, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin, leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes aient ignoré depuis si longtemps que la noirceur des Negres-Simes est visiblement inhérente dans leur matière séminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps ; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous les points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux ?

Cette matière colorante est si tenace dans le sperme des individus sains qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparaître entièrement : la troisième postérité est encore basanée : la quatrième est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables (1).

romiques sur la nature de l'épiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Negres, de M. Meckel. Voyez aussi un mémoire offert à la société royale sur la couleur du sang des Negres, par le docteur Towns.

(1) Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Negre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, sort l'oc-

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européens, noirâtre dans les Negres, brunâtre dans les basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos ou Negres blancs, & parsemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Negres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément: elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on

tavon moins basané que le quarteron.

4. De l'octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.
- Il faut quatre filiations en sens inverse, pour noircir les blancs.
 1. D'un Blanc & d'une Nègresse, sort le mulâtre à longs cheveux.
 2. Du mulâtre & de la Nègresse vient le quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
 3. De ce quarteron & d'une Nègresse, provient l'octavon, qui a sept huitièmes de noir & un demi-quart de blanc.
 4. De cet octavon & de la Nègresse naît enfin le vrai Negre à cheveux entortillés,

distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau : ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme qui, n'est autre chose que la superficie endurcie dont la peau est enduite (1). Ces poils, ayant chez les Negres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'allongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se dessèche aussi lentement sur le corps des Negres, parce que le réseau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : aussi leurs passions font-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presque à aucun frein de la raison ou de la réflexion : & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal & leurs facultés

(1) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit composée d'écailles à charnières, s'est trompé ; & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulieres, puisque ces écailles & ces charnières n'existent pas dans la nature.

intellectuelles se sont affoiblies : ils different autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme, dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Negres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épiderme & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détremés par le fluide dans lequel le fœtus à nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Negres noyés redevenir blancs, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang, ce qui n'arrive qu'au troisième ou quatrième jour : alors cet épanchement se déclare par une jaunisse dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Négrillons ont, au sortir du sein de leur mere, une tache noire aux parties de la génération ; parce que ces parties se forment les premières, devancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt ferrés, & peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point dans tous les sujets : elle manque même

très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais , c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles , dès l'infant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant , bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent , dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt , intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à présent un profond silence sur ces deux signes qui caractérisent les enfants des Negres , soit qu'ils aient craint de se tromper , en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomènes surprenants , soit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réservées pour les plus grands objets. Comme nous avons donc osé , sans guide & sans chemin tracé , atteindre en tâtonnant cette branche de la physiologie , peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hasarder des erreurs vrai-semblables , parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des observateurs plus heureux , on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées , qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant , si le ferrein & la réverbération des rayons du soleil dans la Zone torride noircissent le moelle & le cerveau des Africains , on demande sans doute si les hommes blancs , transplantés dans ce climat ardent , voient aussi à la longue leur peau brunir , & devenir enfin couleur d'ébène ? Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet nécessaire : c'est encore l'esprit de système qui a si long-

temps empêché les naturalistes d'acquérir des idées claires sur ces especes de métamorphoses.

Le voyageur Mandelflo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération est la plus forte ; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps, pour que ce changement s'exécute, que Mandelflo ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européens qui vont se fixer dans la Zone torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'atmosphère, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, sinon par nécessité, l'éducation & le misérable genre de vie des Africains indigènes : aussi long-temps que la fortune du commerce les soutient, ils vivent en Afrique à l'Européenne, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui fassent même par avarice ce que M. Adanson a fait par passion pour les sciences sur les bords du Niger : il suffit de lire le Journal de ses courses & de ses travaux, pour se former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur sur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, est que la surpeau des pieds, des mains, du visage, se hâle, se durcit, & se détache du corps par feuilles & par lambeaux.

La fièvre survient bientôt, & il faut une complexion vigoureuse pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure histoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la Physique (1), dit qu'en 1764, il baptisa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphose étoit déjà si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau.

Quant aux descendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Negres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un christianisme dégénéré, & conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européens n'a point tant changé pendant neuf filiations aux isles du cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la première colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établis-

(1) Voyez *Nouvelle Histoire de l'Afrique Française*, enrichie de cartes, d'observations astronomiques, géographiques, à Paris 1767.

sements Portugais. Ceux au contraire qui sont allés séjourner à la côte de la terre ferme, entre le Cap Blanc & le Cap Verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on fait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septième siècle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui : le climat en a fait de vrais Negres, aussi noirs que les Sénégalais & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudeile, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déjà de son temps une observation intéressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les provinces de l'Asie méridionale & en Afrique étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite ; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigènes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, infociables par fanatisme, ne croient pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mélange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilège, on ne pourroit que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complète, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Negres, en les faisant propager entre eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardissement

&
n'e
im
en
qu
rie
fé
gé
ma
ana
le
&
Ma
tho
pap
toi
fan
id
Ne
rop
per
Eu
dev
tiqu
des
pre
Et
ce
que
tion
affu
vier
poi
en
ent
çoi

& le mélange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants du pays où les expériences se seroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt une ou vingt-deux générations non interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui, expulsés par Ferdinand le catholique, vinrent se jeter dans Rome où le pape Alexandre VI, leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés, que ne le sont les payfans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Negres transmigrés dans les provinces de l'Europe septentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européens établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Negres; parce que la liqueur spermatique & la substance moelleuse & glanduleuse des Africains, étant une fois colorées & imprégnées de cette matière acre qu'on nomme *Ethiops animal*, conserveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une suite très-nombreuse de générations: les Blancs au contraire, étant sans cesse assujettis à une cause active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet, après un long séjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les

teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaye de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui se croyoit un grand philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que « c'est » une hérésie de supposer que le genre humain » n'a point eu un même pere, mais, ajoute- » t-il, quoique ce sentiment soit ouvertement » & manifestement hérétique, je ne puis m'em- » pêcher de l'adopter à l'égard des Negres, » que je regarde comme une espece d'hommes » singuliere, très-distincte de la nôtre, & par » conséquent issue d'une autre tige ». On pour- roit répondre qu'il est très-vrai que les hom- mes noirs sont différents des hommes blancs ; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les especes dans aucune famille du regne animal : la forme du nez & l'épaisseur des levres ne sont pas des caracteres essentiels : il ne reste donc que la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant d'hommes qui, sans être Negres, n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui, sans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre humain en especes, il s'ensuivroit nécessairement, que si les Negres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs, les olivâtres & les basanés en formeroient aussi une, parce qu'ils ne sont pas blancs : il s'ensuivroit encore que les Espagnols & les Suédois sont deux especes d'hommes différentes entre elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Qu
qu'il
des p
rope
toutes
honn
forme
pour
tromp
ont p
journa
Nigri
ligne
qu'on
aient
prolif
La
phere
a 180
minut
d'œil
dans t
chever
des M
dant o
de nua
bronz
bruns
fionné
pas la
elle es
tre m
les vé
l'air es
peurs
des ri
dimin

Que le genre humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que des physiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes: il est certain encore que les Negres forment une de ces variétés que Arkins prenoit pour une espece, & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il rédigeoit son journal. Les Européens, métamorphosés en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circoncrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races aient été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphère une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large: il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devoit être habitée dans tout son milieu par des Negres-fines à cheveux crépés, & sur ses deux lisières, par des Maures couleur de suie ou biffres: cependant on y découvre une variété presque infinie de nuances: on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeâtres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes parallèles: là où elle est la plus excessive, là où le thermomètre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Negres. Par-tout ailleurs, où l'air est plus tiède & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivières, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un

terrain moins nud & moins sablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrain contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphère, & les sommets des montagnes ne sont nulle part, dans la Zone torride, aussi chauds que les campagnes. Au haut du Pic Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la Ligne, on éprouve un froid très-âpre: on gèle sur le Pic de Ténérife, quoique de sa cime on découvre, à l'œil simple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans sa pelisse aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse, à peine souffrir sa chemise lorsqu'il est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé des habitants qui essuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le climat seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les sauvages Jélofes, qu'on trouve cabanés dans les sables mouvants au sud du Sénégal, à treize degrés de l'équateur, sont des Nègres achevés qui ont le teint d'un noir luisant, & la tête couverte d'une laine aussi nappée que celle des agneaux d'Afracan. Les insulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de huit degrés & demi de l'équateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que situés à la plage orientale de l'Afrique, ils n'essuient point, comme les Jélofes, ce vent sec & igné qui traverse les déserts sablonneux de l'intérieur du continent. L'île de Ceylan peut elle seule fournir une preuve décisive aux yeux des observateurs: les naturels répandus dans les campagnes & sur

les p
de cu
à ren
vivre
gibie
cheu
liens
l'Eur
possi
jeter
point
Cand

En
chipe
ou a
on n'
vape
vents
color
deur

Si
nette
que l
tent
on ne
qu'on
caine
n'a p
tout
au n
froid
corre
quan
tiles
envo
vape
pleut

les plages découvertes y ont le visage couleur de cuivre jaune ; les Bedas, qui se sont opiniâtrés à rester dans les forêts les plus épaisses, & à y vivre, en sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur presque aussi éclatante que celle des Italiens. Il est absurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impossibles & un naufrage romanesque, pour les jeter dans une isle de l'Asie ; puisqu'ils ne parlent point autre langue que celle du royaume de Candy.

En général, tous les peuples des isles de l'Archipelague Indien, quoique placés sous la ligne ou à peu de distance, ont le visage basané, & on n'en voit presque pas à cheveux crépés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents alisés qui y ébranlent continuellement la colonne de l'atmosphère, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du soleil.

Si nous nous sommes expliqués avec assez de netteté & de précision pour faire comprendre que les causes de la noirceur des Negres, n'existent que dans la qualité du climat, & non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'exposé qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs ; parce que tout l'espace compris entre ces deux lignes est, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à-peu-près de 12 degrés, que les parties correspondantes de l'Asie & de l'Afrique. La quantité immense d'eaux stagnantes & fluviales répandues sur la surface du terrain, y envoient par l'évaporation, des rosées & des vapeurs qui rompent les rayons solaires : aussi y pleut-il à-peu-près huit fois davantage que dans

Afrique. La réverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrain composé de pur sable, de trente lieues en quarré; & si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâreux, les terres plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs de bruyeres & d'arbuſtes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique; il y en a qui ont cinq cent lieues de diametre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes & parasites, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés; les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordilleres est couverte, les brumes qui s'en élèvent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'est qui rafraîchit ainsi l'atmosphère entre les tropiques du nouveau continent; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Brésil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la mer

des In
orien
Pest
par l'
Co
plus
de G
vatio
confi
dans
des p
dont
autres
Si l'
sur le
les A
le Bre
tilles
dans t
décou
rouge
Les
dit av
conqu
lisabet
rado,
le fait
esclav
trouvé
fit décl
que ce
particu
mœurs
avec q
mosité
Les
examin

des Indes : il rendroit, par conséquent, les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'est le Chili : ce qui est visiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrain est, sans comparaison, plus exhauffé en Amérique, que sur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat : aussi a-t-on trouvé dans les Cordilleres, & presque sous l'équateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pizarre & les autres déprédateurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du thermometre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Bresil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province, sous le regne d'Elisabeth, dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce prince par ses chiens. On lui assura que ces noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité ; ils crurent, sur le

simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européens au nouveau monde, il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les écrivains spéculatifs ont osé en feindre plusieurs, pour peupler à peu de frais les isles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de Bonne Espérance, on étoit contraint de côtoyer le Brésil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jeté sur les côtes de ce pays dont il étoit si proche, lorsqu'un coup de vent d'est l'y porta. On peut douter si Gumilla a été bien informé, quand il assure qu'en 1731 une barque chargée de vin de Canarie, ayant été accueillie par une bourasque, en allant de Ténérife à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, jusqu'aux isles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlo-Vento, malgré toute la résistance du pilote & des matelots entraînés contre leur destination dans un autre hémisphere. Cet événement, s'il étoit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le philosophe Raleigh n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des absurdités, pour en imposer à des compatriotes; mais il est sûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Negres, ne sont que des sauvages bronzés par la nature, & noircis par les drogues, selon la coutume & la nécessité du pays. Quant à Vasco Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; au si n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite nation qui

habite
retra.

On
jourd'
tude d
fugiti
veau
fix mi
qui or
recom
physic
tous l
cains.

forte
d'un b
Conda
le plu
affoibl
la pea

Qua
teur R
& qu'i
de la
lemen
les Mé
du Me
de la
canton
fuites
homme
cains,
méridi
tions,

Ceu
constit
tempé
pouvo

habitoit les environs de Quarequa , ou de Carretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits , à cause de la multitude de Negres émérites, rançonnés, marrons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à six mille hommes ; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & sur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint dans cette province, est d'un brun olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'équateur affoiblit ou obscurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades Negres que le navigateur Roggers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie ; il ne faut qu'être superficiellement versé dans les relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres & les Negres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les jésuites. Ainsi Roggers a pu y voir, à la vérité, des hommes noirs ; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale où les Européens ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitans, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour

des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entièrement entre les tropiques. M. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux, que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siècles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pizarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cent ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Bresiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la chaleur fût plus violente dans l'Amérique équinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est aux pieds des montagnes, & sur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les

plus
pench
dental
diliere
répan
dans l
jusque
mémo
au mo
Les G
mer,
sianois
jour
voit e
les ea
disoien
des A
étoit
qu'on
de leu
tiroier
bord
Apalac
On
l'Orén
versé p
mériqu
cessive
veau c
il n'ex
des fau
habite
(1) C

plus nombreux ; comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordilières à la côte occidentale, les Brésiliens au bas des petites Cordilières à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé : les Louisiinois avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Mississipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par l'équateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau continent ; cependant, comme on l'a dit, il n'existe sur cet immense emplacement que des sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts.

(1) Ceux qui sont de la plus obscure nuance,

(1) Quant à la couleur de quelques-uns de ces

de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés ; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Negres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe ; ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européenne & d'un sauvage de la Guiane, naissent les Métifs ; deux quarts de chaque espece : ils sont basanés, & les garçons de cette premiere combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme l'on fait, absolument imberbe : l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mere seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européenne & d'un Métif provient l'espece quarterone : elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération : le pape Clément IX a même déclaré, par une bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche, & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européenne, & d'un

peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixé & de certain, de crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs : ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés à moins qu'ils n'aient soin de se peindre. Les Otomacos qui naviguent sur les rivières & vivent sur les plages, sont bruns & noirâtres. *Histoire de l'Orénoque, Tome I. page 108. Avignon 1758.*

quart
octav
Amér
assez
honn
jouiss
de la
IV.
tavan
ment
l'on r
péens.
parfait
veux
l'une d
qui on
Les
n'ont
parties
sent ar
cune t
la gén
milla,
tache r
placée
de la c
que l'e
teint r
jours.
de rec
incerta
Jésuite
de son
tion &
physiol
il voulo
rigueur

quarteron ou quart d'homme, vient l'espece octavone, qui a une huitieme partie du sang Americain : elle est très-foiblement hâlée, mais assez pour être reconnu d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouisse des mêmes privileges, en conséquence de la bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européenne & de l'Octavon mâle sort l'espece que les Espagnols nomment *Puchuela*. Elle est totalement blanche, & l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européens. Cette quatrieme race, qui est la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre meres qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Negres naissent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles & quelquefois aux parties génitales : les enfants Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache, ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais, si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grisâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie postérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les causes d'un effet encore si incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jésuite Espagnol, qui a donné, dans le cours de son ouvrage, tant de preuves & de superstition & d'imbécillité, en discutant des matieres physiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on suppose, en toute rigueur que Gumilla a bien observé, qu'il a

bien vu ce caractère dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur d'un tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps : aussi M. Meckel a-t-il prouvé que la noirceur des Negres est, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané, plus leur liqueur spermatique est colorée, puisque dans le Pérou, le visage des habitants n'est pas si obscur que dans la Guiane, & sur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa, on appelle métifs
 » ou métices ceux qui sont issus d'Espagnols &
 » d'Indiens : il faut considérer selon les mêmes
 » degrés déjà expliqués à l'égard des noires &
 » des blancs ; avec cette différence que les de-
 » grés des métifs à Quito ne montent pas si
 » haut, étant réputés blancs dès la seconde ou
 » la troisième génération. La couleur des métifs
 » est obscure, un peu rougeâtre, mais pas tant
 » que celle des mulâtres clairs ; c'est-là le pre-
 » mier degré ou la procréation d'un Espagnol &
 » d'une Indienne ; quelques-uns néanmoins sont
 » aussi hâlés que les Indiens mêmes, & ne dif-
 » ferent d'avec eux que par la barbe qui leur
 » vient : au contraire il y en a qui tirent sur
 » le blanc, & qui pourroient être regardés
 » comme blancs, s'il ne leur restoit certaines
 » marques de leur origine qui les décelent,
 » quand on y prend garde. Ces marques sont
 » un

« un front si étroit que leurs cheveux paroissent
« sent toucher à leurs sourcils, & occupent
« les deux tempes, se terminant au-dessous de
« l'oreille; ces mêmes cheveux sont d'ailleurs
« rudes, gros, droits comme du crin, & fort
« noirs. Ils ont le nez petit & mince, avec
« une petite éminence à l'os, d'où il se termine
« en pointe, & se recourbe vers la levre supérieure.
« Ces signes, aussi-bien que quelques
« taches noires qu'ils ont sur le corps, décelent
« ce que la couleur du teint semble cacher
« (1) ».

Il faut faire attention que l'auteur ne parle que de la première génération de l'Européen & de la Péruvienne; car la seconde est déjà plus perfectionnée, & n'a pas tous les caractères qu'on trouve dans les Mérits.

Les Américains du nord, exposés à l'inclémence de l'air, au serain, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des saisons, ont aussi le visage fort hâlé; mais ils seroient beaucoup moins noirs, s'ils ne se frottoient avec des drogues & des graisses. Cette coutume de se tacher la physionomie & de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

(1) Voyage au Pérou, Tome I, liv. V. Ch. 5 pag 228.

Dans les pays incultes, les insectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroissent être dans leur élément favori : au printemps ils obscurcissent le ciel & couvrent par leur multitude la face de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essaims de mouches, de taons, de moustiques, de Coufins, de Mazingouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus caustique que dans les lieux défrichés, où l'atmosphère est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages; c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lapons en font autour de leurs cases (1), ou de se munir comme les Tunguses, qui ne marchent jamais sans avoir une espece d'encensoir

(1) Les Lapons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des especes d'agarics qu'ils cueillent sur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très-sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des soubrvestes & des chemises enduites de graisse & de suif: sans cette précaution, ils seroient dévorés tout vivans par des insectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favorise singulièrement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sautes velles.

ou
co
de
co
tes
&
les
fur
pic
fio
le
on
ver
qu
que
cet
hui
vér
fieu
est
troi
les
for
ceuf
pré
dies
L
gue
mer
dans
ges
goû
exp
les
C
sur
halai

ou de petit réchaud suspendu au bras : en jetant continuellement sur ce feu portatif du bois & des herbes à demi seches , ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée , que tous les insectes craignent , parce que les particules salines & huileuses , en pénétrant dans leurs trachées , les étouffent sur le champ ; mais comme cette fumigation est presque aussi gênante , que la piqûre des mouches même , & qu'elle occasionne des maux d'yeux , & la cécité , à laquelle les Lapons sont si sujets , d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques , ou une pâte impregnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue , ils ont eu recours à la graisse & aux huiles , qu'on fait être , par leur nature , le véritable poison de tous les insectes. Dans plusieurs cantons de l'Irlande & de la Suede , on est contraint de graisser , avec du goudron , les troupeaux qu'on laisse paître jour & nuit dans les prés & les forêts , sans quoi les Taons , à force de les tourmenter & de déposer leurs œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs , les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possèdent une infinité de drogues différentes dont ils se vernissent & s'arment contre les moucherons , & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges , soit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier , soit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents en séjournant quelque temps sur la peau , se rancissent & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont

pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante qu'elle laisse une trainée & une piste par-tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenu au travers des bois, attribuerent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite que les Européens acquierent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent (1).

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des sucs

(1) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européens, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire: ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Marcus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de *Vitellius*, avoit eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélerat n'étoit pas invulnérable: aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem*; Tacit. Hist. lib. II. 62.

différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entre eux, a pu tirer son origine de la nécessité, où se font vues les tribus errantes, de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur la poitrine, sur les bras, la marque permanente & distinctive de sa nation : il est certain au moins que les Negres à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes (1).

En Europe, les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractère de l'infamie : il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer dans le visage,

(1) Les Negres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les lèvres n'offrent presque aucune différence sensible.

198) *Recherches philosophiques*

non parce qu'il est contre le droit de la nature de blesser la majesté du front de l'homme, comme il est dit dans cet édit, mais parce qu'il est injuste d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.



Q
Dru
plu
lés
qu'i
jama
d'of
auro
Bart
giné
que
me
plus
plus
dans
men
text
que
aux
nes
avec
nem
S
Duc
de l
blir
vagi
guir
& c

SECTION III.

Des Anthropophages.

QUand l'abbé Duclos lut son *mémoire sur les Druides* à l'académie des inscriptions en 1746, plusieurs membres de cette compagnie, poussés par un zele indiscret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois eussent jamais sacrifié des hommes dans des paniers d'osier aux pieds de Hésus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le massacre de la saint Barthélemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le président de Thou, ou par quelque autre écrivain aussi peu véridique ; comme s'il ne s'agissoit que de nier les crimes les plus avérés, pour absoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux sous mille prétextes, puisqu'au milieu d'un siècle philosophique, ils n'ont rien de plus pressé que de courir aux armes, de se ranger en lignes ou en colonnes, & de se détruire, pour de vils intérêts, avec une industrie surprenante & un acharnement incroyable ?

Si les académiciens qui insultèrent l'abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas risqué d'affaiblir leur cause, en accordant que l'homme sauvage est quelquefois emporté, cruel, & sanguinaire ; la difficulté eût été d'excuser les grands & continuels excès de l'homme social, & de

prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'est pas question ici de faire la satire ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foibles, c'est un malade incurable abandonné à son destin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme ils sont, ou comme on les croit être, sans haine, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomnié avec tant de fureur après leur mort ; il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractère si frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute espèce de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur sang les idoles du Mexique. Ici l'exagération est si grossière & si sensible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en amphitéâtre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette cha-

pelle
foix
& tr
facri
cher
& d
depu
tant
time
Solis
que l
posté
action
que
lecte
férie
mang
les e
la foi
des h
sonni
qu'ils
les tr
vages
moin
dont
le tér
Au
les E
contr
& im
auto-
que le
Mexic
de l'h
croit
cuau

pelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante-quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille crânes de personnes dévouées & sacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavereux, & dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des temples ; & que l'un & l'autre a moins pensé à instruire la postérité, qu'à excuser les grandes & infames actions des conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Annibal faisoit distribuer & manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager : si les Carthaginois avoient à la fois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les trois véritables caractères des mœurs sauvages ; ce qui n'est pas vrai-semblable, ou du moins ce seroit un phénomène sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se recrierent plus que personne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réfléchir, que leurs *auto-dafé* sont moins excusables à mille égards que les repas de Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui.

qui a créé. Tels sont ses préjugés & sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du fanatisme, on déteste ceux qui brûlent des hommes sur des bûchers de la superstition ; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne diffère que du plus au moins.

Quelques philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines, dériveroit primitivement de l'anthropophagie : en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table (1).

(1) Clavier, en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuison ou à Irmenful, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé ; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ses *Fortaling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable ; puisqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu besoin de manger avant qu'ils aient eu besoin de prier : d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rôtiissoient leurs prisonniers, sans avoir jamais eu aucune idée, aucune notion de la divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'anthropophagie : on a fini par offrir aux dieux les prisonniers qu'on avoit anciennement dévorés soi-même. Delà sont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hostie* & de *Victime*, qui signifient un ennemi vaincu ou enchaîné, étant analogues aux mots *hostis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vincus* vaincu, enchaîné.

H
On
voit
con
pieu
par
en
des
bliss
l'avo
quar
des
ven
les
les
prin
plus
s'est
dép
tous
leur
avo
coie
& d
dest
L

lié. I
huma
ques
des
vif u
une
sonni
tous
crisfe
(1)

Il n'y a pas de nation dans l'histoire, à qui on ne puisse malheureusement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le sang de ses concitoyens dans des cérémonies saintes & pieuses, pour appaiser la Divinité lorsqu'elle paroissoit indolente. Ce fanatisme monstrueux, enorgueilli par ses succès, auroit, dans la suite des siècles, dépeuplé ou dévasté la terre, si l'établissement & les progrès du Christianisme ne l'avoient fait cesser. On est saisi d'horreur, quand on réfléchit sur le génie de la plupart des religions fondées sur des idées affreuses de vengeance, de massacre & de désolation : aussi les immolations, les victimes, les holocaustes, les hosties, les sacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, par ce qu'on a plus souvent craint les dieux en colere qu'on ne s'est flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du sang de tous les êtres animés, il falloit bien ensanglanter leur sanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annoncoient que leur dieu Vitzilipultzi avoit soif, & dans l'instant on affommoit un captif au piedestal de sa statue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois (1),

lié. Pour exécuter cet abominable sacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puni-ques, on choisit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra viv un Gaulois avec une Gauloise, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou, si l'on en avoit, on n'osa les sacrifier de peur de représailles.

(1) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée

les Indiens, les Phéniciens, les Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Negres & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont tous été anthropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines, & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent cinquante, sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux

par l'abbé Renaudot, il est dit qu'il y avoit encore des anthropophages dans cet empire au neuvieme siecle ; ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte aussi que les habitants des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir & qu'ils font étouffer dans des bassins d'eau chaude, n'est pas aussi un fait vraisemblable, & cependant il est vrai : on étouffe ainsi plus de trente mille enfants nouvellement nés dans tout l'empire chaque année. Il est surprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne soit pas venue aux magistrats d'un pays si fécond.

dévo
ment
Mexi
huma
tent
narin
fang
pétr
l'emp
solem
assez
throp
habitu
y avo
peupl
est bi
il ne
Co
il n'y
fouter
mis e
huma
tions
cessain
& de
tion
reufe
feste
qui ve
nete
& ma

(1)
Chap.
fête de
sant de

dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels : ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'empire étoient obligés de manger à une grande solennité annuelle (1). Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais anthropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractère. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées, il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse : & toute sensation douloureuse est un mal physique pour le moindre insecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végete ou respire sur la surface de cette planète ; la façon de décomposer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de son

(1) Voyez *Garcilasso, histoire des Incas, Tome second, Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume, en traitant de la religion des Américains.

organifation intime & de fa fenfibilité, eft fans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe fi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant plusieurs actions réellement indifférentes ceffent de l'être dans l'ordre civil & focial, où les légiflateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs efprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illusion que par la force ; il a fallu à la fois leur infpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants appriflent à fe respecter davantage, il a fallu rendre les morts même respectables, en confacrant, par des cérémonies impofantes, les déplorables reftes de leur exiftence paffée.

Il paroît que la coutume de fe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un fiècle, que d'un peuple ou d'un pays ; puisqu'elle a été répandue fur toute la terre ; cependant M. Rœmer fait mention, dans fa defcription de la Guinée, d'une race de Negres à phyfionomie de tigres, qui font, felon lui, anthropophages par inflinct, & quand il s'en trouve quelques-uns fur les vaiffeaux Négriers, ils déchirent les autres efclaves qu'on a à bord. Ce fait feroit furprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit par des perfonnes qui font pour nous d'une toute autre autorité que M. Rœmer.

Des naturaliftes, qui ont voulu expliquer phyfiquement pourquoi il y a des sauvages anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'eftomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce vilcère, occa-

fion
qu'il
fem
O
de l
D'a
moi
den
plus
les
les
l'inf
Syr
refte
la P
blab
den
Juiv
Mai
tion
que
qu'i
les d
bre
voy
n'or
extr
que
des
être
com
tien
I
plus
du
qui
tiro

fonnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre humain renfermoit des especes d'hommes armés de plus de dents canines que les autres, & par conséquent plus carnassieres. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitants de la Palestine aient eu un défaut à-peu-près semblable, puisque St. Jérôme s'étoit fait limer ses dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure, & le nombre des dents qui est quelquefois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entieres d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance, que pour des êtres régulièrement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Negres de l'A-

frique qui s'aiguissent les dents avec une lime ; (1) de sorte que leurs deux mâchoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vrai-semblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Negres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention : si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi, pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuples Américaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Brésil, où les sauvages n'avoient point été anciennement anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui se jeta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a

(1) Voyez *Description de l'Afrique occidentale par Savary*, T. 2. page 324

vu ch
aussi f
magis
vérita
pouln
le cœ
de qu
dans
racter
elure
sous I
les lo
cent
huma
lando
fiecte
parce
avoie
fans l
il s'ag
sous l
d'un c
la rais
relles
s'en c
gieux
rope,
persti
Qu
qui o
entra
paren
doit
barba
abus
nécess
que la

vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de de Wit: mais ces instans de rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont dans aucune société du monde, dénaturé le caractère des membres; & on auroit tort de conclure que les François étoient anthropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, sous peine de deux cent sols, aux forciers de manger de la chair humaine: on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient anthropophages au dix-septième siècle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôir, dans un combat de religion, où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter: mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où l'on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pu porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie: la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une

troupe de sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoiqu'à tort ; il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On fait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les peuples fémi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, où que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premières relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baie de S. Bernard dans le golfe de Mexique : les François n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissemens de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assomèrent à coup de massue M. de Charleville, qui étoit fort

corpul
gerent
toute la
pour un
l'exem

Qu'un
entre-d
velle F
pas vra
un état
une foc
tion, s
dispersé

S'il e
en douz
isle de
regardé
ennemis
quête,
entre de

Il y
thropop
pour s'e
appendi
Topinan
gnage d
partie d
velleme
de sang
guerres
ceux qu

(1)
Voyez au
Pratt,

corpulent, le couperent en piéces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Bellisle pour un autre festin, auquel un hazard inespéré l'exempta (1) de se trouver.

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est pas vrai; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous: une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit, du jour au lendemain, détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé en douze ans six mille hommes enlevés à la seule île de Portorico: il faut sans doute qu'ils aient regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois especes d'anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Pison, dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient gueres de cette abomination: enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou

(1) *Mémoires de M. du Mont sur la Louisiane.*
Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le page de Pratz.*

de blessures, & dont le nombre étoit fort petit ; peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité, fut réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des excès de délire & des caprices momentanés, qui désespèrent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes ; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la source commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les lèvres, la cloison du nez, de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupières, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se brûler, de se manger les uns & les autres, & d'écrire

des traits
de charité

Les A
une mo
des hon
moins c
pophage
une pre
toute l
avons d
Péruvie
cés, ou
que tro
D'un ai
gratitud
leurs in
& revê
voient a
dentaire
chevres
Il est ce
les Inde
ou Paste
l'Afrique
cupoient
sistance
me avec
ligences
donc le
sent être
ont été
ignoroie
nes com
à la ser
& de vo
les anim
ne peut

Des traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des anthropophages qu'on a découverts parmi eux, en est une preuve : il en existoit du nord au sud, dans toute l'étendue du nouveau continent, & nous avons déjà observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chèvres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu, dans toutes les Indes occidentales, un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, & foment des méfintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus défavorable où les hommes puissent être réduits ; & si tant d'anciennes nations ont été anthropophages, c'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupèdes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quel-

ques portugais des états du grand-Macoco ; qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans (1). Il paroît presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes & cultivé les arts, se repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un

(1) « Il faut au roi qu'on nomme le Grand-Macoco, » vers le Congo, des centaines de personnes par jour » pour sa table, & pour la nourriture de sa maison. Et » il y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes » & d'enfants, qu'on va tuer pour manger, comme on » fait ici des moutons. M. Toynard disoit qu'on lui con- » toit en Portugal qu'en quand on exposoit des » hommes au marché tous vivants, qu'on marchandoit, » l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais » qui avoient besoin d'esclaves alloient là en acheter. » M. Toynard ayant dit, ils vous ont bien de l'obliga- » tion; point du tout lui répondit le voyageur Portu- » gais, ils croient que nous ne les trouvons pas assez » gras ». *Recueil de l'abbé de Longuerue, page 17.* On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à M. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique ; mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'air *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands ; il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas aperçu que ce même article avoit déjà été inséré dans le Tome VII, au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des missionnaires capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

prisonn
annuell
ardents
plutôt
tisme le
sustenta
Les
plupart
le plus
ont acc
roces,

Dans
Atac-a
roient
mirent
leur pa
qui s'ét
fants à
malgré
épouva

Il y a
nouvea
l'imagin
méric
ne pén
l'Yupu
mine,
tribus
niers (1
quelque
Espagne
à la cō

(1) V
Paris 174

prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots ; cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européens ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les François firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûtent plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solennellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau monde que bien des personnes ne se l'imaginent : on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénètre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où au rapport de M. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entières qui mangeoient leurs prisonniers (1). Il est vrai aussi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulsées par les Espagnols de leurs isles natales, & réfugiées à la côte du continent entre l'Orénoque & le

(1) Voyages de la Riviere des Amazones, Edition de Paris 1745. pag. 84. & 97.

216 *Recherches philosophiques*

fleuve des Amazones, ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'ils regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres; car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singulière à assister au sermon.

Les anciens auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitants abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts, qui régnoit entre les anthropophages: on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoiqu'il en soit, ces anciens auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales, avant l'arrivée des premiers Européens, & il y avoit des Eunuques à la cour du Cacique, de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre continent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu raffinement des anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se raffasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux
pour

pour
té p
re C
Amé
Ang
se,
ajout
que
voul
Ruit
repas
fort
heur
sent
fages
douti
plus
jésuit
pour
ses qu
tori,

(1)
le réc
de l'A
de son
cent c
des V
diction
eu des
habité
que de
pu dég
ture?
comme
point d
bares,
despote

pour leur siècle , ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations du pere Charlevoix , qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglois & des François extrêmement mauvaise , parce qu'elle étoit naturellement salée (1) , ajoute ensuite dans son histoire du Paraguai , que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très-digne pere Ruitz , dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate , parce que les jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai , qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent ; non que nous doutions un instant , que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie sincere de manger du jésuite ; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'alléguent Charlevoix & Muratori , qui prétendent que les Paraguais voulu-

(1) Le Baron de la-Hontan contredit formellement le récit de charlevoix , en assurant que les sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup , de son temps , à manger des Européens. On rencontre cent contradictions également puérides dans le commun des Voyageurs ; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des anthropophages en aucun endroit de la terre habitée : comment seroit-il possible , demande-t-il , que des animaux formés à l'image de la divinité eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature ? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins , comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomnieux , avares , envieux , barbares , superstitieux , traîtres , meurtriers , parricides , despotes , esclaves....

rent aussi mettre à la broche le révérend pere Dias, qui se promenoit fort paisiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancierias*; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: les Caraïbes au contraire préféroient les mollets des jambes & les carnosités des cuisses (1): ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (2), dont, la chair leur paroïsoit peut-être moins savoureuse, ou plus dégoûtante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employeroient à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celles des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de sa majesté catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers: ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle: le plus grand des

(1) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas*, Petri Mart. Decades Ocean.

(2) Cayazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Giages* ou *Jagas*, peuple anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement: on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

mi
me
du
&
est
pla
tre
cro
mo
I
rica
col
div
pur
avo
ou
liqu
raci
part
leur
asse
I
autr
ado
vie
imn
bien
qu'o
fit u
époi
quet
rope
pou
jama
raïbe
leur
réve

miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jeter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planète soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des démons.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains anthropophages paroissent plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissemens & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhizophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur ; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes, exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ses boissons dérangoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du nord, se sont adonnées à la guldiva, au tafia & à l'eau de vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presque incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des isles sont les seuls qui aient retenu leur caractère sombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps

où ils rôtiſſoient leurs captifs , & dépeuploient l'ifle de Portorico.

Pour completer ce qui reſte encore à dire ſur les anthropophages, nous examinerons en peu de mots , ſi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré en Amérique le mal vénérien , comme pluſieurs écrivains du ſeizieme ſiecle l'ont ſoutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypothèſe n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les ſavants, ſi l'illuſtre chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainſi dire, l'honneur de l'appuyer ; il ſe fonda ſur la malignité des humeurs & du ſang humain, avec lequel des ſcélérats de l'Afrique compoſent un poiſon redoutable : cette malignité peut être pouſſée ſi loin par la fermentation, qu'il en réſulte un véſicatoire ou un cauſtique ſi actif, qu'il ulcere & brûle les parties extérieures ſur leſquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par M. de Mead, dans ſa *mécanique des venins*, ne laiſſe aucun moyen d'en douter. D'un autre côté, la grande quantité de ſel que les chymiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme (1), & qui ſurpaſſe de beaucoup celle qu'on recueille dans le ſang des animaux, avoit porté quelques

(1) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'analyse ; & qui fait, à-peu-près, la cinquantieme partie du ſang : le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à-peu-près la quatre vingtieme partie de la maſſe. Outre ces ſubſtances ſalines, il exiſte encore dans le ſang une aſſez grande quantité de fer obéiſſant à l'aiman. Cette matiere ferrugineuſe revient dans certaines perſonnes à une maſſe de quatre onces ſur vingt-quatre livres de ſang, dans d'autres elle eſt infiniment moins

médecins à croire que les anthropophages pouvoient être, en effet, sujets à une maladie particulière; mais il y a toute apparence que le sel n'abonde dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour impregner ses aliments: si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces sauvages du nord de l'Amérique qui se nourrissent des choses parfaitement insipides & trempées dans aucune espèce de saumure, on auroit, sans doute, obtenu une moindre portion de sel animal. Ainsi cette observation est sans justesse relativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit la vraie source dans l'anthropophagie, a été, si je ne me trompe, un empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous est resté un écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes caprices médicaux*: dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté, que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles & Françaises qui dévoient la malheureuse Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes espèces d'aliments, qui occasionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûterent. Fioravanti, pour donner un ton de vrai-semblance à ce conte, qui en est absolument déstitué, ajoute qu'il a fait des expériences sur des cochons, sur des éperviers & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers; & au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de pustules, & à les ino-

222 *Recherches philosophiques*

culer enfin d'une maladie qui ne diffère point du mal vénérien.

Le chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire: il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaises persécutées par la disette au blocus de Naples: cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau monde; ce qui paroît trouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes (1).

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'île de S. Domingue, où les naturels n'étoient pas anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'ailleurs: ce qui ruine absolument cette hypothèse, puisqu'en ce sens le siège, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les îles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti sur les phénomènes de la nutrition des animaux avec la substance des individus de leur espèce respective, a eu la constance de repaître pendant six mois, un chien

(1) *Sylva Sylvarum Cent. 1. édit. in-fol. Lipsiæ.*

Avec la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée, sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation ni aucun des symptômes décrits par l'empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante ait mis une différence sensible dans le cours de ces expériences, & par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & si M. Astruc les a employé saines & fraîches, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivis, ont dû plus ou moins varier entre eux (1).

Mais comme il n'est question ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des substances animales, en tant qu'elles ne sont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du médecin François paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui sont anthropophages dans leur espèce, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lèpre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Lévantins d'une espèce de mentagre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fautive, pour justi-

(1) Monconis rapporte, dans ses voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomènes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les observateurs.

224 *Recherches philosophiques*

fier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus que les Parisiens mangèrent pendant la ligue, pour désobéir jusqu'à l'extrémité au meilleur des rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remèdes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses: si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux ligueurs faméliques, étoit à la fois un politique dénaturé & un mauvais physicien. Le *digesteur*, inventé depuis par le célèbre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer, des substances osseuses, une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le chancelier Bacon & plusieurs autres naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se sustentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde, s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit, dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Atacapas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Brésil, des crislinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presque insensé: quoi de plus naturel qu'un sauvage rendu

furieux par la faim , & mangeant son prisonnier , son ennemi ? L'idée qu'a ce sauvage que son prisonnier lui appartient , paroît assez fondée : qu'il peut le manger , s'il aime cette viande , voilà une conséquence qu'il tire régulièrement de ses principes ; mais il y a loin encore delà à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine , qui auroit des haras d'hommes , qui marchanderoit de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les auteurs de *l'histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations , & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme , on peut hardiment dire que cela n'est point vrai ni vrai-semblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs médecins du seizième siècle ne connoissoient point , ou presque point , la source originelle du mal vénérien , ils s'abandonnerent inconsidérément à une foule de conjectures sur les causes qui avoient infecté l'armée Française , campée au royaume de Naples en 1494 , d'une peste si meurtrière qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre humain en Europe : ces conjectures ne sont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondeoit , & par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin , les Espagnols , bloqués dans la bourgade de Somma près du Vésuve , ayant mêlé de la saignée de lépreux dans du vin Grec , livrerent à dessein ce poste aux troupes de Charles VIII , qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Élien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayèrent de la céruse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînant des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successives ? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin ; s'il avoit consulté Roderique Dias de Isla, médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé *Contra las Bubas* (1), que le mal

(1) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'auteur, cité par M. Astruc.

« In Hispania morbus ille visus est anno 1493, Bar-
 » cionæ, quæ primùm infecta, & sic deinceps Europa
 » cùm reliquo orbe universo, cujus partes hodiè inno-
 » tuerunt. Originem traxit in Insula Hispaniola, quod
 » satis longa, certaque experientia compertum fuit.
 » Cum enim à Christopho Colono (five Columbo)
 » Thalassarcha reperta & detecta esset, militibus cum
 » incolis conversantibus, quod affectus contagiosus
 » esset, facile communicatus est, & quam citissime in
 » exercitu grassabatur, cumque dolores ejusmodi num-
 » quam ab illis conspecti aut cogniti essent, causam in
 » maris labores & navigationum molestias referebant,
 » aliasque occasiones, ut cuique probabile visum erat.
 » Et cum eodem tempore, quo Colonus Stolarcha ap-
 » pulerat, Reges Catholici Barcionæ degerent, quibus
 » itineris rationem reddebat, nuperque ab eo reperta
 » denarrabat, mox tota urbs eodem morbo corripì cœ-
 » pit latissime se diffundente Sed quia incognitus
 » hætenus valdeque formidabilis videbatur, jejuniæ

Vénérien se manifesta à Barcelone en 1493 , & qu'il se répandit delà comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'univers connu. Cette contagion , ajoute-t-il , ainsi que l'expérience l'a prouvé , est originaire de saint Domingue en Amérique. Cette isle ayant été découverte par l'amiral Colomb , ses compagnons y contractèrent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement , qui , n'ayant jamais vu ni éprouvé des symptômes semblables , en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues , chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb , de retour du nouveau monde , vint débarquer à Palois , le roi & la reine d'Espagne résidoient à Barcelone , où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage , le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette dernière ville , & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jeta chacun dans la consterna-

» religiosæ devotiones aliæ , & eleemosynæ institutæ
 » sunt , ut Deus illos à morbo tueretur. At sequente
 » anno 1494 , cum Rex Galliarum Christianissimus Caro-
 » lus , qui tum rerum potiebatur , ingentem exercitum
 » in Italiam duxisset multi Hispanorum qui hostes illorum
 » erant , ibidem hac lue infecti vivebant , adeo ut mox
 » regiæ copiæ inficerentur ; ignaræ tamen quis qualisve
 » morbus esset , aut quo nomine appellandus , crede-
 » bant ex ipso aere regionis subortum. Vocarunt igitur
 » *Malum Neapolitanum* : Itali autem & Neapolitani ,
 » quibus nulla ejus hucusque notitia , *Gallicum* nomina-
 » bant. Deinceps verò , prout acciderat , quisque pro
 » libitu aliud nomen imponebat. *Astruc de Morb. vene-
 » reis , Lib. I. Cap. IX.*

tion : on ordonna des processions publiques ; des jeûnes , on exhorta les citoyens à faire des aumônes , pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur , & on ne se guérit point. L'année suivante (1494), Charles VIII, roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie , plusieurs régiments Espagnols , qu'on y envoya pour s'opposer à l'invasion de Charles , y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique , & le communiquèrent aux troupes Françaises , qui , ne sachant d'où leur venoit cette épidémie , en accuserent le climat insalubre du royaume de Naples , & imaginèrent le nom de *mal de Naples* , pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages , sans en connoître l'origine. Les Italiens , qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des François , appellerent cette même indisposition le *mal François*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos , selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe , & peu après sa transplantation , extrêmement maligne , contagieuse , & qu'elle se propageoit sans contact immédiat , sinon par celui de l'atmosphère ambiante. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes , de retour de l'Amérique à Barcelonne en 1493 , (1) eussent infecté tout d'un coup cette ville.

(1) Christophe Colomb ramena , à la vérité , de son premier voyage de l'Amérique , quatre-vingt-deux personnes tant soldats que matelots , & neuf Américains ; mais il n'y eut gueres plus de quarante personnes qui l'accompagnèrent à Barcelone ; le reste de l'équipage.

immense, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'est de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la dernière calamité qui puisse accabler l'humanité ? La progression & la marche rapide de ce fléau, confirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le règne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il sévissait déjà en Sibérie dès l'an 1780, & s'étoit manifesté plus de soixante ans auparavant à Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du globe, si l'on en excepte les terres Australes, en 1700.

On a accusé les médecins du quinzième & du seizième siècle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas essayé tous les remèdes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès : on souhaiteroit qu'ils eussent renouvelé les loix Egyptiennes & Moïsaïques contre la lèpre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui, quand la peste arrive du Levant ; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'édit du parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la première partie, doit nous convaincre qu'on consulta à la fois la prudence des magistrats & l'art des médecins, qu'on préféra les suites d'un tel malheur, & qu'on mit

étant resté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste, c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siècles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit désolé par la lèpre, & qu'il y avoit, selon Matthieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux dans la chrétienté remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Plinè dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Éléphantiasè Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple : si le mal d'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plupart des princes contemporains, dont les médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au pape Pie second, & que sa santé en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au roi François I. (1). Les

(1) « Il mourut à Rambouillet d'un ulcère entre

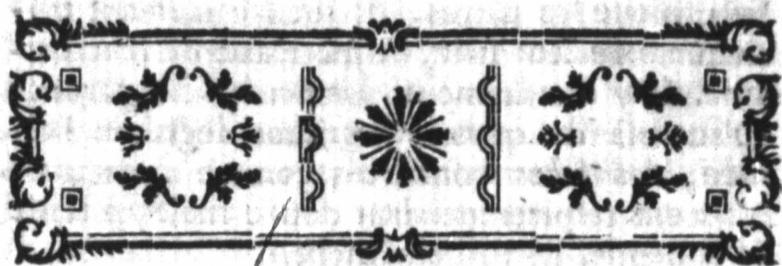
médecins de l'empereur Charles- quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à sa majesté de quitter le bois de Gayac , pour se servir de la Squine Orientale , dont ce prince fit usage jusqu'à sa mort.

» l'anus & le seroton , causé par son incontinence , &
» qui l'avoit déjà mis en danger de mort à Compiègne ,
» six ou sept ans auparavant. *Daniel , Histoire de France* ,
» ce , pag. 434.

Fin de la seconde Partie.

Decorative initials and text fragments from the adjacent page.

L
sept
de
les
avar
peti
men
nati
A
cho
glo
mai
cial
A
plus
gare
plus



TROISIEME PARTIE.



SECTION I.

Des Eskimaux.



LEs Eskimaux habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la terre de Labrador, par les côtes & les isles de la Baye de Hudson, très-avant vers le Pole. Ambulants & dispersés en petites troupes, ils embrassent un terrain immense : si l'on les rassembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur histoire, recherchons jusqu'à quel degré vers le nord notre globe est habité : recherchons si l'espece humaine peut résister au centre des Zones glaciales, comme elle résiste sur leurs extrémités.

Aux plages les plus lointaines, aux isles les plus reculées dans le sein de l'océan où les navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis

les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du quatre-vingtième degré de latitude, des êtres constitués comme nous, ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'atmosphère.

Je fais qu'on a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissans temperent les pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se font le plus élevés, ont eu moins de glaces au quatre-vingt-cinquième degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui, sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulières & locales, j'avoue qu'on ne peut guères douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'équateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypothèses auxquelles les aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des terres arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en physique une absurdité.

Le
lumie
teres
est m
chau
terre
& les
les o
D'aill
reme
minat
corps
souve
tout-
de m
l'air,
reste
de v

Po
foien
tion
deux
globe
lumie
tuelle
un au
été b
lants
que l
célér
ne s'
du se
les a
me f
des
une
l'état

Le traité de M. Mairan sur la formation des lumieres septentrionales, porte tous les caracteres d'une théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste, que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulphureuses élevées des terres polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomènes aériens, qui étonnent les observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lumieres paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du thermometre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groenland, le ciel s'éclaircir tout-à-coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'atmosphère éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas, ces lumieres électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre; mais on fait que ces phénomènes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de M. le Monnier, qui croit que les aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des comètes: c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien

moins les queues des comètes que nos lieux arctiques.

Le capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a appercu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brûlantes; mais sans entrer ici dans la question de l'aplatissement du globe, qui ne sauroit être aussi considérable qu'on la prétend, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air? L'Islande possède un des plus terribles volcans qu'on connoisse: il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élançe par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermometre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devoit être le volcan qui échaufferoit les régions arctiques à deux cent lieues de circuit: la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planète est probablement habitée par des hommes; jusqu'au quarantième degré de latitude, je n'ai point hasardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhaave & d'autres médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid

qui c
ou le
ont
les a
l'espi
leme
droit
term
Cet
philc
At
l'espi
gèle
la b
& le
péch
maté
n'aie
du P
prit
vainc
fur l
subst

(1
plus
auroi
plus
trouv
soit d
à l'au
de mé
degré
Groen
ride,
les A

qui coaguleroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit (1), ont produit des calculs si fautifs qu'on ne peut les adopter sans contredire l'évidence. La où l'esprit de vin bien déflegmé se gèleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques, il n'y manque que la vérité.

Au soixante-huitième degré de latitude, l'esprit de vin le plus pur, le plus rectifié, se gèle régulièrement tous les ans; l'aiguille de la boussole cesse de s'y diriger vers le Nord; & le mercure s'y fige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européens, bien moins acclimatés que les Eskimaux & les Groenlandois, n'aient des établissemens encore plus voisins du Pole que le point de la congélation de l'esprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jeter rapidement un coup d'œil sur l'état des colonies Danoises, telles qu'elles subsistoient au Groenland en 1764, suivant un

(1) M. Boerhaave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermometre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision; quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Negres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Groenlandois résistent: les Groenlandois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés en débarquant, par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

238 *Recherches philosophiques*

extrait des registres de la compagnie du commerce de Norvege (1).

A Egedesminde, au soixante-huitieme degré, dix minutes de latitude, habitent pendant toute l'année, un marchand, un assistant & des matelots Danois :

Les loges de Christians-haab & de Claus-haven au soixante-huitieme degré, 34 m. sont occupées par deux négociants en chef, deux aides & un train de mouffe. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent ; & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes : ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le détroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au soixante-neuvieme degré, cantonnent en tout temps, deux assistants de la compagnie du Groenland, avec des matelots & un prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre cent tonnes d'huile ; mais en 1762, & pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison, les poissons céracés ayant disparu de ces parages, pour

(1) M. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763, une liste des colonies Danoises au Groenland, dont toutes les latitudes sont fautives & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires envoyés de Danemarck sur la fin de 1765.

cherch
neurs.

A l
degré
par le
des pé
vertifi

Enf
soixan
un ma
nois,
effroy
jour d'
habita
pour l

Si l
voit,
est ais
indige
au-del
noises.
qu'il r
rique,
titude
hauteu
mais c
jecture
fins,
trafiqu

zieme
haut d

cabane
Les
hasard
porten
humain
gré, q

chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gifant au soixante-neuvième degré, 37 m. est l'établissement fondé en 1755, par le négociant Dalager ; il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertisseur pour les Groenlandois.

Enfin, la maison de pêche de Noogfoack, au soixante-onzième degré, 6 m. est tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européens résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigènes des terres Arctiques, peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déjà plus des hommes, en Amérique, sous le soixante-septième degré de latitude N. : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer ; mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux, au soixante-treizième degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groenlandois de l'isle de Disco, qui se hasardent en canots très-loin vers le nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du soixante-dix-huitième degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point

marqué vers le quatre-vingtième, sous lequel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandois y ont hiverné sur un rocher du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernières demeures des habitants de ces contrées approchent du quatrevingtième degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la dernière terre de notre hémisphère, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espèce, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes: elle y dépense peut-être autant de force à animer les baleines, les phocas, les innombrables essaims de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation,

ganisation,

ganisation, qu'il y a, tout autour du globe, une égale portion de cet esprit actif qui vivifie la matière modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux: là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent: la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voisinage des Poles, où l'atmosphère & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa sève & ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu, par compensation, ce qui manquoit à la terre: sous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des baleines qui surpassent tout ce que le règne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse baleine: si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse: mais elle n'en aura plus, si l'on considère que les Cétacées sont tous carnassiers (1), & que le Nord-

(1) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfish-das* ou aliment de baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enve-

capre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés & sensibles. La reproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par-tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'Isle de Mayn, trois cent cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-sept cent chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort avoient coulé à fond avec le dard, où étoient allées échouer sur des côtes perdues (1). L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres : Horrebow assure dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cent morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une

loppent d'une sorte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer ; de façon que les baleines à fanons, qui ne mangent presque autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis.

(1) *Cranz Historie von Groenland. Tome I. page 144. Darby 1765.*

barque fragile, se montrer devant les Cétacés des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossièrement construits : on les détruit sans les combattre : & la chasse d'un seul lion est sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singulière à prendre de si gros poissons a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples maritimes se sont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement. La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Groenland, l'isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le soixante-dix-septième jusqu'au soixante-dix-neuvième degré de latitude ; mais les baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & se sont probablement plus rapprochées vers le pôle, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées & que le défaut de substance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion : on peut remonter à la source, & puiser dans l'évêque Pontoppidan ; mais il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également se défier du consul Anderson : sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit

point faites : la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur : meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à désirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donnée du Groenland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démente lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage : il peuple le Septentrion de démons & d'oies sauvages, qui, toujours en guerre ouverte avec les Groenlandois, les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires : c'est une froide copie de la fable des pygmées & des grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces contrées ; & si, muni de thermometres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût du moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir : en vain s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix est lui-même un Relateur suspect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour observer ou pour réfléchir.

L'évêque Egede a fait un long séjour au Groenland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants ; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverse une contrée en est incapable. Si ce zélé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de considération parmi les savants.

Cranz a suivi Egede, & a continué l'histoire du Groenland jusqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des observations très-précieuses & des recherches fort intéressantes : le second, qui renferme les tristes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques sous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les écrivains du seizième siècle, l'on ne peut compter que Blefkein : dans le siècle suivant, il n'y a que la Peyrere, qui plein de ses idées sur les Préadamites, s'appliqua à l'histoire du Nord, dans l'espérance d'y découvrir les preuves de son système, qui n'avoit pas besoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaisir les relations qu'il a publiées de l'Islande & du Groenland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit défectueuse, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissements & des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-im-

246 *Recherches philosophiques*

portante , qui vérifie ce que le savant *Wormius* avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les *Eskimaux* de l'Amérique ne different en rien des *Groenlandois* , & qu'ils constituent tous ensemble un même peuple , une même race d'hommes , dont l'idiome , l'instinct , les mœurs , & la figure sont parfaitement semblables. La *Peyrere* avoit avancé de son temps , sans la moindre preuve , que la langue qu'on parle au *Groenland* , n'étoit pas intelligible pour les sauvages placés à l'Occident du détroit de *Davis* ; *Anderson* avoit répété la même opinion ; de sorte que tous les savants modernes de la *Suede* & du *Danemarck* s'étoient confirmés dans ce commun préjugé ; mais en 1764 un missionnaire *Danois* , qui avoit appris à fond le *Groenlandois* , entreprit à la sollicitation de *M. Hugh Palliser* , gouverneur de *Terre-Neuve* , le voyage de l'Amérique septentrionale : il pénétra fort avant dans le *Labrador* ; & après plusieurs courses , il rencontra , le 4 septembre de la même année , une troupe de deux cent *Eskimaux* , auxquels il parla *Groenlandois*. Ces *Américains* le comprirent sans difficulté , & lui répondirent dans la même langue , qui est l'idiôme national de leur pays : (1) charmés de voir un étranger si instruit , ils l'accablèrent de caresses , le nommerent leur ami & l'ami de leur nation , & ne consen-

(1) En 1752 un capitaine de navire Anglois avoit déjà formé un vocabulaire de mots *Eskimaux* & *Groenlandois* , & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même signification chez ces deux peuples , mais il n'avoit su tirer aucun fruit de cette découverte. *Granz Hist. v. Groenland* , T. 1. pag. 337.

tirent à son départ qu'après lui avoir arraché une promesse solennelle de revenir l'année suivante : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantfik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuït* ou *Karalit*. Et qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européens & tous les étrangers du titre de *Kablunet* (1), ce qui revient à-peu-près à l'épithete de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groenlandois, leur compara les *Eskimaux*, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jetés dans le Groenland : ils avoient vrai-semblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre ère, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitième siècle leurs premières colonies au Groenland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitans qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié

(1) Les Groenlandois se nomment aussi eux-mêmes *Innuït* & *Karalit*, ce qui signifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne sont que des corruptions. *Egede, Histoire naturelle du Groenland, pag. 9.*

continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & , en voulant envahir une partie de la côte occidentale, ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'est une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groenland, & que delà leurs filiations se soient avancées dans l'immense continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques savants, qu'ils ont adopté sans examen ce système romanesque comme une vérité historique : cependant rien n'est moins vrai : on auroit dû faire attention que toutes les chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens sont étrangers au Groenland, & qu'avant leur première apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple assez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux, qui les premiers posséderent cette terre de désolation : M. l'évêque Egede, qui a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de soin les anciennes traditions nationales, assure positivement que les peuplades Groenlandoises, sans en excepter aucune, sont originaires de l'Amérique. Ce sentiment ne peut plus essuyer la moindre contradiction, depuis qu'il est démontré par les faits que le langage des Eskimaux, situés sur le rivage occidental du détroit de Davis, est exactement le même que celui des Groenlandois, sans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norvege & de la Samoyédie ; ce

qu'on peut facilement vérifier, en confrontant les vocabulaires de ces différents idiômes, qu'on peut se procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une grammaire Lappone, & une grammaire Groenlandoise, qui prouvent que ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés, à faire passer les Américains au Groenland, qui est une partie de leur continent, & non du nôtre: ils ont pu y venir sans le moindre obstacle par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le septante-neuvième & le quatre-vingtième degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant percée, comme on l'a cru si-long-temps: aussi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent encore au-delà, de sorte qu'il est clair que le Groenland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique, puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre continent: quand même il y auroit eu, dans le fond de la Baye de Baffins, un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Ollumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux, ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'isle de Disco, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits

Il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-isle, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée : les Samoyédes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoack, ne s'apperçoivent un jour que les Groenlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres, toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public, dans quelques villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis ; comme les académiciens François enleverent, au-delà de Torneo, deux Lapons qui, obsédés & martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singulière à quelques charlatans forains d'Amsterdam: ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graisse noirâtre, l'accoutumerent à avaler, sans répugnance, des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillèrent de peaux de chiens marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrèrent pour de l'argent. Ce jeune sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetisée davantage par l'action du climat: ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excèdent cette mesure sont, sans comparaison, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal assuré; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée, dans ces avortons, par l'apreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins résiste plus avant vers le Pole que les chênes & sapins; puisqu'au-delà du soixante-huitième degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons, pendant qu'on rencontre des sauvages à trois cent lieues au-delà de cette élévation.

Les pygmées septentrionaux ont, sans exception, le teint olivâtre: la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Negres Sénégalais; mais c'est une pure fiction: & les efforts qu'ont fait les naturalistes modernes pour développer

L'origine de ces Ethiopiens des terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparaître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues : les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légère nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presque uniquement de poissons huileux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance ; & ce symptôme ou ce phénomène de leur constitution, me paroît plus remarquable que l'obscurité de leur teint, terni par la mal-propreté & la violence d'un atmosphere fort condensée. Leur sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine : & en touchant leurs mains, elles paroissent poissées, parce qu'il suinte, de tous les pores de leur peau, une matière grasse & muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles : aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé que les meres lechent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupèdes. Cette matière gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Groenlandois & des Eskimaux, est très-différente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Negres ; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lèpre, à laquelle les peuples polaires, qui vivent de poissons, sont,

au rapport de Pontoppidan, assez sujets ; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang ; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européens s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée : aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, & ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient pas s'ils vouloient en user, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (1), des monceaux d'algue & de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient

(1) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Groenland, ont long-temps été l'objet des recherches des navigateurs & des physiciens, qui faute d'avoir une connoissance sur le gisement des terres Polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés il y a de petits buissons d'aune d'osier & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groenland, où les flots les déracinent : quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de mélèsses, de cedres de Sibérie, de pessés, & de sapins, que les rivières débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages du Kamtschatka, & vers l'embouchure du Léna, où il se forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

être employés à nourrir le feu : mais ils se contentent d'entretenir dans leurs cabanes une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de smectide, ou de pierre ollaire, destiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibier & du poisson entièrement crue, que quand ils sont loin de leurs habitations, qu'ils ne creuent pas sous terre, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtissent avec de gros cailloux à rez du sol où il leur seroit impossible de pratiquer des caves ou des tanières; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainsi dire, que la superficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte subite des neiges les submergeroit, s'ils avoient l'imprudence de se loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des souterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, se distinguent par la petitesse de leurs pieds & de leurs mains, & la grosseur énorme de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européens, ils sont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face plate, la bouche ronde, le nez petit sans être écrasé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépasse celle d'enhaut, & la levre en est aussi plus grosse & plus charnue; ce qui défigure étrangement leur physionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieillesse : leur chevelure est d'un noir d'ébène, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux lèvres, qu'à la circonférence du menton :

& quand , dans un âge très-avancé , il leur en naît quelques épis , ils les épluchent.

Les femmes , plus laides , plus petites encore que les mâles , ne sont gueres élevées que de quarante-sept ponces. Elles se tracent sur le visage , sur les mains & sur les pieds des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe , qu'on tire , par le moyen d'une aiguille fine , entre l'épiderme & la peau , où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues & si flasques , qu'elles peuvent allaiter , sans peine , au-dessus de l'épaule : cette difformité , que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples sauvages de l'Amérique & de l'Asie , est purement factice , & provient de ce que les enfants qui y tettent pendant cinq à six ans , toutes les fois que l'envie leur prend , tirent fortement le sein de la mere , le fatiguent , & grimpent même contre ses hanches , pour en saisir le bout : cette tension continuelle amollit & alonge la forme naturelle des mamelles , dont l'aréole est , dans les Groenlandoises & les Eskimauses , d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractère leur soit propre ; on l'observe aussi aux Samoyédes , & en général toutes les femmes bafanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Olearius rapporte qu'on visita une femme & une fille Groenlandoise à Copenhague en 1655 , & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps , excepté à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuyent jamais l'écoulement périodique , il se trompe : l'évêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la foi au Groenland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes ,

& qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudson, de la Samoyède & du Groenland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espece d'aliment : ce seroit une de ces causes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuples qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poissons. On pourroit répondre, à la vérité, que les races septentrionales font une exception à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il est avéré qu'on consomme à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poissons, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poissons qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population ; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les souverains de l'Europe, y détruisent l'espece dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les mémoires de madame T. H. l'histoire de la fille sauvage trouvée en 1721, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette

créatur
difficil
ans ai
& un
porté
terre
Cham
traits
Eskim
aucun
réalisé

En
dans l
le coi
cheve
le vis
grosse
ma u
ché p
avec
élevé
un d
né au
pas c
fures

Le
pren
gr :
me
quer
de sc
pouc
y a
vage

(1

créature étoit née au pays des Eskimaux. Il est difficile de persuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été , par une combinaison d'incidents & un concours d'incroyables aventures , transporté , à l'insu de tout le monde , depuis la terre de Labrador jusques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits , ni la taille , ni le sein , ni l'habit des Eskimauses : elle n'avoit aucun signalement , aucune marque nationale assez décisive pour réaliser une conjecture si extraordinaire.

En 1731 , elle entra un jour , vers le soir , dans le village de Songi , ayant les pieds nus , le corps couvert de haillons & de peaux , les cheveux redressés sous une calotte de calebasse , le visage & les mains noires comme une Nègresse , armée d'un gros bâton , elle en assomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la surprendre , & grimpa ensuite , avec une prestesse étonnante , sur un arbre fort élevé , où elle passa la nuit. On peut assommer un dogue & grimper sur un arbre , sans être né au pays des Eskimaux , où il ne croît pas des calebasses dont on puisse faire des coëffures.

Le lendemain , le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans son château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européenne , sans qu'on pût remarquer d'autre singularité , dans toute l'habitude de son corps , sinon la grosseur extrême de ses pouces , à proportion du reste de ses mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune sauvage (1) étoit née en France ; comme l'on a

(1) Cette jeune sauvage , devenue ensuite *Made-*

258 *Recherches philosophiques*

toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équilibre sur ses pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le mécanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipède. Ce solitaire, rabaisé au niveau des quadrupèdes, n'avoit conservé qu'une foible étincelle de la raison, & de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous; il ôtoit très-adroitement les appas des pièges aux loups, & savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousse, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serene, & le plus fortuné: la cause qui attache ainsi les derniers habitants du nord à leur climat natal, paroît purement physique; ils se sentent plus mal par-tout ailleurs que chez eux: à Copenhague, à Amsterdam, l'atmosphère est déjà trop tiède, pour qu'ils puissent la respirer long-

moiselle le Blanc, a toujours assuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également sauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite: on suppose qu'elle est morte des suites d'une blessure à la tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un cha-pelet de verre, que le hasard leur avoit fait trou-
ver.

temps
cause
science
rouche
étoien
à bien
Sans l
peu d
si mal
se pro
& affi
leur l
tendu
emph
naire
vivre
brûla
refus
harpe
tions
pas. l
d'aci
prêcl
dorfi
Groe
excè
la m
très-
délir
E
sous
Chr
sent
vue
ven
pen
il co

temps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaisit leur sang : la conscience de leur foiblesse les rend lâches & farouches ; ils seroient peut-être plus cruels , s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré , à bien des égards , l'atrocité de leur instinct. Sans loix , sans culte , sans chef , & avec très-peu d'idées morales , ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture , dans un pays ingrat & affreux , les occupe sans cesse : les instants leur sont si précieux , qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres , ils ont paru d'excellents néophytes , brûlants de zèle & de piété ; dès qu'on leur en a refusé , ils sont retournés dans leurs canots , harponner les baleines , se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoient pas. Enfin , pour de l'eau de vie & des aiguilles d'acier , ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens , qui ont été porter dans le centre du Groenland leurs extravagances mystiques , & les excès de leur imagination échauffée : comme si la magie , à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées , ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux comte de Zinzendorf , sous prétexte d'assister au couronnement de Christiern VI , alla répandre en Dannemarck ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Negre & d'un Groenlandois , qu'on venoit de baptiser dans la grande église de Copenhague , son enthousiasme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit

la conversion des Sauvages, en leur envoyant des missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presque incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lapons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du college, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce novateur singulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se défabuser aux dépens d'autrui. Il se défabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cent mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des cathéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Groenland; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les fraix de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds, qui devoient alier, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Groenland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le nord, pour éviter les prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable, qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations septentrionales au quatorzième siècle.

Ce n
s'étant
cerent
veaux
fespéro
furent
afin de
comme
au Par
des Le
lesquel
dence
sur le
sur les
Cepen
dorf,
degré
du Gr

Le
selon
laire
mais l
police
diffici
ces r
préter
idée i
anima
coeur
que p
encha
à cet
cherc
& qu
lit su
visés
suspe

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groenlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencent à se rapprocher du canton où les nouveaux apôtres dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie : ils publièrent des *lettres édifiantes*, ou des relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du comte de Zinzen-dorf, la ferveur de ces saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissemens du Groenland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle polaire avant l'arrivée des premiers Européens ; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir, il faut être en garde contre ces magnifiques systèmes que les voyageurs prêtent aux sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de la spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive ; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnemens & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'est élevé à cette hypothèse sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général, ce qu'on lit sur la religion des peuples ambulants & divisés par petits troupeaux, doit nous paroître suspect ; parce qu'on ne sauroit affirmer positive-

ment qu'on pense dans une famille comme dans une autre, là où chacun se forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idoles communes; comment donc veut-on définir le fond d'une religion, là où il n'y a point de société.

Il resteroit, à la vérité, un moyen pour s'assurer si une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce seroit d'examiner si dans son langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abstraites. Or, en suivant cette méthode, il s'ensuivroit que les Eskimaux & les Groenlandois n'ont jamais eu la moindre notion distincte, ni de la divinité, ni de l'immatérialité de l'ame; puisque leur idiome, borné aux seuls objets sensibles, aux seuls besoins, ne contient pas des termes pour rendre le sens que nous croyons attacher à ces expressions.

Un autre point, non moins contesté, c'est de savoir si les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers: M. Surgy a reculé le témoignage de tous les voyageurs, qui soutiennent que cet usage existe de temps immémorial: il dit, pour ses raisons, que ce qui est indécent à nos yeux, ne sauroit plaire à personne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de M...., qui parcourut la Lapponie sans que personne lui fit aucune politesse de cette nature; mais l'autorité de la Mothraye ne paroît pas suffisante pour rejeter le rapport presque unanime de plus de vingt Européens de considération qui ont dépassé le cercle boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats.

On voit da
baye de H
femmes au
monstration
qu'ils auroi
moder (1)

L'Evêqu
chez les G
décrire leu
eux comme
celui qui p
guer la mo

Si la jalo
pays chauc
voir un v
posés, pui
que se plie
défaut, ni
tentrion d
d'une stati
ils esperer
tuits, leu
l'air &
propre fo
que le moy
pour emb
croire qu'
à toute so
persuadés

(1) An
Northw est
1746 and 1

(2) Hist
penhague 17

On voit dans Ellis, que les Eskimaux de la baie de Hudson présenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglois, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder (1).

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Groenlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractère celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance (2).

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devrait pas s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés, puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des nains du septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée; ils espèrent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air & ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on n'est venu chez eux

(1) *An account of voyage for the Discovery of a Northw est passage by Hudsons Streights, in the year 1746 and 1746.*

(2) *Histoire naturelle du Groenland, pag. 108. Copenhagen 1763.*

que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrôleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lapon, & qui employèrent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus lesté, ni plus agile que leurs canots cousus de peau, & tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils surfagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable, c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les regions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartilages de se roidir : les arbres même qui se plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux; tels que les pins, les pessés, les sapins rouges & blancs, les genévriers, les melesses, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espece de lunettes qu'ils portent tout l'été sur
les

les yeux
cées en
arête de
très-peti
miere :
la tête a
propre q
rie, poi
par le r
qui y c
neuf mo
dant pré
mune d
que le f
la brum
gelée, d
digenes
gues nu
dans de
sauroier
trées qu
ler par
brouilla
ment pa
sang. Il
dois, f
ne se se
ques du
se dans
ble avo
pour ét
usent d
nes du
moigne
guliere

les yeux : ce sont deux planches minces , percées en deux endroits avec une alène ou une arête de poisson ; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumière : cet instrument , qu'on attache derrière la tête avec un boyau de phocas , paroît plus propre que les crépes dont on se sert en Sibérie , pour empêcher l'éblouissement occasionné par le reflet des rayons du soleil sur la neige , qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entièrement la cécité , très-commune dans ce pays , mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid ; par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée , & l'inaction où doivent se tenir les Indigènes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers : tapis alors dans de chétives cabanes , si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener , & si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveler par aucun soupirail , ils respirent dans un brouillard infect , qui en passant continuellement par leur poumons , altere la masse de leur sang. Il est très-surprenant que les Groenlandois , situés sous le soixante-huitième degré , ne se servent pas contre les affections scorbutiques du *Cochlearia* , l'unique herbe qui se plaît dans leur climat , & que la providence semble avoir plantée tout exprès sous leurs pieds , pour être le remède de leur mal endémique : ils usent dans ces cas du gramen marin , des racines du *telephium* & de l'angélique ; mais ils témoignent , en tout temps , une répugnance singulière à se nourrir d'herbages (1).

(1) *Cranz Historie von Groenland. T. 1. pag. 129.*
Tome I. M

Je n'entrerai dans aucun détail sur la forme de leurs habits fourrés, de leurs vestes d'intestins de poissons, de leurs dards, de leurs harpons; ces objets ont été décrits & dessinés par des voyageurs qui ne savoient dessiner & décrire que de semblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la physionomie de ces nations des portraits gravés, aussi vrais que le sont les figures des Samoyédes, dont on est redevable au crayon du celebre Corneille de Bruin.

L'historien de la nouvelle France, qui fait un tableau si hideux & si extravagant des Eskimaux, qu'il connoissoit si superficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuse, les cheveux blonds, & qu'ils sont les seuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc; ce qui me persuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groenland (1). Cet admirable écrivain ignoroit que les Groenlandois sont eux-mêmes imberbes & bafanés.

Rien ne paroît, jusqu'à présent, plus incertain que l'existence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le missionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux sur le visage, pour se garantir de la pique des moustiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu

~~les uns sans barbe & les autres avec de la barbe, ce qui a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu~~

(1) Hist. de la nouvelle France, T. V. p. 262. Paris

1744

quel
vre
ton
font
Pisla
inqu
Scanc
voya
au G
à Chu
vert
avant
les m
faus,
grim
confe
giens
Ponzi
que se
degré
on, c
land,

matif
duction
çu qu'en
glissé d
ans. D
nes où
au rapp
quod ibi
Le Bota
retrouve
dor, où
agreste,
horribles

quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des sauvages qui ont de la barbe, ils sont sans doute originaires de la Norvege ou de l'Islande, dont les habitants, pressés par cette inquiétude singuliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur seul établissement au Groenland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Et pénétrant plus avant dans les ténèbres historiques répandues sur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lycandre, Jonas Arngrim, & la chronique de Sturlesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme siecle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le quarante-neuvieme degré de latitude: ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland*, & le *Weinland* (1),

(1) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif en parlant de ces découvertes dans son *Introduction à l'Histoire du Danemarck*: il ne s'est pas aperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raisins, *quod ibi vitis sponte nascantur optimum vinum ferentes*? Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement algre: on dit que les Islandois en rappor-

qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées ; il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européenne, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groenlandois, qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siecle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront, avec le temps, perdu jusqu'à la mémoire de leur métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtimens ; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage Oriental du Groenland, où il y a eu jadis une ville, un évêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une obser-

terent de quelques seps dans leur isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

vati
ral.
tem
la p
bleu
se,
gues
toug
glob
on
tout
l'As
Il n
son
avec
Q
pépi
d'ou
est f
n'a
a qu
Russ
litue
plus
de n

(1
la Fi
mille
ce p
45 m
les n
gricu
obsta
20 n
ité

vation sur les peuples septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrémité de la zone tempérée en deçà du cercle polaire, ont, pour la plupart, la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire son origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races Septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinières de l'espèce humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands effaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi (1) : l'Empire de Russie, respectivement à son étendue est une solitude. Cependant ces états n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc

(1) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suede, la Finlande & la Lapponie Suédoise contiennent 228000 milles en quarré, à 60 milles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, si le froid, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que malgré ces obstacles, la Suede pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants ; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

plus considérable , lorsque le sol n'y produi-
soit que des forêts au lieu des moissons , lors-
que l'on y ignoroit jusqu'au nom des arts , &
qu'on n'y connoissoit que la vie sauvage ? non
sans doute , car cette assertion seroit à la fois
absurde & contradictoire. L'on ne peut donc
expliquer les anciennes émigrations des Sep-
tentrionaux , qu'en supposant que plusieurs au-
tres petites nations vagabondes qui occupoient
une immense étendue de terrain , se soient
tout-à-coup confédérées pour s'expatrier ; de
façon que le pays restoit , après leur sortie ,
absolument vuide & dépeuplé pendant six à
sept générations : aussi remarque-t-on que ces
nuées d'émigrants du Nord , qui trainoient
après eux leurs femmes , leurs enfants , &
leurs bestiaux dont ils subsistoient pendant
la route , n'ont paru que de temps en temps ,
comme des orages , & qu'il y a toujours eu de
grands intervalles entre une irruption & une
autre. Depuis cent & quarante ans , les Tar-
tars ne se sont pas remués : on les prendroit
pour les mortels les plus équitables & les plus
pacifiques de l'univers ; mais ce calme & cet-
te tranquillité ne viennent que de la foiblesse
de leur population , épuisée par la dernière
conquête de la Chine & de l'Asie , qui sera do-
rénavant d'autant plus exposée à leurs invasions ,
que l'Europe entièrement policée , & toujours
en armes , leur oppose des barrières insurmon-
tables.

Les Sauvages situés directement sous le cer-
cle Boréal , où reculés au-delà , sont bien dif-
férents de ceux dont nous venons de parler ; &
cette différence est également sensible , soit
qu'on considère leurs figures , soit qu'on fasse
le parallèle de leurs mœurs & de leurs inclina-

tions
gent
la pl
peut
qu'a
cès c
à-pe
tituti
dicto
qui si
tique
n'ont
s'ils
moir
lique
exte
pouf
men
trie
dans
& la
tout
dent
Ta
égar
tisser
en se
l'agr
ticab
& de
Q
jama
l'est
men
que
zone
péen

tions. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à-peu-près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du cercle polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre ; mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la nature leur a marquées ; & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possèdent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr ; parce que l'agriculture qui nourrit les villes, est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *la peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décru, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ses ravages dans la zone froide : leur commerce avec les Européens leur a porté un coup mortel, comme si

c'étoit la destinée de tous les peuples sauvages de s'éteindre, dès que les nations policées viennent se mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la côte Occidentale du Groenland, trente mille Indigenes : en 1746 il n'en restoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant sept-mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui se sont moins ressentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à-peu-près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cent personnes, ou de deux cent familles, sur une lisiere de côtes de cinquante lieues de France : car, dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entre eux qui prétendroient s'habituier & se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en font de grosses provisions, qu'ils amènent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent presque tous les ans de demeure, & sont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & chassant, & rien ne leur coûte moins que de construire une misérable hutte par-tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne ; le gibier & le poisson sont à tous ; ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en émane ; & cette avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

L
amuse
parlé
veux
propo
eux n
corps
Si
fallu
tous
on a
a ete
qui
pende
voulu
ticula
rage
à mo
dance
sion
les re
lateur
aigri
avoir
téress
des c
voir
impat
d'un

SECTION II.

Des Patagons.

LES savants de l'Europe se sont long-temps amusés avec les géants de l'Amérique ; ils ont parlé hardiment de la construction de leurs cerveaux , de la grosseur de leurs doigts , de la proportion de leurs pieds ; & personne d'entre eux n'a jamais été certain de l'existence de leur corps.

Si pour faire connoître les Patagons , il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes ; on a eu la précaution de raccourcir , autant qu'il a été possible , ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siècles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités , le loisir eût manqué , quand le courage eût suffi. D'ailleurs rien ne décelé plus , à mon avis , la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails : aussi la prolixité & la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps , ont agri le mal , & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéressant , confondu & comme submergé dans des circonstances infiniment petites , on doit revoir mille pages vuides ou fastidieuses , qui impatientent & désespèrent : on est dans le cas d'un botaniste qui , pour trouver une plante

dont il veut connoître les caracteres, est quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriser dans toute une province avant que d'être satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs accessoires, elle resserre l'auteur dans un cercle si étroit qu'il y est comme en captivité ; sa narration en devient aride, & cette aridité est un vice essentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on suppose que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite sommairement pour ménager son temps : si entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la suivre.

La patrie des Patagons est proprement cette plage, qui s'étend depuis la riviere des Sardines jusqu'à la bouque occidentale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes, *la côte déserte des Patagons* ; parce que c'est un pays désolé & presque inhabitable, où les Européens n'ont aucun établissement, & où ils n'en auront vrai-semblablement jamais. Le sol y est nu, pâle, mêlé de sable, de grayier, de nitre, de talc & de coquillages fossiles : toutes ces matieres hétérogenes, confusément entassées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapissent le sommet, & les vallées irrégulieres où aucun arbre ne végeré : on n'y voit que des buissons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque presque entierement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources ; celle qu'on puise dans les fondrières, est sau-

mâche
pencha
& que
les ba

Ce
tempé
la terr
& le ci
les ve
qu'il n
douté

C'est
Espagr
gantefi
rencon
ferte,
térieur
du terr
bier p
riche
géants
depuis
une qu
Del Fr
amas d
les flor
que les
allumé

Il est
contrée
nelle
fondus
Chiffi
joug d
dans le
sud. Ce

mâche & impregnée de salpêtre, qui s'attache au penchant des Dunes sous la forme du verglas, & que les pluies délaient & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique situé au centre de la zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominant avec tant de véhémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'est sur ce rivage enchanté que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigantesques : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrain est à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le règne végétal plus riche : une troisième opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau monde, depuis l'île de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrième opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devrait plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intestins du globe y ont allumé.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigène ; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de la Plata & du Chili, qui pour se soustraire à l'insupportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au sud. Ces mélanges & ces émigrations ont com-

276 *Recherches philosophiques*

mencé vrai-semblablement vers la fin du dix-septième siècle ; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivent les terres Magellaniques avec toute l'exacritude possible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espece d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européens ; & je ne fais pourquoi un géographe s'est étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres polaires arctiques : c'est qu'ils n'essuyent point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Groenlandois. Du reste, il n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous aplati ; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules ; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées : en parlant ils gloussent & râlent du gosier ; la voix des femmes est plus douce ou moins rauque : elles ont aussi plus de corporance, le visage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres se peignent la face avec de la saugine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur ; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge :

goût
chez
les T
Ce
nique
de la
se tie
depu
les P
teaur
chau
de lo
ils s
trem
La
stéri
vent
feurs
bien
de b
des l
lager
Il
mau
toier
temp
aussi
eux
chev
au r
du
com
gén
fant
des
plac
de p

goût d'autant plus singulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lapons, les Samoyédes, les Tunguses & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre, ni si rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourures: les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chaufsons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilees. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nus, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misère de leur vie ambulante, par des pays stériles, effraie l'imagination: ils ont très-souvent à combattre, comme tous les peuples chasseurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourfins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de sa découverte; aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont sans doute appris à domter. Ces chevaux sont de race Européenne, transplantés au nouveau monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos Ayres, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupèdes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoiqu'en dise le com-

modor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitième siècle.

Le caractère moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens Occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense; & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux: on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge; quand ils se font vus en nombre contre quelques Européens égarés qui leur paroissent être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits: quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne font, disent-ils, ni leurs frères ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucisent à mesure que l'on avance vers le quarante-septième degré, en tirant sur Buénos-Ayres: là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. en 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglois du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entières de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui avoient apparemment fait croire (1) Les Anglois con-

(1) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques*

firmer
assuran
propag
eût jam
nant q
Europ
l'égard
une ta
pagne
sens ?

Si c
roit af
n'a ret
Les cr
ne lun
que M
blable
assure
tence
Sauva
ler le
la lun
à faire
Pillun
de la
certai
dre e
leurs
on n
instru
ces a
& qu

efficie
ia 4°

firmerent ce cacique dans son erreur, en lui assurant que nos climats favorisoient beaucoup la propagation des plus monstrueux géants qu'on eût jamais vus sous le soleil. N'est-il pas surprenant que les Patagons se trompent à l'égard des Européens, comme ceux-ci se sont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, mesure d'Espagne, qui n'a jamais été la mesure du bon sens ?

Si ces barbares avoient une religion, elle seroit assurément absurde ; mais jusqu'à présent on n'a remarqué parmi eux aucun vestige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne sont pas des actes religieux, puisque M. l'abbé de la Caille a assisté à de semblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il assure être dépourvus de toute idée sur l'existence d'un être suprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'observation des phases de la lune, peuvent insensiblement s'accoutumer à faire quelques signaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la saison propre à pêcher, ou à chasser de certains animaux de passage, sans avoir la moindre envie de faire des oraisons. Ceux-ci d'ailleurs sont trop pauvres pour avoir des prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les instruire. Aussi n'ont-ils jamais été visités par ces aventuriers qu'on nomme des missionnaires, & qui préfèrent, comme tout le monde fait,

les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux sables Magellaniques, & au salut de leurs misérables habitants. Quelques auteurs disent qu'ils craignent si fort les spectres qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils sont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de substances sulfureuses, salines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir ; ils ne sont pas les seuls, d'entre les Américains, où l'on ait observé cette terreur panique : les esprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des sauvages du nouveau monde ; parce que l'homme est peureux à proportion qu'il est ignorant & abruti : les météores, les éclipses, les comètes le consternent, & les exhalaisons lumineuses qui paroissent pendant la nuit, sont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet exposé, qui suffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, selon l'ordre des temps, les témoignages des voyageurs qui ont nié ou affirmé l'existence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaisseau *la victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magaliens en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction & sans caractère avoit fait la course sur ce navire, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus tyrans de ces contrées : il dit que son général les nomma *Patagons*, parce que ayant chauffé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles,

leurs
maux
saint J
res, e
tramée
cet inf
comme
pendre
troubl
du vai
calma
dats d
on en
premi
parce
cune
arrivé
Les E
d'enle
n'oubl
religio
avoier
confes
Tel
de Pi
qui af
gons,
leur

(1)
s'étoit
part a
nes. A
page c
les par
me il
très-ju

leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au port *saint Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires , exhaussés de huit pieds. Une conspiration tramée contre Magellan ne lui permit pas , dans cet instant , de se saisir de quelques Patagons , comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'évêque de Burga (1) , auteur du trouble , après avoir fait décapiter l'aumônier du vaisseau , & écarteler Gaspar Quesado , il calma l'équipage mutiné & ordonna à ses soldats d'aller prendre quelques géants du pays , on en amena deux enchaînés à bord : dont le premier mourut au bout de quelques jours , parce qu'il s'obstina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le second vécut jusqu'à son arrivée à la mer du Sud , où le scorbut le tua. Les Espagnols , qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriser ce malheureux , n'oublièrent pas de le baptiser par un zèle de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un évêque , & massacré leur confesseur.

Tel est à-peu-près en substance le rapport de Pigafetta ; car , ce qu'il ajoûte des démons qui assistent régulièrement à la mort des Patagons , pour ravir leur ame , ce qu'il dit de leur prodigieux gosier , où ils s'enfoncent une

(1) Cet évêque de Burga , pendu en Amérique , s'étoit embarqué sur le vaisseau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les isles Philippines. Arrivé au port *saint-Julien* , il fit soulever l'équipage contre Magellan , dans la vue de favoriser un de ses parents , qu'il vouloit faire chef d'Escadres , comme il avoit fait des prêtres dans son diocèse : il fut très-justement châtié.

flèche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomissent une bile verte, mêlée de sang, est trop puérilement imaginé pour que l'on soumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raisonnable. Pourquoi le vaisseau *la victoire* n'apporta-t-il en Espagne aucune dépouille de ces deux sauvages monstrueux expirés à son bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un squelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la superstition des matelots Espagnols, qui refusent, dit-on, de manœuvrer sur les bâtiments où il y a des cadavres humains ; puisque l'on sait que le corps de Christophe Colomb fut après sa mort embarqué à Cadix, & conduit à saint Domingue sur un navire servi par des mariniens Espagnols.

Si on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il est ici question, on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce seroit faire tort à ses propres lumières que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières.

Quiros, qui navigua aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux fraix de Carjaval évêque de Plaisance, n'y vit point de géants ; mais en revanche il essuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caisses de son navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui semblent suivre l'homme, firent dans la suite d'incroyables ravages ; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de sa coûteuse entreprise.

Depuis l'an 1525 jusqu'en 1540, les Espagnols firent sous la conduite de Garcie de Loaise, de Camargo, & d'Alcazova, trois

voyages
n'y trou
te par Pi
traimt d'i
au port
assez de l
ces & c
pays ; m
découvri
traordina

Le rou
miral Dr
apprend
mier de
finit enfi
Crabes,
1577, &
nes, en
taille cor

Le cap
vaisseau
journal p
prime en
» nous en
» les Pata
» & un d

(1) *The South
earth.*

Ce navi
en Améric
maux : qu
tance, il f
les plus gr
perent les
& rongere

voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo, contrainct d'hiverner dans le détroit de Magellan, au port de Las-Zorras, laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaircissements sur l'intérieur du pays; mais il ne put, malgré ses recherches, découvrir le moindre vestige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en Anglois (1), nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de sa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les Crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigènes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes: » Le 22 de Juin 1578 » nous eumes, dit-il, un demêlé fort vif avec » les Patagons, qui tuerent un de nos matelots, » & un de nos officiers nommé M. Gunner. Ces

(1) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southsea. and thence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant descendu dans l'isle des Crabes en Amérique, il y fut à l'instant environné par ces animaux: quoiqu'il fût armé, & qu'il fit une longue résistance, il fallut succomber. Ces monstrueux crustacés, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs serres & rongerent son cadavre jusqu'aux os.

» Sauvages ne sont pas de si grande taille que
 » les Espagnols le disent ; il y a des Anglois
 » plus grands que le plus haut d'entre eux : les
 » Espagnols ont sans doute abusé des termes
 » dans leurs relations , n'imaginant pas que nous
 » viendrions si-tôt ici pour les convaincre de
 » mensonge. »

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet officier retira de son voyage ; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique , dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan , & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter* , dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti ; c'est une excellente épice , qui sans avoir le feu de la cannelle de Ceylan , en possède toutes les autres qualités (1).

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta , cette fable ne se seroit évaporée d'elle-même ? Mais , tout au contraire , un corsaire Espagnol nommé Sarmiento , qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique , y rencontra , au rapport de son historien Argensola , des sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive : aussi convient-on généralement qu'Argensola étoit un écrivain romanesque , & l'héroïque Sarmiento un visionnaire qui crut voir , dans les dunes &

(1) Quelques botanistes définissent ce cannellier *Perechlymenum arborescens* , *erectum* , *foliis laurienis* , *cortice acri* , *aromatico*. On tire de cet arbre l'écorce sans pareille & la gomme alouchi , mais on en fait peu d'usage.

les fables
des palais
& qui fin
Philippe

Il per
rochers
une cita
des rem
mis le p
tenoit p
peut en
l'homme
géograp
pouvoit
chemins
Magella
nos jour
moins d
cette vi
ne subfi
court e
réunir e
tion par
d'embar
mille : l
reste dé
& eut à
dement
graines
contrai
merent
gnols sa
le pays
gons , c
arrivée
ils défi
manger

les fables de la terre Del-Fuego des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établissement de Philippeville.

Il persuada au roi d'Espagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, sous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaisseaux ennemis le passage à la mer du sud : ce projet contenoit plus d'une absurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de son temps le plus ignorant en géographie, puisqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer Pacifique par deux chemins différens, sans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaisseau ne passe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépensa pas moins de quatre millions de piastres pour fonder cette ville, dont le destin fut déplorable : elle ne subsista que trois ans, & éprouva dans ce court espace tous les désastres qui peuvent se réunir en un siècle. La flotte destinée à sa fondation partit d'Espagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cent : le reste découragé arriva à sa destination sans vivres, & eut à peine assez de forces pour jeter les fondemens de cette malheureuse bourgade : les graines d'Europe qu'on sema dans une saison contraire, dans une terre sauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Espagnols sans ressource voulurent se disperser dans le pays pour y vivre de chasse ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger ; ils défirent les colons faméliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins

286 *Recherches philosophiques*

maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célèbre Raleigh, qui avoit fait de son côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglois à fumer du tabac : au moins les juges alléguèrent-ils ce prétexte pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleigh n'ait pas encore une statue.

Le chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish, dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant ; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux ; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux auteurs différens ; par Jane secrétaire du contre-amiral, qui ne parle point de géants : & par Knivet : qui prétend avoir rencontré, au *Port désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes ; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 emfans de long : il observa un autre Patagon, pris au *port S. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits qu'ils n'ont pas cinq emfans de taille.

Knivet
proporti
donna le
dans cel
toda-fé
sur l'exi
une passi
contradi
tellemen
impossib
sur des l

Un g
von, no
ses prop
avec les
de l'Am
aux côte
des barl
pris Chi
perent f
ses gens
l'équipag
des habi
temps qu
un navir
lades, c
sur les p

Richa
troit de
une rela
heurs : i
il s'y pré
grande
qualifiés
ment va
cider si
s'il en a

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation Colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *autoda-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglois du comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrémité australe de l'Amérique. Un seul de ces bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Espagnol, s'attrouperent sur le rivage, & assommerent sept de ses gens qui vouloient débarquer. Le reste de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, qui alla s'entrouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuse & traînante de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au port *S. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains d'une si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géants ; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le me-

fur. Pour prouver, au reste, quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un système fort singulier : il soutenoit qu'une colonie Angloise avoit, au douzieme siecle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owou Guineth*, prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pu avoir de leur nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable & de l'appuyer dans des *dissertations philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique : un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne fais comment, en publia un journal très-mal raisonné ; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigués par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on-en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets ; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils se cachèrent, & où l'auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amsterdam : la mere à qui on arracha cet enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a
jamais

jamais
achevé
contre

Tro
Wert
ces - un
aux or
Magel

La
anonym
vais lo
l'équip
gons c
telots

la fra
avoit
l'isle
ils tue

davres
de gig
ordina
dans l

lu se
deux
bord,
memb

hauteu
le rela
en tro
quipag
tre au

Coin il
Tirem
dieror
tionna
n'est p
Tirem

jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantz-Soon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-unies y envoyèrent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais logicien : il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuèrent trois matelots débarqués : les Hollandois, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'île Nassau ; & pour trois de leurs matelots ils tuèrent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandoise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entre autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la géographie dans le judicieux dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremenen* ; mais ceux qui réfléchiront, s'ap-

percevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandois, & être à la fois un excellent géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la nature autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la terre Del Fuego un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'isle *Pinguin*, on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant ; mais les Hollandois ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européen, emmaillotté dans des peaux de Pinguins : l'étonnement augmenta, lorsqu'on sortit le second squelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuser Corneille de Maye d'avoir eu une illusion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylas & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au cinquante-sixième degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaisseau, qui publia le journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul géant sur les côtes Magellaniques ;

mais q
déterra
turer c
onze
Apr
le Ma
brouill
voir fa
mis A
s'ils ne
exhum
qu'ils
reproc
une m
Il y
vbyagi
rité ;
difficil
Gar
pagne
appren
par le
ment l
les pla
son sec
niqué
sans ne
omissio
gence
cette f
L'Ar
partit
d'onze
du Pé
de co
dont c
reilige

mais qu'en creusant vis-à-vis *l'isle du Roi* on déterra quelques ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accusèrent mutuellement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de *l'isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublièrent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité ; & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Espagne en 1518, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques ; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flottille Espagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans son ouvrage de très-

292 *Recherches philosophiques*

grands détails sur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qu'égalé celle des Européens.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough: ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employèrent beaucoup de soins à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrèrent en liaison avec les indigènes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les François qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septième siècle pour naviguer aux terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entreprirent successivement au détroit de Magellan en 1699: les deux historiens de leurs escadres s'accordent sur la posture des Patagons.

« Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille ordinaire, qui se peignent le visage de rouge & se barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il fasse, ils sont toujours nus à l'exception des épaules, qu'ils couvrent de manteaux fourrés: ils vivent sans religion, sans aucun souci, sans demeure assurée; leurs habitations consistent seulement en un demi-cercle de branchages, qu'ils plantent & entrelacent pour se mettre à l'abri du vent. C

» sont
 » nou
 » ils f
 » re a
 » fort
 » voit
 Poi
 article
 qui o
 relâch
 Rogg
 délivr
 re de
 l'on e
 mé A
 vince
 quatr
 Fern
 l'avo
 fusil
 tabac
 une l
 mati
 livre
 la m
 qu'il
 peinc
 reur
 prov
 ça à
 s'éto
 avec
 I
 avoi
 tes f
 fauv
 tage

» font-là ces Patagons que quelques auteurs
» nous disent avoir dix pieds de haut, & dont
» ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur fai-
» re avaler des seaux de vin. Ils nous parurent
» fort sobrés, & le plus haut d'entre eux n'a-
» voit pas six pieds. »

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est par exemple, le capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'isle de Juan Fernandez un solitaire dont les aventures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecoffois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife. qui avoit vécu seul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une vitesse incroyable.

La solitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux & peut-être davantage, il avoit presque entièrement oublié le

secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernières syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoitroit rien dans la nature entière. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions ; mais lorsque, distrait par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du roman de Robinson Crusoë, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fonds si riche une production plus achevée.

Mr. Frésier, originaire de Savoie, & directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloe & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants ; mais un gouverneur Espagnol & deux matelots François

lui dit
qu'on
qu'ils
prena
par de
de sa
la leu
peupl
leur
long-
vifs c
voye
pays
teurs
arme
ger p
mier
du fi
Ce
lettes
der,
chés
quels
os qu
& qu
tobo
qui
lette
latan
géan
offer
ne.
re,
sonc
nato
(1

lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre ; qu'on avoit souvent eû à faire avec eux , & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frésier se soit laissé persuader par de tels témoins , qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité , ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique , leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts , rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de géants d'un pays , qui en seroit rempli , & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu , dans la ferme résolution d'égorger pour l'avancement de la physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider , & non sur des fragments postiches , détachés de quelque grand quadrupède , avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613 , & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus , furent reconnus par un naturaliste , qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. M. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature , qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'anatomie comparée. (1).

(1) En 1678 , on envoya de Constantinople à Vien-

En 1741, le fameux chef d'Escadre George Anson relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaisseau le *Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une isle de la côte Occidentale des Patagons : les Anglois, jetés, sur ce rocher inhabité, se brouillerent entre eux ; &

ne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moyse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fautive : quand on examina cette piece avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre sainte, en demandoit deux mille sequins ; mais l'empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le titre de relique, envoyoit tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays ; mais M. de Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique où les Negres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

cette
leur
calam
duite
aband
vage
par l
mois
assez
rinct
nous
me. C
mois
le dr
des g
d'une
ges r
fait
ques.
On
mérit
pour
a bien
que l
osé p
phin
la te
des h
de n
faits
paum
mony
cu le
à ter
dans
beau
les fe

cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, sous la conduite du lieutenant, tira vers le Brésil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géants ; & cette décision me paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du ministère Anglois, a bien voulu se déclarer auteur d'une Relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son vaisseau le *Dauphin* relâcha en 1764, le 22 décembre, à la terre Del-Fuego : il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géants, montés sur des chevaux-nains, eurent aperçu le commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres : les femmes lui firent de leur côté essuyer des

politeſſes encore plus expreſſives : elles badinèrent ſi jérieuſement avec moi , dit-il , que j'eus beaucoup de peine à m'en débarraffer. (1) Elles firent auſſi amitié au Lieutenant Cumins , & lui mirent la main ſur l'épaule pour le flatter , ce qui le fit tellement ſouffrir qu'il reſſentit , pendant huit jours , des douleurs aiguës dans cette partie bleſſée par le poids de la main robuste des Sauvageſſes.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le docteur Maty , ſi connu par ſa petite taille & ſon journal Britannique , ſe bâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il ſ'exprime dans ſa lettre adreſſée à Mr. de la Lande.

« L'exiſtence des géants eſt donc confirmée : » on en a vu & manié pluſieurs centaines. Le » terroir de l'Amérique peut donc produire des » colofſes ; & la puiffance génératrice n'y eſt » point dans l'enfance. »

Ce trait eſt , ſans doute , dirigé contre M. de Buffon , le ſeul naturaliſte qui ait jamais ſoutenu que la matiere ne ſ'eſt organisée que depuis peu au nouveau monde , & que l'organisation n'y eſt point encore achevée de nos jours : mais comme M. de Buffon a déclaré enſuite , qu'il n'éendoit cette étrange hypothèſe qu'aux plantes & aux animaux , ſans y comprendre l'homme

(1) Cet extrait eſt tiré du voyage autour du monde , dans le vaiſſeau du roi le Dauphin , commandé par M. Byron , chef d'eſcadre , traduit de l'Anglois.

Il faut obſerver que M. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

Améri
méri
réflex
bien
instar
espec
que l
Si la
conti
vroit
veau
fance
dans
& de
tème
main
rée a
férer
débile
très-p
ceux
recou
ne co
dire
plus
bénig
que le
du ri
mene
De
nous
rente
l'autr
mier
des
mai d
où il

Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne; la réflexion du docteur Maty, n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espèce d'hommes gigantesques, s'ensuivrait-il que la nature n'y est plus dans l'adolescence? Si la vieille nature ne produit, dans l'ancien continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumières que d'approfondir des systèmes si révoltants. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse, au rapport même de ceux qui en assurent la réalité? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomènes incontestablement faux.

Depuis le voyage de commodor Byron, on nous a communiqué deux relations bien différentes sur les Patagons, une de M. Guiot & l'autre de M. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des îles Malouines en 1766, & arriva le 6 mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des sauvages dont le plus petit

avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du commodor Byron.

Dix charpentiers François mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hâcherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. On plaça, a outé M. Guiot, leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.

Si les François firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient pas eu si grand tort de prendre ces François pour des anthropophages.

M. de la Giraudais, montant la flûte du roi l'Étoile, parut le 31 mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne; s'étant acheminé à la baye Boucaut qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude du sud, il y rencontra des habitants du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut (1).

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la dernière importance: un homme de quatre pieds & demi est déjà remarquable par sa petitesse: six pouces de moins en feroient un nain.

(1) Cette relation est tirée du *Journal des Savants* 1767, T. XXV. p. 33.

De
tant d
que p
ne so
eux,
fortu
buste
mesu
tento
ligne
que l
lossal
Si
tous
Mag
rins,
peut
losop
donc
qui,
rem
rées
jour
sicie
l'Am
& l'
de l
Il
ricai
de la
voit
ritab
de l
pro
cieu
mes
Pér

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure, sinon que les Patagons ne sont pas des géants? il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes que d'autres. L'abbé de la Caille dit avoir mesuré, au cap de bonne Espérance, un Hottentot haut de six pieds, sept pouces, dix lignes: on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres constituent aussi une famille colossale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont visité les terres Magellaniques, n'étoient que de simples marins, ou de simples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun sens, accorder le titre de philosophes ou de naturalistes: de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entre eux qui, en attestant l'existence des géants, ont rempli leurs relations de plusieurs faussetés avérées relativement à des objets qui nous sont aujourd'hui parfaitement connus? Les seuls physiiciens qui aient cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le pere Feuillé, Handyfide, & l'Espagnol Ulloa, qui ne disent pas un mot de la posture monstrueuse des Patagons.

Il est bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition suivant laquelle il devoit y avoir aux Indes occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cause de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement aussi des géants; puisque le judicieux Garcilasso observe que ces hommes énormes ayant écrasé par leur masse les femmes du Pérou en voulant s'en servir, se déterminèrent

entre eux à la Sodomie comme moins périlleuse ; (1) mais Garcilasso & Torquemada , en prétendant débrouiller la mythologie Péruvienne , ont expliqué l'absurde par l'absurde , selon la méthode de leur siècle & les bornes de leur génie.

Cette engeance , si célèbre par ses violences & ses crimes , avoit , au rapport des Indiens , séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la terre des brûlés* , & en Espagnol *Del Pueblo Quemado* : les laves , les pierres poncees , le soufre & les veines de bitume qu'on y rencontre , déposent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan , éteint ou épuisé. En 1543 , Jean de Holmos , lieutenant de Puerto-Vejio y fit fossoyer , & on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante , & des crânes rompus , dont on tira des dents longues de quatre doigts , & larges de trois. M. le Gentil , qui y passa en 1715 , y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique , à Tescuco , dans les isles de Ste Hélène & de Puna ; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre , dans toute la longueur de l'Amérique , depuis le Canada jusqu'aux terres Magellaniques.

Wasser dit que de son temps le duc d'Albuquerque , gouverneur de Mexico , fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole , afin de les consulter sur ces dépouilles : ils tombèrent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains ; mais il auroit

(1) *Histoire du Pérou*, L. IX, Chap. 8, Traduction de Baudouin.

fallu
que n
cette
cain d
gigant
les sa
des re
maux
tenu
de B
plus
chine
en ha
M.
coup
avec
être
existe
& de
au ma
du m
Le
os ,
l'hipp
Or ,

(1)
d'osse
pour
non à
cripti
ment
voit
ché
se tr
de se
gés ,

fallu convoquer des naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le pere Torrubia, franciscain de Madrid, vient de renouveler dans sa *gigantologie* (1). Cela n'empêche pas que tous les savants ne regardent ces ossements comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont soutenu être des Mammouts qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphants; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, & de quelques physiciens, entraînés comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fournissent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or, en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni

(1) Ce religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la première grandeur, tellement configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs, & de suffisance.

chameaux , ni hippopotames , ni rhinoceros , ni éléphants , ni giraffes : quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre ? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur , qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphere par Christophe Colomb en 1492 ?

Les causes qui ont détruit ces animaux , les especes auxquelles ils ont appartenu , forment les grandes difficultés , & en même temps les points les plus intéressants de la physique du globe & de l'histoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie , ont été reconnus pour de véritables débris d'éléphants , que l'ambassadeur Isbrand-Ydes (1) , & son copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce pays , pour se soustraire à un déluge survenu dans la zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux , en cherchant un asyle contre l'inondation , se seroient enfuis dans une région fort basse , pendant qu'ils avoient , plus près d'eux , les hauteurs de l'Afrique & l'immense élévation de la Tartarie Orientale , où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse , & qu'elle ne porte pas la dernière atteinte au système qu'elle com-

(1) *Voyage de la Chine*, pag. 31. Feu M. Gmelin n'a fait d'autre changement au système d'Isbrand , sinon qu'il suppose que les éléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particulière survenue entre les tropiques : Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre hémisphere.

bat , o
pour se
dont on
qui pré
ancien
des élé
masses a
nemi ,
posé à l
tenté d'
en reco
de Gen
quelque
impliqu
contrain
rieure ,
où ils f
aujourd
moncea
poser ,
fugitifs
que Ge
dionale
manie
Je ne
ou tout
de l'iv
en Sibé
ont été
Tartare
au delà
jours à
ont pé

(1)
Paris 17

bat, on n'en a pas moins rejeté ce système pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre, dont on sera aussi mécontent. Il y a des auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers les Geniska, où ces masses animées ont péri par les fleches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'histoire politique des successeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366, d'abandonner la Bukarie supérieure, & le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fonderent un empire dont les ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute M. Surgy (1), que ces princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants ?

Je ne fais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile, si incroyablement abondant en Sibérie ; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux mêmes au delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale,

(1) *Abrégé d'histoire naturelle, &c. T. III. pag. 85. Paris 1764.*

où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squelettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Isthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténèbres s'épaississent.

Quand même le détroit de mer qui sépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au soixante-septième degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan; il est certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupèdes indigènes de la zone torride, n'auroient jamais pu se servir de ce passage pour traverser d'un hémisphère à l'autre, puisque le défaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize cent lieues de leur terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planète a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'écliptique: j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomènes; mais il me paroît, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes, & les plus exactes

s'opposent
ce transp
par diffé
rique, en
clinant v
à neuf
excéder
d'autres
de M. Et
sentimen
est absol
observat
cet égar
les astro
tention
la pénon
alonger

Je ne
autre ob
ginent
contre e
rendent
jadis situ
tance qu
Quelle
on-point
entre le
cette ép
la duré
dinaire
probable
presque

(1) D
fixes, pr

s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différents climats. La variation de l'écliptique, en redressant vers l'équateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon M. Euler, (1) ni même excéder l'espace de deux degrés & demi, selon d'autres astronomes qui ont soumis l'hypothèse de M. Euler à de nouveaux calculs. Un troisième sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable, & que, si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celle des modernes, c'est que les astronomes de l'antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris souvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du gnomon.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands ossements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraqueé, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis situés dans la zone torride, à quelque distance qu'ils en soient éloignés de nos jours. Quelle énorme suite de siècles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada se trouvoit entre les tropiques ? Il se seroit écoulé depuis cette époque plus de six cent trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même : mais je ne fais s'il est probable que des squelettes d'animaux, exposés presque à fleur de terre, pourroient se con-

(1) Dans son mémoire sur la variation des étoiles fixes, présenté à l'académie de Paris.

server pendant un tel laps de temps, qu'il suffiroit pour décomposer & dégrader des montagnes : les os ramassés près de l'Ohio dans le nord de l'Amérique, loin de se ressentir d'une telle vétusté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes & au choc de l'air ambiant ; car il n'est pas vrai-semblable que les sauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre (1).

Quoiqu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnans malheurs ont entièrement éteints. Le plus grand quadrupède indigène qui existe aujourd'hui au nouveau monde entre les tropiques, est le tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'équateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossements qui ont constitué des animaux six à sept fois plus massifs & plus volu-

(1) La majeure partie de ces os fossiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été déposée dans le cabinet d'histoire naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louisiane par M. le Page du Pratz* ; & dans le Tome XI de l'*Histoire des animaux par Mrs. de Buffon & d'Aubenton*, in-4°. 1754. au Louvre.

M. l'abbé de Brancas, dans un mémoire particulier sur les os fossiles, répète à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique ; il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoissoit donc pas le sujet sur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

mineu
vu auc
des pre
Il s'e
contine
plus v
l'ancien
miere
ranger d
présent
péri fai
couvri
ébranlé
il ne s'
tion di
tagnes
tives p
catastr
eaux,
pays av
ments
jours,
tagnes
vallées
taille d
Chimb
toises,

(1)
physique
hauteur
montagi
baromet
points.
Suiva
ne faur
du pive

mineux que le tapir ; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européens.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la première grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'au temps présent : dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le regne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments : s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que le bas-fonds & les vallées n'aient été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimborazo du Pérou, qui étant élevé de 3220 toises, (1) est par sa hauteur même inaccessible

(1) Ulloa, dans ses *Observations astronomiques & physiques*, p. 114, donne au Chimborazo 3380 toises de hauteur : je crois qu'on ne varie sur l'élévation de cette montagne qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au barometre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de M. Cassini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-dessus du niveau de la mer ; parce qu'il suppose que l'athmos-

& inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclyfme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nus & incultes, mais sur des élévations convexes qui aient assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planète effuie alors. Or il est certain que l'ancien continent possède un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupèdes anéantis dans les Indes Occidentales, on n'en peut rien dire de positif; on fait seulement que les ossements recueillis dans le Canada, & transf-

phère est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de M. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'équateur, ont long-temps vécu sur la crête du Pichincha, qui a 2471 toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25 $\frac{1}{2}$ au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de M. Cassini: ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha voyoient souvent voler des vautours, qui se soutenoient à deux cent toises au-dessus du sommet de la montagne: ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne se feroit soutenu qu'à 14 pouces.

portés e
partenu
dents m
portées
de vérité
qu'on n
éléphant

Les c
mériديو
observé
porter à
très-po
possédé
grandeu
tent ma
crises &
jecture:
ont fait
dent qu
sauvages
de mém
frique
leurs ra
éléphant
cas, dit
foules. (1)
saisi tou
au seco
parler a
pour qu
phants f
alors au

(1) V
est.

portés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des squelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a aussi rapportées des bords de l'Ochio, ont paru être de véritables dents mâchelieres d'hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées & décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espece connue : il est d'ailleurs très-possible que cette moitié du monde ait possédé plusieurs races animales de la première grandeur, très-différentes de celles qui subsistent maintenant. Le globe a souffert assez de crises & de révolutions pour justifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer, comme ont fait quelques savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants sauvages en Toscane & au royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Asie : ils citent, pour leurs raisons, plusieurs découvertes de dents éléphantines dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jetées ou enfouies. Quoique Mrs. Gori & Tozzeti (1) aient saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brûlant que celui de la zone torri-

(1) Voyez *Relazioni d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti*.

de ; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'écliptique : il falloit donc , avant tout , démontrer la réalité de ce changement , sans quoi les conséquences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On fait que les éléphants apprivoisés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie , en France , & même en Suede , lorsqu'on les habille de pelisses , & qu'on les tient dans des étuves chaudes , comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal transplanté auquel l'homme prête son industrie & ses services pour le garantir contre l'âpreté du froid , & lui préparer sa nourriture , & un autre animal transplanté qu'on voudroit abandonner à ses propres ressources , à son propre destin dans nos forêts ; les éléphants ainsi délaissés ne sauroient résister ni en Toscane , ni en Portugal , ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domtés , & amenés au delà de la mer par les Romains , les Carthaginois , les Epirotes , & d'autres peuples , amis ou ennemis , qui ont pu se rendre dans ce pays avant les temps dont l'histoire a conservé le souvenir.

Je me suis souvent imaginé que l'idée des Européens qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan , a eu sa source dans la tradition des Américains sur l'existence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il est étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre soient enrichies de cette tradition , & que l'origine commune d'un préjugé si universellement répandu soit voilée de ténèbres si épaisses : entre les différentes

différent
percer c
singulier
qui ayar
zamorpha
de d'He
globe n'
ruines d
où les
ils habit
leur inc
qui juge
cette pr
attribuer
dans les
tans si a
la destru
humaine
être fou

Si on
qu'un F
au bord
ne le cr

L'abbé
n'étoit c
révoluti
les peup
occasion
cendies
les noms
battu , t
on voit

(1) V
méque par
To

différentes conjectures qu'on a hasardées pour percer cette obscurité, il n'y en a pas de plus singulière que celle d'un théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *genèse*, les *métamorphoses* d'Ovide & la *bibliothèque orientale* de d'Herbelot, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer; c'est à cette première race, dit-il, (1) qu'on doit attribuer les grands ossements fossiles parsemés dans les deux continents, & la fable des Titans si accréditée dans les mythologies. Après la destruction des anges, on vit naître l'espèce humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à son tour.

Si on lisoit dans une relation de l'Indonstan, qu'un Falkir ravi en extase avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'abbé Pluche pensoit que la fable des géants n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planète, & que tous les peuples avoient personnifié les phénomènes occasionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analysant les noms de la plupart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dé-

(1) Voyez *Essai sur l'origine de la population de l'Asie* par E... T. II. p. 298. Amsterdam 1767.

rangements survenus à la terre, à l'atmosphère, & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée* désigne l'obscurité ou la lumière éclipsee, celui d'*Othus* le renversement du temps & des saisons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyriion* les fentes & les crevasses de la terre ; celui de *Typhée* signifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes*, le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les songes effrayants ou les nuages noirs. On ne sauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un sens très-clair ; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les peuples du monde à personifier de la même façon, sous les mêmes emblèmes, des météores & des catastrophes physiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conspiré à métamorphoser les phénomènes terrestres & aériens en géants ; cela, dis-je, est toujours remarquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux aient puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Islandois, aient eu quelque connoissance des livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonnois, des Védans Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a

pas d'ap-
venir.

Comme
s'accordi-
géants c
tables,
déracine
qui s'ar-
put à pe-
venir qu
sonnable
qu'en su-
port allé-
physique
elle-mêm-
feu & de
dernier c
hommes
lement e
frayeur a
prit de c
aux volca-
couverte
sociétés a
en passan-
pris inse-
buleuse,
vu que l
uniforme
croire au
été témoi-
L'exag-
dans une
fales, &
grandeur
pour l'ou-
me il coi-

pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renverserent des montagnes, qui déracinèrent des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel put à peine réprimer les attentats; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui, en soulevant la nature contre elle-même, qui, en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties; le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une province du Pérou des statues colossales, & des bâtimens d'une fabrique & d'une grandeur démesurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monu-

ments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobasa, deux auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses: je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des géants*, & que tout le monde fait être une production naturelle du regne minéral; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieilleasure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise (1).

Si les géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus admirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient grossièrement façonné des blocs de pierre en figures co-

(1) Voyez *la Description d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar*. Les portes ont trois pieds de largeur, & à-peu-près une toise de haut; mais les jambages n'étant pas parallèles, & se rapprochant par leurs sommets, cela étrangle l'ouverture à-peu-près d'un demi-pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans la suite de cet ouvrage, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de M. de la Condamine & celle d'Ulloa,

loffal
n'est
ce n'
sur l
Cayl
art le
fices
sculpt
ciens
re sci
parler
logis
éclats
même
Péruv
majest
tout c
plus a
à cet
mens
on se
plus
préter
fideles
prouv
constr
par la
tiques
mier
No
Parag
l'unific
partie
peut
petite
uniqu
calcul

lossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire sur tout les sculptures saillantes ; pendant que les académiciens François n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la mesure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtimens majestueux que le comte de Caylus préfère à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus achevé ; mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongeres de Garcilasso & de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espece humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes

relations , publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours , d'où il ne résulte aucune preuve décisive : puisque le témoignage des voyageurs qui nient le fait , contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique , on en auroit montré des individus vivants , ou des squelettes , en Europe. Cet argument est sans réplique pour les personnes raisonnables ; & s'il ne l'est pas pour les partisans aveugles du merveilleux , ce n'est pas notre faute ; s'ils veulent croire à l'existence des géants du nouveau monde , il ne tient qu'à eux. Si le pere Baltus veut croire que c'est le démon qui a rendu les oracles , il ne tient qu'à lui ; disoit M. de Fontenelle.

Fin de la troisième Partie.

Lait vi
Blafat
n'ont
1680
que
dans
mais
gérate
d'Esp
vrai ,
fait d
faux.
No



QUATRIEME PARTIE.



SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs.

----- *Color deterrimus albo.*

Virgil. Geor.



LES hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique sont, sans doute, les Blafards de l'isthme Darien. Les naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siècle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé; & tous les scolastiques d'Espagne rejeterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans

une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matière des éclaircissements qui ont manqué aux auteurs qui nous ont devancés dans cette carrière : quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des systèmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumières, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie, avec les Negres blancs de l'Afrique & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomènes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Negres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux : il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles : leur corps se gonfle, & l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européens atteints de l'ictère. Ces noirs ainsi dénaturés ont pour l'ordinaire, un dérangement dans les fucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie : quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singulière de dissoudre le sang grumelé, & d'at-

ténuer
repeint
emport
servé p
foncé a
le cour

Ces
très-dif
mais ét
negres
lement
trémité
établis
le nom
conserv
les Inde
cette d
paru si
Holland
de leur
être au
nomme
homme
avec no
noirs.

Les
de l'Asi
leur ta
cinq p
comme
sans la
mais or
lenticu
oléagin
loupe,
est par
ment g

ténuer les fluides épaissis : alors leur corps se repeint en noir : sinon, la violence du mal les emporte vers la trentième année ; & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents negres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives de Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu conserver le nom Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes* ; cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandois, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs mémoires & de leurs relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *negres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun, ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des noirs.

Les *Dondos* de l'Afrique & les *Kackerlakes* de l'Asie, sont premièrement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mouffeline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge ; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux ; & quand on le considère avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussière dont est parsemée la peau des negres, en qui ce sédiment greçu est de temps en temps si sensible.

qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles ; leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulièrement pâle : d'autres fois, & dans d'autres individus de la même espèce, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent ; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée ; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée & de la contraction que la lumière directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presque entièrement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre ; & quand on examine alors ces monstres du genre humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumière ; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres : je tiens cette observation de M. B... qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kackerlake, ou un Blafard Asiatique, en 1762, à Batavia, qui paroït avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la cou-

leur do
qu'ils l
& avec
distinct
est si d
des larr
fait clig
prunelle
semblen
fages so
que rier
ter fait
comme
pu, par
axes de
point à
force du
qu'il est
prétend
brane cli
est, qu'
cette me
paupiere
couvre l
croit de
leur laif
l'horizon
planté a
tête en
Tout
déranger
viciée :
devroit
parler p
font con
en est-il
la macho

leur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux ; mais on présume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne : leur vue est si débile que leur moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumière les fait clignoter : ils ferment alors tellement leur prunelle, pour intercepter les rayons, qu'ils semblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de passages sous la cornée, aussi ne discernent ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent, comme les chats & les hiboux : mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albanois avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité est, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane ; mais que le diaphragme des paupieres est dans la plupart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon ; ils ne distingueroient pas un arbre planté a trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour aggrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement vicieuse : leurs mains sont si mal dessinées qu'on devoit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts sont comme noués, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec

difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher , & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tissu en est plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité , & le lobe est alongé & pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Negres , on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés , & aux linéaments de leur visage , qu'ils sont d'origine Africaine : ils ont de grands restes de l'air national. On distingue également dans les Kackerlakes , le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte , & effraie , même ceux qui les voient pour la première fois , car leur teint qui est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européens , en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins , & diminue le blanc insipide de l'épiderme , en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Negres ; c'est-à-dire , qu'ils ne passent jamais la trentième année , & les Negres n'atteignent gueres à la soixantième , quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les Blafards de l'ancien continent : ceux qu'on a trouvés au nouveau monde , en différent à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute , quoique leurs membres soient également frêles & délicats : leur tête n'est pas garnie de laine ; mais de cheveux longs de sept à huit pouces , peu frisés & d'une blancheur éblouissante : au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras , comme les Albinos d'Afrique , ils l'ont tout chargé de poils follets , depuis les pieds

jusqu'à
pas si
superfic
& Waff
barbe ,
court ,
fort di
Ils ont
que par
aussi-té
n'aime
voilé p
pour et
vertige
organe
des ray
& de l

On
de Pan
les yeu
la lune
leurs p
& alor
fant. I
leurs
semble
partie
nisme
& les
Ces

(1)
the Isih
Franço
de Wa
voyages

jusqu'à la naissance des cheveux : ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Waffer (1) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachotent ; mais ce duvet court, qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumière est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'isthme de Panama, & à la côte Riche, où on les nomme les yeux de lune, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui, étant retirées par les côtés, & alongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé ; leurs sourcils, leurs cils & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Negres blancs : le mécanisme de la vision est aussi de même dans les uns & les autres.

Ces blafards Américains se tiennent, autant

(1) Lionel Waffers *New Voyage and description of the Isthmus of America*. London 1704. On a une traduction Française fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome des voyages du Cap. Dampiere.

326 *Recherches philosophiques*

qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquième & la trentième année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixième degré de chaque côté de l'équateur, ou à-peu-près ; à Loango, à Congo, à Angola, en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java, en Asie, à la nouvelle Guinée dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des Blafards ces hommes que Plinè & Solin placent entre le quarante-cinquième & cinquantième degrés de latitude nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui est un vert mélangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux auteurs, mieux dans le crépuscule qu'au soleil : & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des Blafards connus de nos jours (1) : ils étoient peut-être

(1) Saumaïse, dans ses *Exercitations sur Solin*, prouve que cet auteur s'est trompé lorsqu'il assure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité est, qu'on en trouvoit seulement quelques-uns parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Plinè le dit.

Saumaïse ne paroît pas également heureux dans ses raisonnemens, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette province à cause de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays

atteints d
tant plu
philosop
maintena
la mer C
mais très
& à la ja
C'est dor
de Plinè
tabilité é
& dans l

Quelq
tons de l
ces trog
blême, &
pulaires
sions en
Keilkraef
& des K
mis d'ign
nés, con
que font
les feux
sensibles
des cave
terreur d
les foute
& des ho
blables il
parle, o
Ceux

ait eu un
les Romai
port aux

atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Chardin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'ouest de la mer Caspienne, sont naturellement basanés, mais très-sujets à une certaine maladie des yeux, & à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le sang & dans les humeurs des Indigènes.

Quelques sçavants ont pensé que plusieurs cantons de l'ancienne Europe ont aussi conteu de ces troglodytes & de ces noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des *Gobelins* & des *Druïons* en France, des *Gobatis* en Italie, des *Keilkræfs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande; mais est-il permis d'ignorer que tous ces farfadets risibles sont nés, comme les démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaisons sensibles qui sortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs, la terreur qui regne, ou qu'on suppose régner dans les souterrains, bouleverse l'esprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les naturalistes qui ont le moins

ait eu un autre nom, cela est possible; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux blafards, comme Solin nous l'apprend.

approfondi le phénomène des Negres blancs & des Blafards, ont soutenu qu'ils constituoient une espece distincte, aussi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns : on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils se gouvernoient par des loix particulieres & bizarres, que leurs mœurs & leur instinct étoient en sens contraire de l'instinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprisent ; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est plue à les tenir dans l'obscurité & dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors sortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents, & se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systêmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'assurer avant tout de la vérité des faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects, à cause de l'excès de leurs merveilles. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la nature créatrice : nous ne disons pas qu'il a été au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguier un jour la terre ; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la nature auroit pu faire si elle avoit voulu : il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet ; &

si l'on ne
 tier, ce
 que les B
 pece, ma
 bruns ou
 ont pour
 à la loi c
 Ancun
 Negres b
 à Loango
 moins ra
 trueuses
 rique qu
 compris
 ne voit p
 a fait de
 recherches
 entre les
 s'est con
 précédé
 question
 noit, for
 qu'ils ne
 tué une
 dans leur
 & rares
 Indes cro
 mérite à
 dans l'en
 & de L
 leur cou
 pectés qu
 nople ;
 assez mal
 rares po
 louer du
 que de l

si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espèce, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Ancun voyageur n'a jamais rencontré dix Negres blancs rassemblés, & Battel en a vu quatre à Loango, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs: ces naissances monstrueuses, sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphère; puisqu'on a compté que sur trois cent Dariens bronzés on ne voit pas un Blafard. M. l'abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique, toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les Blafards qu'on y connoît, sont issus de parents negres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espèce particulière. On les regarde, dans leurs pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais: les rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le sérail de Constantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

330 *Recherches philosophiques*

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (1) qu'on avoit précisément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns : aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, lorsque les Espagnols y arriverent : & Cortez qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au sud-est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que sa majesté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake : quoiqu'elle eût les yeux louches, à demi-fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (2) Ce prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandois de la bien confi-

(1) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortez, Marques del Valle; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction Latine de cet ouvrage Espagnol dans la collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(2) *De Bruins Reizem*, pag. 380. in-fol. Amsterdam 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du roi de Bantam : c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce prince avoit à sa cour, étoient ses ministres d'état.

dérer, à
prenant
portrait,
& de vé
portance

L'emp
nent en t
toutes les
ôté, pos
fit tant d
verneur
ques-uns
les isles
fourni qu
bourrer
y mettre
réciter d
services
mais leu
chose, ou
qu'ils son
plus ridi
écrivains
font la ga
qui seroi
d'autres f
de comm
battre, i
midi les
de dix pa
gais aient
afin de l
mines du
en esclav
est que le
quelques-
trés pour

dérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'empereur de Java, que les Hollandois tiennent en tutelle à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois Blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Negres blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais aient acheté de ces Albanois en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil: ils se connoissoient trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portu-

gais, comme on les montre en Europe. Le Blafard qui a paru en France, en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'empereur de Java sur les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eue, que tous les souverains des isles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeroient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture: ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoique absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une forte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espece, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté,

se croient
(1) on r
avec assid
& pour l
les enfan
même les
& naissen
aussi simp
nées n'ap
d'abrutiss
& on ne
les tirer
de cette
en a de d
soit qu'il
qu'on po
nage, et
blette: in
distingue
roient n
de vailla
cas des B
que celle
altération
de la pa
le sens de
de l'ouïe
reille du
temps av
ces Albi
place im
se tienn

(1) Les
tirés d'un
la société

se croient sérieusement brouillés avec le ciel ; (1) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits : les enfants n'osent les insulter, & les vieillards même les respectent. Ils ont la peau très-livide, & naissent *Cretins*, c'est-à-dire, aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement : ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remède capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit : il y en a de deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie ; & c'est justement le cas des Blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* ; & si la violence de leur altération ne les a pas entièrement privés du don de la parole ; ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe : car tous les Negres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la prière devant le roi : on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis,

(1) La plupart des ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un mémoire de M. le comte de Maugiron, lu à la société royale de Lyon.

Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prières par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient, sans doute, aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophètes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissent avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'aient pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne feroient très-à leur aise dans l'autre. Tous ces différens préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrémité de la terre à l'autre : ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains & les Indiens pensent de ceux qui naissent blafards parmi eux ; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomène. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Negres blancs ; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou bafanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européens, ou les *Cretins* & les goitreux parmi les Suisses, il sera moins difficile de dé-

souvrir la
l'explicati
partiem
précédé,
dée, ne sa
incontestab

Comme
est plus ou
tre, il es
que celui
couleur pr
une autre
colorante
par la diffi
accident fu
un enfant
celui de se
femelle, e
il peut au
ge sombre
jaune. Ma
rouge, q
Brésil (1)
canton cer
rée ; mais
re d'une p
l'on renco
criniere ro
au lieu d'

Le même
un tel enf
quefois ap

(1) Voy
toire Nature
ves de Pise

souvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Nègres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre, il est par là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents : cet enfant, soit mâle soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait : il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre & orné de cheveux qui tirent sur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil (1) : on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle étoit originaires d'une province du royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à crinière rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature

(1) Voyez les Commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil, imprimés à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam 1658.

du nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la dernière n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Negre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran ; & ce phénomène est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négrresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre ; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le marquis de Villa Hermosa, exgouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionysio de Alcedoy Herrera, & ils sont morts tous deux jeunes ; on ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systèmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet ; il résulte de toutes les expériences faites, sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir ; il résulte, dis-je, de ces expériences que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale :

inégale
la couleur
que est
le Negre
survenir
produiro
blanches
mention
la société
dige, ob
doit nous
Gumilla
velle Gr
sain, vig
elle avoit
tête, fou
parfaitem
comme l
aussi de
périeure
quet de p
te, pend
simplemen
mira pas l
ble : la d
produit en
& elle me
On voit
ticuliéren
nesci, que
cienne de
l'appelloit

(1) Dan
de Morton
Tom

inégale : il résulte encore de l'analogie , & de la couleur des métifs , que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Negre , & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre , produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires , comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la société de Londres à l'an 1766 (1). Ce prodige , observé par un physicien très-éclairé , doit nous rendre moins suspecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir , sain , vigoureux , & d'une Négresse infirme , elle avoit la peau , depuis les pieds jusqu'à la tête , fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du zébre : ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs : vers la partie supérieure de l'occiput , on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouissante , pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un noir obscur : on n'admira pas long-temps cette créature si remarquable : la dépravation des humeurs , qui avoit produit en elle tant de singularités , l'emporta , & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie , dit Strahlenberg , & particulièrement près de Crasnoyar sur le fleuve Jenesci , quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares , jadis fort nombreuse ; on l'appelloit *Piegaga* ou *Piestra Horda*, qui veut dire

(1) Dans une lettre de M. Parson à M. le Comte de Morton, Président de la société royale.

la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe : ces cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite pièce de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulières que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulières, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'y en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fautive. L'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. M. Gmelin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprètes, & tous les

secours
utilement
la Piesth
qu'il y
qui a po
les hom
tous tac
réduire
en sépar
vérité. C
environs
nés, ain

(1) De
nous ayon
de Hondiu
déjà indiqu
pas dans la
lenberg, q
cette Hor
tredire Str
moins d'av
bigarrés p
l'auteur de
tars ou de
ment qui
avoit, dit
de noir en
manqué d'e
toit le Prin
un goût d
temps de l
les singular
moyen des
sonniers
sur l'intérie
sur-tout à
d'Abulgazi,
nue, si un
manuscrite

secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra-Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom (1), il n'est point vrai que les hommes qui la composoient, aient été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas

(1) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Piestra-Orda* ou *Horda* est déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie par Strahlenberg*, qu'il est fait mention pour la première fois de cette Horde; M. Gmelin qui a pris à tâche de contredire Strahlenberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tartars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant; s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I. n'auroit pas manqué d'en voir quelques-uns à sa cour; puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siècle & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I. on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays; c'est aussi à eux, & sur-tout à M. P. D. qu'on est redevable de l'Histoire d'Abulgazi, qui seroit peut-être restée à jamais inconnue, si un officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobols, d'un marchand Bukarois.

impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Negres blanchir pendant une fièvre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la reproduction, puisse ou se changer, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passageres, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénètrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere féminale dans les Negres n'est pas une hypothese susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient & que

les mords
méconnoît
M. le Ca
cette liqu
pare à cel
ce du te
dans la fi
pliqueroit
dans les n
d'un Eur
provient
une fille
sané? en
laie & se
Spermes:
pendant c
res noirs
blanche:
est, com
table. On
les anima
mais ce q
dans ces

(1) Voy
S'il fallo
te observat
il n'y auroi
ra, quam i
cæterorum
rus *Æthio*
Amster. 171

Aristote
fait; parce
pas paru a
aussi avoit-
riences.

les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernières expériences de M. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs (1). Si la nuance du teint n'étoit préexistante & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-on que d'un Européen & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui, en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané ? en ce cas, la matière colorante se délaie & se perd par le mélange continu des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre pères noirs avec trois mères basanées & une mère blanche : le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Negre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment

(1) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau*.

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Negres, il n'y auroit qu'à citer le passage d'Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum cæterorum hominum, sed atra color corporis; quale virtus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. in-fol. Amster. 1763.*

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait ; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue : peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair & d'obscur: le métif, issu de l'Africain & de l'Européenne, n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte (1). Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre; comme sont les mulâtres de l'espece humaine; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les uns sur les autres. J'ignore les causes de cette différence; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés sans qu'ils aient le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus long-temps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards

(1) Les Negres & les mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps; mais on ne peut nommer cela des taches; puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

l'emporte
Cat de Y
l'imagina
Négresse
tant dans
d'un de

Quel
pour les
osons du
lune Dor
nent tier
de leurs
roit cru
d'ancien
veaux, e
sance de
de l'emb
mistes,
ressorts
embrasse
leurs pri
montrer
puisque
deiments
vages de
pas plus
sont rec

NOUS

1790

(1) V

1679, il
la cause
fards: il
ment cet
regardoit
surprenant
vaile rai

l'emporte sur l'explication proposée par M. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Nègresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que les yeux de lune Dondos & les Kaxerlakes de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvelé, dans ce siecle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon ? Qui auroit cru que des anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un système contraire à leurs principes ? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque M. de Buffon a détruit jusqu'aux fondemens de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique (1). On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abâtardissement à des

(1) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards : ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

344 *Recherches philosophiques*

causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur féminale de leurs parents. La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a détailli dans ces hommes manqués. Or, c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil : la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux : les yeux rouges des Negres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes : plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage ; & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinos dont l'iris & la chevelure sont également rouges ; de sorte qu'ils se rapprochent par là de la règle générale : cette singulière nuance des yeux est le caractère le plus infallible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les suc nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nerfées. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération ; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable ; on leur remarque, entre l'épiderme & la peau,

des souf
fionnée
déposen
exhalan
qui se
transpir

L'alo
égaleme
nent, d
d'un dé
memb
substan
pighi a
l'épaisse
gueur d
aussi l'e
Malpig
de cette
derme
mais so
justesse

Je v
question
mande
dans l'u

La f
homme
férents
ment ai
les inc
des vo
vidus.
une blan
génitur
basanée
reste de
corrom

des fouillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupieres, qui caractérise également les Negres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce ; & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce ; d'où l'on infere qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fautive de cette viscosité, placé entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé ; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer ; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation ; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, dis-

paroît à la seconde ou à la troisième génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres ; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Negres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entre eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge ; & il insiste tant de fois là dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

M. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus physique*, M. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes Orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entre eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament ; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Negres blancs dans les cafés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européens d'ouvrir quelque-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java ; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à M. le comte de Maugiron

de faire
Sion, i
par là si
rieur des
qu'au de
rien d'ex
ble fort
gations
Negre h
descripti
uniquem
sa blanch
est deven
nous occ
Il y a
dans tou
n'est poi
téméraire
quera en
tomique
quables
de leur p
un Negre
duisent j
l'isle de
qu'un ho
farde, e
semblabl

(1) M.
des Valai
aux goître
pays : ma
plus spéci
quand on
quer un c

de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années (1). On ignore par là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux spermatiques ; car il est sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire, & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a disséqué un Negre blanc au Bresil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne ; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau ; son travail est devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'histoire naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires : on manque absolument, & on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit à ceci : en Afrique, un Negre blanc & une Nègresse blanche ne produisent jamais ensemble ; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrés de l'équateur, qu'un homme noir ayant eu affaire avec une blanche, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son pere, c'est-à-dire, d'un Né-

(1) M. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la mal-propreté, à l'éducation, & aux goîtres qui sont communs à tous les enfants de ce pays : mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

grillon achevé (1). Entre les Kakerlakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres ; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Negres ou des basanés pour peres : s'ils procréoient entre eux, s'ils formoient des filiations régulières & suivies, ils ne seroient ni si chers, ni rares au point que les souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit long-temps résidé à la cour du roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos ; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Negres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés ; & de-là il s'ensuit que leurs blafards sont plus impuissans & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain, tenteroit-on de décrire la maladie qui décolore la substance prolifique : on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause première de ce phénomène : toutes les maladies dangereuses font blanchir les Negres ; mais cette lividité est passagère, & se dissipe par la convalescence, ou finit

(1) Relation du sieur André de Brue. Histoire des Voyages, Tome III. page 380. in-4°.

par la m
qui il est
pas par
autres A
roit rév
eaux, le
ne contr
pourqu
ricains,
jamais
aussi bro
nicieux
veau m
brité a
teint, c
d'Afriqu
Panama
d'enfant
passe po
Occiden
le *pas*
chapeto
tion de
là que
plombé
sionomi
resseux
ils parl
font en
rope, n
que pe
leur tes
paroît à
n'ont p
d'avec
être la
plorabl

par la mort ; mais les Negres des deux sexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos , n'ont pas paru plus blêmes , ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit , on ne sauroit révoquer en doute que les aliments , les eaux , le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains , qu'à Panama & à la côte Riche , & jamais dans la Guiane , où les habitants sont aussi bronzés que les Dariens ? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau monde ; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint , c'est qu'on a remarqué que les Nègresses d'Afrique , qu'on transporte à Carthagene & à Panama ; y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes Occidentales ; la lepre , le mal vénérien , le *pasme* , la *culebrilla* , le *Vomito prieto* , ou la chapetonade , y sont endémiques : la transpiration des corps y est très-considérable , jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur physionomie ; leurs mouvements sont mous & paresseux ; cela passe jusqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas , & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe , ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois : au bout de ce temps leur teint se flétrit , l'incarnat de leurs joues disparaît à jamais , leurs forces se perdent , & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les Indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'athmosphère , dans ce déplorable séjour , par les symptômes qui s'y ma-

nifestent dans les habitants, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie que de certaines petites isles, situées au tour de Java, fournissent plus souvent des Kakerlakes que Java même : les Dondos sont moins rares à Congo, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'équateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recèle le principe de l'altération, qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypothèses erronées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître ; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur seroit essuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespère d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célèbre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilec-

tion au
peu fond
principe
qu'il naît
noirs, d
conteste

Il est
à l'artic
Albinos
issus d'un
Outang
truites,
& si l'on
que ce f
semblan
des blas
ni Pong
Barris,
sept pou
réunit le
il est do
en Amé
magots
Kackerl
lement
jamais e
leur pay
vante,
humain
que des
sur la p
existero
la même
quer po
avec de
En r
rendre

tion au milieu de l'Afrique ; cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe ; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs ; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le dictionnaire encyclopédique, à l'article *Negres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang ; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu ; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué, même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'équateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphère, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on na que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence : & quand il existeroit en effet, la difficulté reparoitroit sous la même forme ; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafardée avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points sui-

vants, comme autant de notions acquises, ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée, mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si efficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni devenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété, parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

M. le Cat de Rouen soutient que le lapin blanc est le negre blanc de son espèce : il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fausse comparaison ; puisque ces lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles : au contraire ils produisent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si M. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que M. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit M. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges, & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquièrent un poil blanc ; mais ces deux faits ne peuvent servir de terme de comparaison res-

pectivement
dent pas
agissent
n'ont jam
observé,
que les q
sans biga
vigoureux
d'un poil
force viv
cles & le
dans ceu
de même
vaux, ou
leur utilit
les emplo
La furd
l'ouïe, n
qu'une fu
leur coule
les chiens
ment si fo
beaucoup
damment
avons fait
que la plu
chés, qu'
n'entende
tingue t-

(1) En
suite d'obse
tempéramen
ches noires
pèce rouge
es de ce

peçtivement aux Negres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cent ans, que les quadrupedes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les emploient ou qui les achètent (1).

La surdité, ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe, n'est, dans les blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, si recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent presque point; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré

(1) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: aussi l'espece rouge a-t-elle été entièrement bannie des pâturages de ce pays.

dans toute leur fourrure, qui est foyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hyver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réside dans la liqueur spermatique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoit pas l'essence de cet *Æthiops*; on fait seulement qu'il est le même dans le cerveau, & dans la semence des Negres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales: cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere seule.

Cette maladie est plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos sont ou directement sous cette ligne, ou seulement à quelques degrés de distance: elle n'est néan-

moins pas
qu'elle n
dans des
seulement
de laine
tants, &
procréent

La nua
que le d
ont souffe
gins ou
tres, don
Dapper r
Africains
termédia
peut enco
sement d
par leurs
leurs main
sagacité d

Ceux q
ger la na
demander
phénomér
traire,
blancs. P
de mots,
cette sub
mation de
duire, ou
féminale
tre un en
& d'un p
qui met u
que foible
de Mélin
un héritie

moins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non-seulement les véritables Negres limes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les basanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont soufferte : ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, sont moins viciés que les autres, dont la criniere est blanche sans mélange ; Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouïe.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomènes, en faisant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Æthiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subitement dans la liqueur féminale des blancs : il ne peut donc pas naître un enfant olivâtre ou Negre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona ; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne de-

7

voit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus*. Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu : si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Negre : en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maîtres qu'elle a vus de loin ; ces excuses seroient rejetées par des Physiciens éclairés ; quoiqu'un juge indulgent fit bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singulière, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siècle : les Médecins la nomment tantôt *l'ictère atre* & tantôt *l'Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque : & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de * * * qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matière spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atômes hétérogènes, noirs, ou noirâtres ; c'est indubitablement cette sorte d'ictère ; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi vicieuses, un enfant dont l'épiderme seroit plus

ou n
de p
avan
teint
en a
roit
liffiq
la p
de p
exac

en l
de
en d
moi
toit
naïf
farc
ting
la p
cré
gan
cité
qu
A
aux
ave
kes
poi
&
de

en
me
ma

ou moins obscur : on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jaunisse renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet ; tous les faits connus, loin de prouver cette influence ; semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe, par ces scélérats qui prirent le nom de croisés, s'étoit dans nos climats subdivisés en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *ladrente blanche*, *lepra alba*, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere : ils naissoient livides, blêmes, quoique moins blafards que les Kakerlakes Asiatiques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée ; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit excessive, & même plus dangereuse que leur mal (1).

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens & des Kakerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient cer-

(1) La lepre que les Européens ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes symptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

tainement point dans leurs appartements à coucher ; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumôniers.

Comme dans une matiere si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause ; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué, avec les yeux d'un physicien, plusieurs cadavres de Negres, pour reconnoître la source de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'histoire naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumière mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, la couleur

« Quoique les lépreux des environs de Carthagene, » dit Ulloa, souffrent les incommodités inséparables » de cette maladie, ils ne laissent pas que de vivre » long-temps ; de sorte qu'on en voit qui meurent » dans un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal » excite le feu de la concupifcence, & combien il est » difficile à ceux qui en sont atteints de réprimer cette » passion déréglée : aussi leur permet-on de se marier » pour prévenir les désordres qui ne manqueroient » pas d'en résulter. » *Voyage au Pérou, Tome 1. liv. 5. page 42.*

du spe
blanc
leur m
à cela
veau,
epider
Negre
chang
les ca
recher

Il f
sur le
touro
fulter
savan
quér
de ri
tatio
poser
ils ab
en va
qu'il
de lo
qu'il
livre
l'aut
prog
doit
vain
plus
obli
tion

Berl
II

du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs ; vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc ; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps : les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes (1).

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la physique, eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savants les plus distingués : leurs ouvrages acquiesceroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite ; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire : ils abusent étrangement de leur propre facilité : en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant : leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solennelles & si vaines : l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination : on voudroit des recherches, des faits,

(1) Extrait de la lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 juillet 1767.

des autorités, des observations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infidèles, froides, & des raisonnements vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

Fin du Tome premier.

Co

A

tr

Abr

Abu

de

Abu

Aby

la

Aca

pe

Aca

Acc

cé

Accé

TABLE



T A B L E

D E S

M A J E T T E R E S

Contenues dans le Texte & dans les
Notes du premier Volume.



A

<i>Abô</i> (évêque d') réfute l'hypothèse de la retraite des eaux de la mer.	99
<i>Abrégés</i> , leurs inconvénients.	274
<i>Abulgazi</i> , son histoire des Tartares, comment découverte.	339
<i>Abus</i> , il ne faut pas en tirer des inductions.	121
<i>Abyssinie</i> , son élévation au-dessus du niveau de la mer.	97
<i>Academiciens</i> , François, martyrisent deux Lappons.	250
<i>Acadie</i> , abattis qu'on y a faits.	26
<i>Accoucheuses</i> de l'Europe, on condamne leur procédé.	143
<i>Acéphales</i> fabuleux, ce qui y a donné lieu.	<i>ibid.</i>

Tome I.

Q

- Acosta*, son ouvrage de *situ novi orbis*. 97
- Adanson* (M. d'), ses travaux en Afrique. 176
- Æthiops animal*, ce que c'est. 179. Examine
au microscope. 354
- Afrique*, conquise par les Arabes, qui y chan-
gent de couleur. 178
- Afrique*, les Princes y nourrissent des Negres
blancs. 329
- Agriculture*, a policé l'homme. 94.
- Ahuitzotl*, accusé par les Espagnols d'avoir égor-
gé 64000 hommes dans un temple. 201
- Ahouai*, arbre, ses propriétés. 89
- Akansans*, la plus belle race Américaine. 126
- Albanie*, ce que Plinè & Solon disent de ses ha-
bitants. 326
- Albinos*, nom donné par les Portugais aux Ne-
gres blancs, 321 V. *Negres blancs*.
- Albuquerque* (le Duc de) fait assembler à Me-
xico les Médecins Espagnols. 302
- Alexandre VI.* (Pape) veut faire son bâtard Em-
pereur d'Allemagne, 75 Ses idées romanesque.
Ses bassesses. *ibid.*
- Alexis*, médecins des sauvages, leurs secrets.
42
- Almâgre*, son origine & son caractère. 79
- Alongement* des paupieres, sa cause. 345
- Alphonse V.* demande la possession de l'Afrique à
Rome. 88
- Améric-Vespuce* voit des femmes nues. 57 Ce
qu'il dit du gonflement du membre viril. 58
Ce qu'il dit de la prostitution des Américai-
nes. 65
- Américaines*, voyez *Femmes*
- Américains* abrutis. 2. Ce qu'ils pensent de l'ori-
gine du mal vénérien, 17 Sont énervés. 32
Leur taille, leur foiblesse. *ibid.* Pris pour de
Orang-Outangs, *ibid.* N'approchent pas les

DES MATIERES. 363

- femmes pendant leur écoulement. 55 Les mal-
 traitent. 56 Les premiers Américains amenés
 en Europe enragent. 69 Ne tirent point leur
 origine de la Scythie. 108. Ils sont moins laids
 que les Kalmouques. 127 En quoi ils ressem-
 blent aux Tunguses. 131 Ce qui empêche leur
 peau de noircir. 185 Leur teint n'a pas changé
 depuis l'arrivée des Espagnols. 188 Leur tradi-
 tion sur l'existence des géants. 301
- Amérique*, ne nourrit pas de grands animaux
 quadrupedes. 9 Ce qu'elle contient en lieues
 carrées. 91 Elle a nourri des quadrupedes de
 la premiere grandeur, qui n'existent plus. 304
- Amour*, liens de la société. 127 Manquoit aux
 Américains. *ibid.* L'amour de la liberté n'est
 pas plus fort dans les Américains que dans les
 autres hommes. 128
- Anacarde*, les médecins varient sur ses proprié-
 tés. 140
- Anderson*, Bourgue-mestre de Hambourg, son
 Histoire du Groënland remplie de fables. 243
- Anglois*, leurs relations satyriques induisent en
 erreur. 117
- Animaux*, défectueux en Amérique. 9 Ceux de
 l'Asie & de l'Europe dégènerent en Amérique,
 hormis les cochons. 10 Animaux qui meurent
 de faim. 119 Ingratitude de leurs petits. 120
 Ceux des régions boréales sont chargés de
 graisse. 264 Quels animaux fournissent les plus
 grands os. 303
- Animaux* mulâtres, en quoi ils different des hom-
 mes mulâtres. 442
- Anson* (le Lord) découvre les progrès des jésuites
 en Californie. 150 Ne découvre point des
 géants Patagons. 296 Aventure de huit hom-
 mes de son équipage. 297
- Antermory* (M.), ce qu'il dit des Tunguses. 128

<i>Anthropophages</i> Américains, leur nombre exagéré. 210	Trois especes d'Anthropophages en Amérique. 211	Leurs différents goûts. 215
<i>Anthropophagie</i> , son origine. 202	210	
<i>Antiquités</i> anti-diluviennes, on n'en connoît point. 99	Antiquités Péruviennes décrites par les académiciens François. 316	
<i>Aplattissement</i> du globe, moins considérable qu'on ne l'a cru. 236		
<i>Anville</i> (M. d') réfuté. 30		
<i>Arabes</i> , divisés en tribus. 109		
<i>Arbres</i> Américains, n'enfoncent pas leurs racines. 7	Arbres à noyaux ne prospèrent pas en Amérique. 11	
Arbres fruitiers de l'Europe sont pour la plupart exotiques. 106		Arbres flottants dans la mer du Nord, d'où ils viennent & leurs différentes especes. 321 n.
<i>Arras</i> de la Guiane. 253		
<i>Artillerie</i> inutile en Amérique. 73		
<i>Aristote</i> critique mal à propos Hérodote. 341		
<i>Arum</i> , plante, ses propriétés. 4		
<i>Astruc</i> (M.) ses expériences sur la nutrition. 222		
<i>Atabaliba</i> pris. 71	Sa réponse au moine de la Vallé-viridi. 78	
Sa rançon. 81		
<i>Atac-apas</i> , Anthropophages de la Louisiane. 211		
<i>Atkins</i> , ses erreurs sur les différentes especes d'hommes. 180		
<i>Augustin</i> (Saint), ses visions extraordinaires en Ethiopie. 143	Ses propres paroles citées. <i>ibid.</i>	
<i>Aurores</i> boréales, non occasionnées par des vapeurs terrestres. 235	Leur lueur ne fait pas d'impression sur les thermometres. 236	
Depuis quand devenues fréquentes. 237		
<i>Auteurs</i> vendus à la cour de Madrid, imposteurs. 62	Auteur de <i>l'origine des Arts</i> (l'Ab-	

DES MATIERES. 365

bé Goujet) réfuté. 96
Auteurs, ceux de nos jours composent trop précipitamment. 359
Auto-da-fé, moins excusables que les repas des Cannibales. 201
Axe terrestre, ses extrémités ne vomissent point de feux. 234

B

Bacon (le Chancelier), son opinion sur l'origine du mal Vénérien. 220 Son sentiment réfuté. 222
Baffins, le navigateur, trouve des Esquimaux sous le soixante treizieme degré de lat. N. 234
Bagues de la Chine, ce que c'est. 61
Baleines, surpassent en grandeur toutes les productions de la nature. 241
Barbe, manque à tous les Américains. 34 Raison de ce défaut. 35
Barcelone, premiere ville de l'Europe où le mal Vénérien se déclare. 226 227
Barque des Canaries portée par des vents contraires en Amérique. 198
Bataille de Breme. 111
Battel, combien de Negres blancs il avoit vus à Loango. 329
Baumgarten, son histoire de l'Amérique est puérile. 144
Baye de Baffins, n'est point percée à son extrémité. 249
Beauchene - Gouin. (Mr.) ne trouve pas des géants aux terres magellaniques. 292
Bedas de Ceilan, sont sauvages & ont le teint blanc. 183
Beering, ses navigations malheureuses. 162
Bellin, sa carte cylindrique, ce qu'elle dit des Russes échoués. 164

- Benjamin** (le Juif), les observations qu'il fit en 1173 dans l'Abyssinie. 178
- Bentink**, ses relations. 128
- Berecillo**, gros chien, ses services signalés & récompensés. 74
- Bergeron**, sa collection de voyage citée. 123
- Bible**, inconnue en Amérique avant l'an 1492, n'a point été & ne sera jamais traduite en Américain. 314
- Bissadoa**, riviere en Espagne, les habitants de ses bords ont les oreilles longues. 145
- Bissao**, une Nègresse blanche y accouche d'un Négrillon. 347
- Blafards** (hommes), en quoi ils different des Negres blancs. 325 Ont le visage velu. *ibid.*
On les compare aux Cretins. 334
- Blafards** du Darien engendrent. 345 Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche. 349 Ne sont pas engendrés par des singes. 351
- Blafards** du Darien, quand on a commencé à les connoître. 319
- Blessures** faites à la tête entraînent la stupidité. 139
- Boerhaave** (Mr.), en quoi il s'est mépris. 236
- Bœufs** & buffes, n'existoient pas en Amérique. 106
- Bonheur**, s'il y en a plus dans la société que dans la vie sauvage. 122
- Bonzes**, n'ont jamais été en Amérique. 29
- Botanique**, unique étude sauvage. 53
- Bouebe** (le Sr.), sa poudre nutritive copiée sur celle des sauvages. 105
- Bouquet** (le Colonel), son expédition sur l'Ohio. 111
- Bouffole**, où elle cesse de se diriger. 236
- Brancas** (Mr. l'Abbé de), son mémoire sur les os fossiles. 308

DES MATIERES. 367

- Brassavole*, son indiscretion envers le pape Pie II. 204
Bresil, calculs sur l'or qu'il produit. 81
Brue (le fleur de) on cite sa relation. 348
Brutus gros chien, ses exploits, sa mort. 74
Bruyn (Corneille de) dessine des Samoyedes près d'Archangel. 266 Dessine fidelement les antiquités de Persépolis. 317 Voit une Kackerlake à *Bantam*. 330 En quoi il se trompe. *ibid.*
Buache (Mr. de) marque les limites de la Californie sans la connoître. 151
Buellio (le moine) est un des premiers qui apporte le mal Vénérien en Europe 16 Excommunie Christophe Colomb. 17
Buffon (Mr. de) réfuté. 20 Ce qui dit de l'antiquité des Américains. 188 Son hypothese sur l'organisation de la matiere en Amérique. 398 Ne croit point les Américains originaires de l'Amérique. *ibid.*
Bulle originale qui déclare les Américains hommes. 32 *Bulle* de Clément XI. déclare la race quarteronne blanche en Amérique. 190 *Bulle* d'Alexandre VI. par laquelle il donne l'Amérique à l'Espagne. 75 Texte original de cette *Bulle*. 76 Réflexion à ce sujet. *ibid.* *Bulle* qui autorise le commerce des Negres. 89
Byron (le Commodor) publie une relation absurde sur les Patagons. 297

C

- C* *Aamini* arbuſte, ſes propriétés. 44
Caille (Mr. l'abbé de la) réfute Kolbe. 114 Ce qu'il dit de la religion des Hottentots. 279 Mesure un Hottentot au Cap de bonne eſpérance. 301

- Calculs* sur les Negres transplantés en Amérique. 261 Sur la population en Amérique. 53 Sur le produit des mines du nouveau monde. 81 Sur les finances de l'Espagne. 84 Sur sa population. *ibid* Sur la destruction des Américains. 89 Sur la population du Groënland, & du pays des esquimaux. 271
- Californie*, restée long-temps inconnue. 150 Sa description. 151
- Californiens*, peuples, leur portrait & caractères. 159 160
- Calm* (Mr.), ses découvertes botaniques dans le Nord de l'Amérique. 44 Ce qu'il dit des coquillages du nouveau monde. 98. De la mer du Nord. *ibid*
- Canada*, quand il a pu se trouver dans la Zone torride par le changement de l'écliptique. 307
- Candish*, son voyage, écrit par le chevalier Pretty, il ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques. 286 Il y retourne pour la seconde fois. *ibid*
- Cannellier* de Winter, sa définition. 283 n.
- Canots* des Groënlandois, ne coulent jamais à fond. 264
- Cantharides*, excitent le Priapisme. 60
- Capitaine* Hollandois, s'éleve à un degré du Pole. 236
- Caractere* des Sauvages du Nord de l'Amérique différemment dépeint. 116
- Caraïbes*, leurs fleches empoisonnées. 71 Mangent 6000 hommes. 211
- Caribanes*, sauvages singuliers qu'on y rencontre. 143
- Carpi*, découvre le mercure. 20
- Carthagene*, affligée par des serpents. 5
- Carthaginois*, violent la parole qu'ils avoient donnée de ne plus sacrifier des enfants. 215

DES MATIERES. 369

Castration, son origine. 138

Cat (Mr. le) place des Negres dans le Nord. 170
 Compare mal à propos les Negres blancs aux
 lapins. 352

Casactimè, les prêtres égyptiens en reçoivent la
 tradition des abyssins. 97

Causes de la dégénération des Américains. 96 De
 leurs guerres nationales. 111 112 Causes qui
 refroidissent l'air en Amérique. 183 184

Cavazzi, auteur ridicule. 218 n.

Cartier (Jacques), ses relations mensongeres. 124

Caylus (Comte de), son sentiment sur les anti-
 quités Péruviennes. 317

Cécité, maladie particuliere aux nations polaires. 265

Celastrus plante, décrite. 44

Célibataires en Espagne, leur nombre. 84

Cendres de bois caustiques en Amérique. 4

Césalpin fait un conte ridicule sur le mal Vénérien. 225

César Borgia, monstre, 87

Cétacés, poissons carnassiers. 241 Leur instinct
 grossier, leurs organes obtus. 242

Chair humaine, un auteur prétend que son usage
 n'est pas contraire à la loi naturelle. 205 Si elle
 engendre la maladie vénérienne dans ceux qui
 en mangent. 220

Chaleur, ses effets sur la constitution de l'homme. 170

Chameaux, ne peuvent propager au nouveau
 monde. 11

Chapetonade, ou *Vomito-prieto*, maladie endé-
 mique dans quelques endroits des Indes Occi-
 dentales. 349

Chardin (Mr.), ses plans de persépolis exacts. 318
 Ce qu'il dit d'une maladie qui regne

érique.
 Sur le
 81 Sur
 popula-
 ins. 89
 1 pays
 271
 50 Sa
 151
 actera
 9 160
 s dans
 des co-
 ner du
 ibid
 a Zone
 307
 evalier
 terres
 secon-
 ibid
 283 n.
 à fond.
 264
 60
 u Pole.
 236
 érique
 116
 angent
 211
 contre.
 143
 20
 5
 voient
 215

Q :

- l'Ouest de la mer Caspienne. 327
- Charles-Quint* abandonne le bois de Gayac, pour se servir de la racine de la Chine. 231
- Charleville* (Mr. de), mangé par les Américains. 210 211
- Charlevoix* réfuté. 35
- Chasse*, entretient la guerre parmi les peuples chasseurs. 113 Elle ne fournit qu'une subsistance précaire : & familiarise l'homme avec le carnage. 213
- Chasseurs* (peuples), leurs mœurs. 96
- Chats blancs* d'Angola, l'auteur a observé qu'ils sont pour la plupart sourds. 353
- Chenard de la Giraudais*, sa relation sur les Patagons. 300
- Chevaux* nés blancs plus foibles que les autres. 353
- Cheveux* longs, permanents & non frisés des Américains. 49
- Cheveux*, leur couleur indique le degré de l'altération que les Negres blancs ont essuyée. 355
- Cheveux roux*, l'auteur soupçonne que c'est une maladie. 344
- Chidley* trouve les Patagons de taille ordinaire. 387 A un démêlé avec eux. *ibid*
- Chiens* Européens, perdent leur instinct au nouveau monde. 11 Sont employés à la conquête de l'Amérique 73 74 Reçoivent une paye comme les soldats. 74 Forment la première ligne au combat de Caxamalca. *ibid* Leur animosité contre les Américains dure encore. Chiens attelés à des traîneaux en Sibirie. 135 Chiens Espagnols préfèrent la chair des hommes à celle de femmes en Amérique. 218
- Chiliens*, se défendent contre les Espagnols. 73

DES MATIERES. 371

- Chinois*, ont les dents autrement arrangées que nous. 207 S'ils se sont servi d'éléphants dans leurs guerres contre les Tartares. 305 A quoi l'on attribue leur population. 256
- Chinoises*, leurs petits pieds feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun. 145
- Chiriguai*, sa dépopulation. 52
- Chrétiens*, leurs excès. 73 Traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans. 334
- Christophe Colomb*, aidé par une fille. 66 Son étonnement en arrivant en Amérique. 167 On embarque son corps pour l'enterrer à St. Domingue. 282
- Cimraëque* (la langue) est un dialecte du celtique. 288
- Climats* de l'Amérique, contraire aux animaux & plus encoise aux hommes. 2 Plus froid que celui des parties correspondantes de l'ancien continent. 9 Moyen pour juger de sa nature. 12 Le climat du nouveau monde se corrige. 20
- Climats* contraires au Christianisme. 158
- Cluvier*, son sentiment sur l'origine de l'Anthropologie, réfuté. 202
- Coca*, ses propriétés. 44
- Cochlearia* plante, les Groëlandois ne s'en servent pas contre le scorbut. 265
- Cochons*, changent de forme en Amérique. 11
- Colonies* en Amérique, leur fort. 86 Leur commerce interlope. *ibid.*
- Commerce* pernicieux entre l'Amérique & la Chine, supprimé par le roi Espagne. 158
- Communauté* de biens, excite des guerres civiles. 109
- Comparaison* des deux hémispheres de notre globe. 89 90
- Compilateurs* de voyages, les maux qu'ils ont faits. 273

- Concile de Lima**, refuse les sacrements aux Américains. 33
- Condamine** (Mr. de la), ses expériences. 8 Ce qu'il dit du teint des Américains. 187 Ce qu'il dit des l'Antropophages du sud de l'Amérique. 215 216
- Congo**, les personnes à cheveux roux y sont communes. 335
- Conquérants de l'Amérique**, éprouvent l'horreur de la famine. 2. Ils sont attaqués de différentes maladies. 23 24
- Conquête de l'Amérique**, de quelle façon elle s'exécute. 71 Conquêtes où elles ont été rapides. 72
- Constantin** fait une loi singulière. 197
- Continent** (le nouveau) a souffert des vicissitudes plus destructives que l'ancien. 309
- Contre-poison** tiré de l'absinthe & du rocou. 4
- Coquillages**, on n'en trouve point sur les plus hautes montagnes de l'Amérique & de l'Europe. 20 Les plus beaux se trouvent à la côte de la Californie. 152
- Cordillieres**, couvertes de neiges éternelles. 184
- Cordes** (Simon de) son voyage aux terres Magellaniques écrit par Jantzsoon. 288
- Corps muqueux**, ce que c'est. 171 178 Sa couleur dans les basanés & les blancs. *ibid.* Colorie l'épiderme. 344
- Cortez** (Fernand), le nombre de ses troupes. 53 & 70 Les Scholastiques d'Espagne se moquent de lui. 319 On cite ses *las cartas al Emperador*. 330
- Couleur des Américains**. 138 Cause de la couleur des Negres. 174 Elle ne constitue point les especes ni dans le regne animal ni dans le végétal. 180 Couleur rougeâtre des Américains, inhérente dans leur liqueur spermatique.

DES MATIERES. 373

- ainsi que celle des Negres. 190 191
Cour de Rome, ses excès honteux. 87 88
Courage, la vie sauvage ne l'éteint pas, 102
Crâne, sa flexibilité dans les enfants. 142 143
Cranz (David), le premier volume de son histoire du Groënland est intéressant, le second pitoyable. 245
Critinage, ce que M. de Maugiron dit de son origine, est incertain. 347
Cretins du Valais, description de ces créatures. 333 On les regarde comme des Saints, parce qu'ils sont foibles. 334 Il n'y en a que dans le Valais. 350
Crocodiles, abâtardis en Amérique. 67
Cultivateurs en Amérique, n'ont pu dompter le terrain. 2

D

- D** *Andis*, état de leurs colonies au Groënland en 1764. 237 239 Ils n'ont pas les premiers peuplé le Groënland. 248
Dapper réfuté. 55 56 Ce qu'il dit des *Dondos* blonds. 355
Decker (le Capitaine) écrit le voyage de Jacques l'Hermite. 327 Dit que les Patagons ne sont point des géants, *ibid.* Auteur estimé. *ibid.*
Découverte du nouveau monde accompagnée de circonstances ridicules. 75 Malheurs qui en eussent résulté si elle s'étoit faite plutôt. 230
Dégénération, commence par les femelles. 50
Déluge particulier de l'Amérique. 97 Preuve de cet événement. 99
Démon métallique, être ridicule. 327
Dents, il en manque deux à quelques nations, cause de ce défaut, 147 *Dents canines*, n'ex-

cedent point le nombre de quatre dans l'espèce humaine. 207	Dents molaires fossiles trouvées en Amérique.	310
<i>Dépopulation</i> de l'Amérique, ses causes. §4	Des terres Arctiques.	256
<i>Députés</i> des sauvages, leur déclaration.		112
<i>Despotes</i> , comparés à Tibere.		121
<i>Détroit</i> de Forbisher bouché par la glace.		249
<i>Dias</i> le Jésuite, les sauvages veulent le manger.		217
<i>Dictionnaire Encyclopédique</i> l'article <i>Jagas</i> y est double & exagéré. 214. n. Ce qu'il dit des Nègres blancs.		351
<i>Différences</i> des deux Hémisphères de notre globe. 91	Réflexions à ce sujet.	<i>ibid.</i>
<i>Modore</i> de Sicile parle d'Antiquité anti diluviennes.		100
<i>Donation</i> du Pape, sert de titre aux Espagnols.		75
<i>Dondos</i> , signification de ce mot. 321	V. <i>Negres blancs.</i>	
<i>Dorado</i> (El) cherché par les Jésuites; & ce qu'en dit Gumilla.		156
<i>Drake</i> (l'Amiral) fait le tour du monde. 283	Mangé vivant par les crabes <i>ibid.</i>	
Trouve les Patagons de la taille ordinaire de l'homme.		<i>ibid.</i>
<i>Droits</i> sacrés de l'homme, mal défendus.		89
<i>Drusias</i> , être chimérique		327
<i>Duclos</i> (Mr. l'abbé), son mémoire sur les Druides excite des querelles.		199
<i>Dumont</i> (Mr.) cité. 6 Ce qu'il dit de la façon de guérir la folie.		93

E

- E**aux stagnantes , mortelles en Amérique. 3
 Exhalent des brouillards chargés de sel. *ibid.*
Ecliptique , si son obliquité est constante. 306
Ecoulement du Sexe , peu abondant dans les pays
 froids & chauds. 52
Edaa , ancien livre sur les Islandois. 314
Edit singulier du parlement de Paris touchant le
 mal vénérien. 17
Egede , Evêque de Groënland , manquoit de con-
 noissances physiologiques. 245
Eléphantiafe Egyptienne , attaque les gens de
 qualité. 230
Eléphants , jamais transplantés en Amérique.
 Si &c. S'il est vrai qu'ils se sont sauvés en
 Sibérie. 305 Transplantés où ils peuvent vivre.
 312
Ellis , où il fixe les bornes des Habitations
 Américaines 239 Son voyage à la baye de
 Hudson auroit pu être plus intéressant. 244 Se-
 fonde mal à propos sur le témoignage de Char-
 levoix. 245
Embonpoint des Américaines , leur sert de tablier.
 50
Emigrations des Septentrionaux , comment il faut
 les expliquer. 270
Empire Romain , causes de sa décadence. 85
Enfants Européens , meurent en Amérique. 25
 Ceux des Américains méridionaux naissent ,
 dit-on , avec une tache brune sur le dos. 192
Enfants d'un teint rougeâtre , engendrés par des
 Negres. 335
Enfants noirs , pourquoi il n'en naît pas de pa-
 rents blancs. 316

- Épiceries*, leur commerce entre les mains des Vénitiens. 85 86
- Epiderme* de l'homme, n'est point composé d'écaillés. 172 n.
- Erreurs* vraisemblables, peuvent conduire à la vérité. 175
- Eskimaux*, variété remarquable dans l'espece humaine. 123 Ils habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique. 233 Ils ne different en rien d'avec les Groënladois. 246 Leur nom propre. 247 Ce qu'ils disent à un missionnaire Danois. *ibid.* S'établissent au Groënlad. 248 Par quel chemin ils y sont venus. 249 N'habitent point à Terre Neuve. *ibid.* Quand les premiers ont été montrés en Europe. Faux Eskimau montré à Amsterdam. 251 Portrait des Eskimaux. 251 Si l'on en trouve qui ont de la barbe. 254
- Espagnols*, se mangent les uns les autres. 2 Huit millions passent en Amérique. 73 Leur population exagérée. 72 Leurs finances épuisées. 80 Sont frappés de vertiges. 84 Sont sujets aux écrouelles, & comment ils cachent ce défaut. 147 Leurs infames actions en Amérique. 219 Martyrisent un Patagon & le baptisent. 282
- Espris* de vin, dissout les résines. 61 Où il se gele. 237
- Etablissements* des Européens au nouveau monde, infectés de bêtes venimeuses. 4. 5.
- Euler* (Mr.); ce qu'il dit du changement de l'Ecliptique. 307
- Europe*, si elle a gagné à connoître l'Amérique. 85 Le prix des denrées y hausse huit fois. 86 Quand elle a cessé d'être sauvage. 106
- Européens*, leur mauvaise conduite envers les Américains. 113 Ils n'auroient pas dû les détruire. 115 Pourquoi ils ont voulu trouver

DES MATIÈRES. 377

- des géants aux terres Magellaniques. 312
Expériences sur le climat du nouveau monde
 faites au thermometre. 89 Pour blanchir les
 Negres. 179

- F**able des géants, adoptée par tous les peuples 313
Fallope fait un conte ridicule sur l'origine du
 mal vénérien. 226
Fanatiques de la ville de Tentire, mangent un
 fanatique de la ville d'Ombe. 209
Femmes Américaines, & leur laideur. 50 accou-
 chent sans douleur. *ibid.* Abondance de leur
 lait. *ibid.* Se font tetter par des chiens. 51 Leur
 écoulement irrégulier. *ibid.*
Femmes blanches qui accouchent d'un enfant
 mulâtre, ont aimé des Negres. 355
Fer, on en trouve dans le sang humain. 120 n.
 Inconnu chez les sauvages. 108
Ferdinand (Roi d'Espagne) emprunte de l'ar-
 gent d'un domestique, pour conquérir l'Amé-
 rique. 88
Fiel, défectueux dans les Américains. 41
Figures différentes imprimées aux têtes des en-
 fants Américains. 142
Fille sauvage, trouvée dans les bois de la Cham-
 pagne, n'étoit pas née au pays des Eskimaux.
 178 179 Ses aventures. *ibid.*
Fille singulière, née à la nouvelle Grenade. 337
Fieravanti (*Sigr.*) ses caprices médicaux. cités.
 221 Ses expériences. 222
Foë (Daniel) auteur du Roman de Robinson.
 294
Folie guérie par l'Anacarde. 141

- Forêts**, les plus grandes sont en Amérique, 184
Elles contribuent à refroidir l'air. *ibid.* Enva-
hissent les terrains dépeuplés 241
- Formation spontanée**, pourquoi elle a occupé
les anciens Philosophes. 92
- Fourmis**, ravagent le Brésil. 6 Piquent les fem-
mes qui ont eu leur écoulement. 56
- Fous**, respectés en Orient, en Turquie, en Suis-
se, & chez les Sauvages. 139 Idée qu'on en
a eue dans l'antiquité. 333 334
- François**, se mangent les uns les autres. 3 Font
un traité singulier & glorieux avec les Atac-
apas. Laisserent faire aux autres nations les gran-
des découvertes. 292
- François I.** meurt du mal Vénérien. 17 A reçu des
frictions mercurielles par Maître le Coq. 230
- François d'Assise** fait l'espion. 80
- Fréret** (Mr.) ses calculs chronologiques. 100
- Frésie** (Mr.) on voyage aux terres Magellani-
ques. 294 Change la patrie des Patagons. *ibid.*
Se laisse induire en erreur par de faux témoins.
139
- Froid**, augmente par degrés jusqu'aux poles. 234

G

- G** **Alion** d'Acapulco chargé par les Jésuites,
pris par les Anglois. 157
- Garcilasso**, ce qu'il dit de la Sodomie des Péru-
viens. 63 Réfuté. 64 Ce qu'il dit des anciens
bâtimens Péruviens est exagéré. 315 316
- Géants** Patagons, on auroit apporté de leurs
squelettes s'ils existoient. 295 Etymologie de
leurs noms. 313
- Gelées**, font blanchir les pétales des giroflées &
des roses rouges. 352

Gengis
la g
Genne
Terr
Genre
quel
Gentil
fem
Gibier
Giraff
Gland
Glacé
& p
Gutell
Ses
337
Gobal

Gobel
Goître
Groître
Const
fion
Gren
Groën
fou
Ses
Fai
Son
Groën
Ce
le
ga
fer
32
hu
doi

DES MATIERES. 379

- Gengiskan** dévaste l'Asie. 306 Ses successeurs se font la guerre, & fondent un Empire en Sibérie. 305
- Genes** (Mr. de) ne trouve point de géants aux Terres Magellaniques. 292
- Genre humain**, s'il n'a qu'une tige ou plusieurs, question inutile. 188
- Gentil la Barbinaï** (Mr. de) voir de grands ossements au Pérou 302
- Gibier**, peu nombreux dans les pays peuplés. 241
- Giraffes**, n'existent pas en Amérique. 304
- Glands** de chêne, on en fait du pain. 96
- Glaces**, on n'en trouve point dans la haute mer, & pourquoi. 234
- Gutelin** (Mr.) sa description de la Sibérie. 134 Ses recherches sur la *Piestra-Horda* en Sibérie. 337 Contredit mal à propos. Strahlenberg. 338
- Gobali**, farfadets risibles d'Italie & d'Allemagne. 327
- Gobelins**, farfadets de France. 327
- Goîtres**, ce qui les occasionne. 147
- Groïtreux**, hommes en Amérique. 146
- Constement** énorme du membre viril. 34 Occasionné par des Insectes. 59
- Grenouilles** d'un poids énorme. 6
- Groënland**, les Européens y ont un établissement sous le 71^{ème} degré 6 minutes de latitude. 339 Ses anciennes traditions recueillies. 248 249 Fait partie du continent de l'Amérique. 249 Son rivage oriental devenu inabordable. 250
- Groëlandois**, originaires de l'Amérique. 28 248 Ce qu'ils disent des dernières habitations dans le détroit de Davis. 239 Parlent le même langage que les Eskimaux. 246 Leur langage diffère de celui des Lapons. 249 Leur portrait. 326 252 Ne font jamais du feu dans leurs huttes. 252 Portrait de leurs femmes. 255 Ils doivent être payés pour assister au sermon. 259

184
Enva-
241
occupé
92
s fem-
56
n Suif-
on en
33 334
3 Font
Atac-
s gran-
292
çu des
230
80
100
ellani-
s. ibid.
moins.
139
s. 234
Esuites,
157
s Péru-
anciens
15 316
de leurs
ogie de
313
flées &
352

- Guerres* perpétuelles entre les Sauvages. 109 *Rai-*
son de ces guerres. *ibid.*
Guiane, sa dépopulation. 53 Singulière occupa-
tion de ses Roitelets. 56
Guiot, sa relation sur les Patagons. 300
Gumilla le Jésuite, ses extravagances 89 Ce qu'il
rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade.
337

H

- H***Aller* (Mr.), son observation sur les co-
quillages. 22 23
Hans-Sloane (Mr.) confond un charlatan. 295
Hawkins (Richard) s'explique vaguement sur
la taille des Patagons 210 Prétend que les
Anglois ont les premiers peuplé l'Amérique.
ibid. Son opinion absurde défendue par des Sa-
vants. 211
Hecla, ses tourbillons de feu ne sauroient fondre
la glace. 236
Hémisphères de notre globe, séparés par un dé-
troit. 306
Herbe Paraguaise, ses propriétés. 49
Hermite (Jacques l'), son voyage aux terres
Magellaniques 291
Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme
dans les Negres. 341
Herrera, peinture qu'il fait du Temple de Mexi-
co. 200
Hippopotames, n'existent pas en Amérique. 304
Histoire de la traite des Negres. 15. 16 *Histoire*,
elle est en défaut sur l'origine des nations. 92
Histoire universelle, ouvrage ridicule. 129 Ce
qu'elle dit des *Jugas*. 214
Histoire généalogique des Tartares; l'auteur de

DES MATIERES. 389

notes sur cet ouvrage contredit Strahlenberg.	
36 En quoi il raisonne mal.	339
<i>Histoire naturelle & civile de la Californie</i> ,	
ouvrage très-singulier & plein d'impostures.	150
<i>Histoire naturelle</i> a de grands vuides.	347
<i>Historien</i> de la nouvelle France, fait un portrait	
absurde des Eskimaux.	266
<i>Hoffmann</i> (Mr.) se déclare vivement contre l'u-	
sage de l'Anacarde.	141
<i>Hog</i> , prétendu géant dont on veut vendre une	
dent pour 2000 sequins.	295
<i>Hollandois</i> , apprivoisent les Hottentots.	113
leur payent leur terrain. 114 Hivernent au	
Spitzberg. 239 240 Mangent le cœur de Wit.	
209 Mesurent deux cadavres de Patagons à l'isle	
Pinguin.	290
<i>Holmos</i> (Juan de) fait fossoyer près de Puerto-	
Vejio.	302
<i>Hommes</i> à une jambe, ce qu'en disent les émis-	
saires du Pape. 124 125 Hommes marins fabu-	
leux. 126 Hommes ruminants, opinion sur	
cette maladie. 147 Hommes ventriloques. <i>ibid.</i>	
Hommes noirs, on n'en a pas trouvé en	
Amérique. 183 Plus les hommes sont basanés,	
plus leur liqueur spermatique est colorée. 192	
Leur aveuglement. 202 Ne sauroient vivre au	
delà du 80ieme degré de latitude Nord. 234	
A quelle hauteur au dessus du niveau de la mer	
ils peuvent vivre.	310 n.
<i>Homme</i> sauvage trouvé dans le Hannovre devenu	
quadrupede.	258
<i>Hommes tigres</i> , s'il y en a en Siberie.	338
<i>Hôpitaux</i> de lépreux, leur nombre dans la Chré-	
tienté.	231
<i>Horde</i> bigarrée en Tartarie, fabuleuse.	339
<i>Horn</i> (Georges de) son livre de <i>Originibus Ame</i>	

<i>rican</i> , Ouvrage ridicule.	128
<i>Horrebaw</i> (Nié), son Histoire d'Islande estimée.	244
<i>Hofie</i> , origine de ce mot.	204 n.
<i>Hottentots</i> , se connoissent en plantes. 48 Demandent un miracle. 114 Leurs discours aux Hollandois.	<i>ibid.</i>
<i>Humidité</i> de l'athmosphere en Amérique.	19
<i>Huns</i> , leurs expéditions.	129
<i>Hydropiste</i> noire, maladie rare.	356
<i>Hypothese</i> singuliere sur le teint des Negres.	160

I

<i>Jalofes</i> cabanés au Sénégal.	104 105
<i>Jamaïque</i> , maladies qui y regnent.	25
<i>Java</i> (l'Empereur de) tenu en tutelle par les Hollandois. 33 Avoit, en 1761, trois Kackerlakes à sa Cour <i>ibid.</i> Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia.	<i>ibid.</i>
<i>Jaunisse</i> des enfants.	42
<i>Idereâtre</i> , maladie singuliere.	356
<i>Idées</i> relatives d'amitié, manquent aux Américains sauvages.	108
<i>Idiomes</i> différents multipliés en Amérique & en Tartarie	130
<i>Jérome</i> (Sr.) se fait limer les dents mal à propos.	207
<i>Jésuites</i> , font souvent communier les Paraguais, & pourquoi. 33 Ne sont jamais veridiques. 57 Exécutent le projet de Las Casas. 115 Quand ils se sont introduits en Californie. 151 Etat de leurs missions dans cette province. 152 Ils fascinent l'esprit du roi d'Espagne. 154 Commandent les troupes en Californie, & y vo-	

DES MATIERES. 383

- 128 e estimée. 155 Leurs recherches inutiles sur l'origine des Américains. 161
 244 *Iguans*, leur chair aigrit le germe variolique. 12
 304 n. Elle n'est pas si pernicieuse en Asie. *ibid.* Description de l'Iguan. 13
 Deman- *Imagination* des meres sur l'Embryon. 343 L'auteur la rejette 343 344
 aux Hol- *Immortalité* de l'ame, si les Sauvages en ont quelque idée. 261 262
ibid.
 19 *Incas*, font des loix contre les Sodomites. 64
 129 *Inceste* commun chez les Sauvages. 57
 356 *Innocent IV* (le pape), envoie une ambassade ridicule au Kan des Tartares. 124 125
 Negres. *Inoculation* de la petite vérole, ses différentes manieres. 47 48 Mémoire à ce sujet. 48 Inoculation à la Chinoise mortelle en Angleterre. 47
 160
 104 105 *Insalubrité* du climat. où elle est la plus grande au N. M. 349
 25 e par les *Inscription* lapidaires fausses. 165
 rois Kac- *Insectes*, excessivement multipliés dans les pays incultes 193 L'huile & la fumée les tuent. *ibid.*
 mande au *ibid.*
 42 *Insensibilité* des Américains. 67 Leur fait mépriser la mort. 68
 356 *Jongleurs* (médecins) entreprennent de guérir la folie de leurs compatriotes à la Louisiane. 140
 ix Améri- *Jonston* (le Naturaliste), sa *Thaumathographie* citée. 38 n.
 que & en *Joppé* (la ville de), ce qu'en disent Mela, Pline, & Solon. 100
 130 mal à pro- *Iris* rouge, preuve d'une vue foible. 344
 207 *Irlande*, on doit y goudronner les bestiaux qui paissent dans les près jour & nuit. 195
 araguais, *Iroquoises* (femmes), craignent l'enfantement. 64
 liques. 57
 15 Quand
 151 Etat
 ce. 152 Ils
 154 Com-
 & y vo-

- Isla*, (Dias de) son ouvrage intitulé *Contre las Bubas* cité. 226
- Islande*, jusqu'à quel degré le thermometres y descendent. 236
- Iste de la Croyere* (Mr. de l'), ses observations astronomiques faites sur la mer du Nord. 163 164
- Iste* (Mr. Nicolas de l'), a oublié des positions intéressantes dans ses cartes géographiques. 163 164
- Istes de l'Archipelague Indien*, leurs habitants ne sont pas negres. 183
- Istes situées près de Java*, fournissent plus de Kackerlakes que Java même. 350
- Juifs*, ne se méfalloient pas par fanatisme. 225
- Ivoire fossile de Sibérie*, ce qu'en dit Mr. Surgy. 304
- Ivoire fossile d'Italie*, ce qu'on en dit. 312 313

K

- K** *Amtzchatka*, on y parle un langage différent de l'Américain. 163
- Kamtzchatkadales*, amenés en Amérique. 163
- Karalit*, nom que se donnent les Eskimaux & les Groënlandois. 246 *Skreling* en est une corruption. *ibid. n.*
- Keilkraefs*, lutins d'Allemagne, êtres très-ridicules. 327
- Klabauters*, êtres chimériques. *ibid.*
- Knivet*, exagere la taille des Patagons. 287
- Passé au service de Portugal*, & craint un *Auto-da-Fé.* *ibid.*
- Kolbe* (Pierre), ses impostures. 114
- Kraft*, son livre moins impertinent que celui de *Lafiteau.* 119

DES MATIERES. 385

L

- L** *Aps* leur grand nombre en Amérique. 98
 Restes d'une inondation. *ibid.*
- L** *Ladrerie blanche*, se transmettoit aux Enfants,
 dans le sein de la mere. 357 Description de cette
 maladie. *ibid.*
- L** *Lait* des hommes en Amérique. 38
- L** *Lama* (le grand), son culte expliqué. 30 On
 mange ses excréments 31 On lui fait faire
 diete. *ibid.* Son pouvoir comparé à celui du
 Pape. 77
- L** *Langueur* des Américains en amour. 58
- L** *Lapins*, ravagent l'Espagne. 8
- L** *Lapins blancs*, ont les yeux rouges. 345
- L** *Lapons*, on ignore leur antiquité. 27 Font de la
 fumée avec des éponges pour chasser les insectes.
 195 Ne peuvent servir dans les armées. 264
- L** *Lappones* (femmes) éprouvent l'écoulement
 menstruel. 52
- L** *Las Casas* (Barthelemi), ses calculs sur la destruction
 des Indiens. 89 Son projet pour policer les Américains.
 115 Offre un mémoire à la Cour d'Espagne sur la traite
 des Negres. *ibid.* Esprit intrigant. *ibid.*
- L** *Lepre*, excite à la lubricité en Europe & en
 Amérique. 358
- L** *Lépreux*, vivent long-temps. 44
- L** *Leontopodion*, plante, ses propriétés. 61
- L** *Lettres Edifiantes*, source impure. 55
- L** *Leuwenhoek*, illusions optiques de ses microscopes.
 173
- L** *Liberté*, elle a à se plaindre des despotes & des
 esclaves. 121

Contre 226
 etres y 236
 rations Nord. 164
 sitions hiques. 164
 164
 bitants 183
 plus de 350
 225
 Surg. en dit. 12 313
 diffé- 163
 163
 x & les corrup-
 bid. n.
 rès-ridi- 327
 bid.
 is. 287
 int un bid.
 114
 celui de 119
 L

<i>Lieue quarrée</i> (une) peut nourrir 800 personnes.	53
<i>Linneus</i> (Mr.) , sa <i>Flora Lapponica</i> citée.	51
<i>Lions</i> Américains abâtardis.	6
<i>Lister</i> , réfuté.	60
<i>Lobélia</i> , plante antivérolique , décrite.	45
<i>Loix Saliques</i> , défendent de manger de la chair humaine.	209
<i>Longueur</i> du prépuce , produite par-l'épaisseur du ceps muqueux.	344
<i>Lopez d' Azevedo</i> , sa harangue ridicule.	88
<i>Louisiane</i> , les femmes y sauvent les François.	68
<i>Loup</i> ou <i>Lupus</i> , Commentateur de St. Augustin , tâche d'excuser les visions de ce Pere de l'Eglise.	143
<i>Loups</i> , quand ils se sont introduits dans la Californie.	152
<i>Lunettes</i> des Eskimaux & des Groënlandois , leur usage.	264 265

M

<i>M</i> <i>Acoco</i> (le grand) , ce qu'on dit de ses repas.	214 215 7.
<i>Magellan</i> , fait pendre l'Evêque de Burga , & décapiter l'aumônier de son vaisseau. 281 Fait prendre deux Patagons.	282
<i>Maillet</i> (Mr. de) , son <i>Telliamed</i> cité.	124
<i>Mairon</i> (Mr.) , son <i>Traité</i> sur les Aurores boréales , estimé.	235
<i>Maire</i> (le) , double le Cap Hoorn. 290 Trouve un nouveau détroit. <i>ibid.</i> Déterre de grands ossements. <i>ibid.</i> Se brouille avec son compagnon Schouten.	391
<i>Mal de Stam.</i>	48
<i>Mal Vénérien</i> , donné en échange de l'Evangile.	

DES MATIERES. 387

- 17 Les François le reçoivent des Espagnols, & pourquoi appelé *mal de Naples*, 228 227
 Avoit fait le tour du monde en l'an 1700. 230
Mal pédiculaire, où il est endémique. 230
Maladie Vénérienne, sa véritable cause. 43
 Moins violente en Amérique qu'ailleurs. 45
Maladies différentes du Nord de l'Amérique. 48
Maladies héréditaires prouvent que le sperme peut se corrompre. 341
Malheur commun des hommes. 109
Mallet, (Mr.) ce qu'il dit des découvertes des Norvégiens dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*. 268 n.
Mamelles des Animaux mâles. 42 Leur usage 49
 Pourquoi alongées dans les femmes sauvages. 254 Leur aréole est noirâtre dans les Eskimauses & les Samoyedes. *ibid.*
Mammout, animal fabuleux, cru réel par Mr. de Buffon. 303
Man deslo, ce qu'il dit des hommes blancs établis dans la Zone torride. 176
Manet, (Mr. l'Abbé de) baptise des enfants Portugais métamorphosés en Afrique 177 Son histoire de l'Afrique Française citée. *ibid.* Ses recherches en Afrique sur les Negres blancs. 329
Manihot, ses qualités. 4
Maranes, chassés d'Espagne, basanés comme les Calabrois 179 Le Pape Alexandre VI leur vend un asyle. *ibid.*
Margraff, ses observations. 7 Voit une femme Africaine rouge. 335
Maricus se dit Dieu incarné. 196 n. Les Lions refusent de le mordre. *ibid.*
Marina maîtresse de Fernand Cortez, le seconde durant ses conquêtes. 68
Martiniere, son Dictionnaire géographique peu judicieux en bien des points. 291

erson- 53
 e. 51
 6
 60
 45
 i chair 209
 leur du 344
 88
 ois. 68
 gustin, Eglise. 143
 la Car 152
 is, leur 64 265

 de ses 4 215 n.
 , & dé- 81 Fait 282
 124
 cores bo- 235
 Trou- e grands mpagnon 391
 48
 Evangile.

- Mas* (Mr. du), ce qu'il dit des Negres blancs. 345
- Maty* (le Docteur) croit à la fable des géants Américains , & la divulgue mal à propos 298
Comment il veut réfuter l'hypothèse de Mr. de Buffon. 299
- Maugiron* (le Comte de), on cite son mémoire sur les Crétins. 333
- Maures* , chassés d'Espagne portent le mal Vénérien en Afrique. 17 Ils sont moins noirs que les Negres. 170 Nombre de leurs générations en Espagne. 179 N'y ont pas changé de couleur. *ibid.*
- Mays* , auroit dû policer les sauvages de l'Amérique. 105
- Mead* , (Mr.) sa Méchanique des venins citée. 220
- Mekel* (Mr.) ses recherches anatomiques citées. 171 n. Lettre qu'il écrit à l'auteur sur les Negres blancs. 318
- Médailles* , elles n'ont aucune antiquité respectivement à la durée du monde. 100 *Voyez* Phidon.
- Médecins* du XV & XVI siècle , de quoi on les accuse. 230 Médecins Espagnols , ce qu'ils disent des os fossiles trouvés au Mexique. 302
- Mer* du Nord , se retire , dit-on , de quarante-cinq pouces en un siècle. 98
- Mercurie* , où il se fige. 237
- Merian* (Mademoiselle de), ses insectes dessinés , les figures en sont frappantes ; La meilleure édition de son ouvrage est celle de 1719 , à Amsterdam. *ibid.*
- Mesanges* (le moine), sa description du Groënland est puérile. 244
- Métifs* , nés d'un Américain & d'une Européenne ont de la barbe. 189 Métifs du Pérou , leur portrait. 192
- Mexicains* , payoient un tribut en pucerons. 5
D'où ils paroissent être venus. 188 189

DES MATIERES. 389

<i>Mexique</i> , sa population exagérée.	55
<i>Mines</i> du N. monde, les hommes de notre continent n'y résistent pas.	49
<i>Miracle</i> fait par A. Van der Steel.	114
<i>Missionnaires</i> , mangés par les Anthropophages.	
217 N'ont jamais été chez les Patagons, & pourquoi.	202
<i>Mississipi</i> , les rivages de son embouchure submergés.	189
<i>Mæbius</i> , ses extravagances.	18
<i>Monde</i> (le nouveau) les peuples de l'Afrique n'y avoient pas passé avant l'arrivée des Européens.	186
<i>Monnier</i> (Mr. le) son sentiment sur les lueurs boréales & australes.	235
<i>Montagnes</i> , c'est à leur penchant, ou sur leur sommet, qu'on a découvert les nations les plus anciennement rassemblées en Amérique	188
189 Si l'on peut vivre sur une montagne haute de 2446 toises.	309 310
<i>Montesquieu</i> (Mr. de) en quoi il s'est mépris.	
102 Ce qu'il dit de la propagation des peuples Ichtyophages semble très-suspect.	254 255
<i>Montezuma</i> accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 20000 enfants en un an.	200
<i>Montezuma</i> (frere de l'Empereur) premier Américain, mort de la petite-vérole.	17
<i>Montezuma II.</i> avoit des blafards à sa Cour.	330
<i>Morera</i> , ses aventures.	165
<i>Morts</i> , pourquoi respectables.	206
<i>Mutilations</i> , ne peuvent asservir la nature.	36

N

N Ains du ferrail de Constantinople, moins respectés que ne le sont les Negres blancs par

- les Princes d'Asie & d'Afrique. 330
- Nains** de Calicut, ont des jambes monstrueuses. 122
- Narborough**, décrit les terres Magellaniques avec beaucoup d'exactitude. 291
- Nature**, elle n'est morte qu'en apparence dans les terres Arctiques. 240 Donne à l'Océan ce qu'elle refuse à la terre. 241 Si elle est encore en enfance au N. Monde. 298
- Naufrage** (droit de), & *Strandrecht*, brigandages difficiles à extirper. 163
- Negres**, préfèrent la chair des serpents & des lézards à toute autre. 16 Ne se policeront jamais. 94 N'existent que dans la Zone torride. 172 Ne font pas la douzième partie du genre humain, comme on l'a cru, *ibid.* La substance de leur cerveau, de leur moëlle, de leur glande pinéale, de leur sang, de leur sperme, est noirâtre. 170 171 Leur épiderme vu au Microscope. 172 173 Leur sueur noircit le linge blanc. *ibid.* Leur peau paroît échauffée. *ibid.* Pourquoi on ne fait de bons esclaves. 174 Cause de leur stupidité. *ibid.* Pourquoi ils se découpent la peau du visage. 197
- Negres** dont les pieds sont faits en queue d'écrevisse, ce qui a donné lieu à cette fable. 126
- Negres** à physionomie de tigre fabuleux. 208
- Negres**, blanchissent pendant les maladies. 320 Ont les paumes des mains plus blanches que le reste de la peau. 343
- Negres blancs**, nuance de leur teint. 321 N'ont ni barbe ni poil aux parties génitales. *ibid.* Couleur de leur iris. 322 Comment ils voient les objets. *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante. 323 Leurs doigts sont mal formés. 323 Mangent fort difficilement. *ibid.* Meurent jeunes. 324 Ce qu'en ont dit quelques naturalistes. 328 Idée qu'on a d'eux en Asie & en Afrique.

DES MATIERES. 391

- 329 A quoi on les emploie dans les Cours des Princes. 331 Sont incapables de travailler. 331 Leur origine. 335 Il y en a qui ont les cheveux roux. 336 Sont inféconds. 345 On ne permet pas à nos Chirurgiens de les anatomiser. 346
- Négresse** qui accouche de quatre enfans blafards. 336
- Négrillons & Négrittes**, naissent blancs, & n'ont du noir qu'aux ongles & aux parties génitales. 175 Explication de ces phénomènes. *ibid.*
- Nodal** (Garcie de) son voyage aux terres Magellaniques. 290
- Noé**, où sa chaloupe s'arrêta suivant un Théologien. 27
- Nord Capre**, destructeur des harengs. 241
- Nort** (Olivier du), part pour les terres Magellaniques. 189 Son voyage écrit par un anonyme mauvais Logicien, qui fait des contes absurdes sur les Patagons. 289 290
- Norvégiens**, inquiets comme tous les peuples septentrionaux. 267 Découvrent le Groënland en 770. *ibid.*
- Nannez** (Vasco), fait dévorer par ses chiens le Cacique de Quarequa & ses courtisans. Est surnommé Hercule. *ibid.* Est sauvé par les Américaines. 66 Ce qu'il rapporte de la Cour de Quarequa. 185
- Nourriture** des Américains tirée d'une plante empoisonnée. 4

o

- O** Deur forte qu'exhale le corps des Américains, & pourquoi. 196
- Ogilbi**, ce qu'il dit des Negres blancs. 346
- Oiseaux** aquatiques, incroyablement multipliés aux Terres polaires. 240

R 4

<i>Olearius</i> , en quoi il s'est trompé.	255
<i>Ollum-Lengri</i> (détroit de), bouché par les glaces.	249
<i>Or</i> , regardé comme marchandise.	86
<i>Oreilles</i> alongées, à la mode en Amérique.	145
Les suc's nourriciers de la tête favorisent l'allongement factice des oreilles.	<i>ibid.</i>
<i>Orientaux</i> , adonnés de tout temps à la magie astrologique.	133
<i>Orénoque</i> , pourquoi les Jésuites s'y cantonnent.	156
<i>Os</i> fossiles exhumés en Amérique.	99
Ce que les savants en disent.	302
<i>Os</i> fossiles de la Sibérie, ce qu'on dit de leur origine.	304 306
<i>Os</i> fossiles déterrés au Canada.	302 306
Apportés à Paris.	308
L'Auteur sur ces découvertes.	309
Opinion ridicule d'un Théologien sur l'origine des grands os fossiles.	313
<i>Os</i> du prétendu géant <i>Tentobochus</i> promené en Europe, ce que c'étoit.	295 296
<i>Os</i> de baleines montrés pour ceux d'un géant.	295
<i>Oviado</i> apprend la vertu du Gayac.	19 20
<i>Owen Guineh</i> , Prince de North Galles, ses enfants s'embarquent, on ne fait pour où.	288

P

P <i>Acha-Choui</i> , chef des Patagons, ce qu'il demande aux Anglois & comme on le trompe.	278
<i>Page de Pratz</i> (le Sr.) ; son-histoire de la Louisiane citée.	211 n.
Donne la relation de la découverte des grands os fossiles sur l'Ohio.	307 308 n.
<i>Panama</i> affligé par des serpents.	5
<i>Papin</i> , son Digesteur par le moyen duquel on	

DES MATIERES. 393

- peut tirer une nourriture saine des os, 224
- Paraguay**, ses productions & sa situation défavorable au commerce interlope. 149
- Paresse**, excessive dans les Américains. 118
- Parisiens**, mangent du pain fait d'os humain. 224
- Parole** remarquable de Tibere. 121
- Pasteurs** (peuples), leurs mœurs. 94
- Pâtes** alimentaires, leur composition & leur usage chez les Sauvages. 104
- Pattagons** ou **Patagons**, comme on doit s'y prendre pour les connoître. 273 274 Description de leur pays. 175 Comment les voyageurs varient sur leur patrie. *ibid.* Ils ne forment plus une nation originelle. 276 Pourquoi ils ne sont pas si petits que les Eskimaux *ibid.* Leur portrait Leur caractère moral. 278 Etymologie de leur nom. 281 Pourquoi les Espagnols n'ont jamais rapporté de leurs ossements. *ibid.* Ne sont point des géants. 300
- Pays** inconnu qu'on soupçonne être au Nord-Est de la Californie. 157 Pays le plus chaud en Amérique. 189
- Paisans** du Palatinat, payent un tribut en têtes de moineaux. 6
- Peaux** de bêtes adorées chez les peuples chasseurs. 134
- Pêche** des perles, abondante en Californie. 152
- Pêche** de la baleine, sa meilleure station. 243
- Pédérastie**, en vogue au N. Monde & pourquoi. 59
- Perles** dérobées par les Jésuites, & ce que le roi d'Espagne pense de ce vol. 153
- Persépolis** jugement sur son architecture. 318
- Péruviens**, payent un tribut en pucerons. 5
Leur population exagérée. 51 Leur taille & leur physionomie. 136 Beaucoup d'hommes

255
s gla-
249
86
145
alon-
ibid.
nagio
133
ment.
156
ue les
érie,
fossi-
rés à
309
igine
313
né-en-
leines
295
19 20
es en
288
il de
ompe.
278
Loui-
la dé-
Ohio.
08 n.
5
el on

- défectueux parmi eux. *ibid.* Ils arrosent de
 sang humain leur pain sacré. 205.
- Peste** Egyptienne, sa marche. 43 Peste noire,
 ravage les terres Arctiques & le Groënland au
 quatorzieme siecle. 268.
- Peuples** chasseurs, allaitent long-temps leurs en-
 fans. 50. Peuples laboureurs, les premiers
 dans l'ordre moral parmi les Sauvages. 94.
- Peuples** pêcheurs, leurs mœurs. 95 Peuples
 habitants entre le Tropique du Cancer & la
 côte des Patagons décrits. 137. Tous les peuples
 ont sacrifié des hommes dans leurs cérémonies
 religieuses. 203. Peuples qui se liment les dents.
 208.
- Peuple** qui perfectionne ses mœurs est à plaindre
 quand il ne peut perfectionner sa religion. 205.
- Peyrere** (le Sr la) place des Negres dans le
 Groënland. 245 Pourquoi il s'applique à l'his-
 toire du Nord. 170 Jugement sur ses relations.
 245.
- Peyresch** (Mr de) reconnoît la nature des grands
 os fossiles envoyés du Levant. 295.
- Phidon**, sa médaille passe pour la plus ancienne.
 400 L'auteur l'examine & la croit fautive. *ibid.*
- Philippe II**, ruiné. 83.
- Philippeville**, bâtie dans le détroit de Magellan.
 285 Elle éprouve des désastres terribles. *ibid.*
- Philosophie** rurale citée. 87.
- Physiciens** du quinzieme siecle, ce qui les déses-
 pere. 167.
- Pical**, maladie. 207.
- Pic Adam**, son sommet est froid. 185.
- Pic** de Ténériffe, les voyageurs gèlent sur son
 sommet, d'où l'on voit l'Afrique occidentale.
ibid.
- Pie II**, Pape, attaqué du mal Vénérien. 230.

DES MATIERES. 395

- Piegaga-Horda.* 337
- Pierre I.* (Czar), sa loi singuliere par rapport
aux prophetes de Sibérie. 133
- Piestra-Horda.* 338
- Pigafetta*, ce qu'il dit des Anthropophages de
l'Amérique. 209 Répond le premier le faux
bruit en Europe sur l'existence des géants
Américains. 281 Ses relations sont absurdes.
281
- Pison* cité. 7 Dissequé un Negre blanc. 347
- Pizarre*, dénombrement de ses troupes. 70 Son
origine, son caractère. 79
- Plantes* tendres de nos climats, ligneuses en
Amérique. 4 Plantes parasites très-multi-
pliées au nouveau monde. 7 Plantes potage-
res, sont pour la plupart exotiques en Euro-
pe. 106
- Poëme* épique sur une expédition de voleurs. 75
- Poëte* qui compose le premier des vers sur le mal
Vénérien. 18
- Poil* singulier qui croît aux enfans sauvages
en Amérique. 36 Sa végétation. *ibid.* Pour-
quoi laineux dans les Negres. 173 des Groën-
landoises n'en ont pas hormis à la tête. 255
256
- Poissons*, extrêmement multipliés dans la mer du
Nord. 240
- Pole Arctique*, sa nature. 234
- Polygamie* des Américains. 56 Preuve de leur
tièdeur en amour. *ibid.*
- Potoppidam* (l'Evêque) son hypothese sur les
aurores boréales est fausse. 235 Jugement sur
son histoire naturelle de la Norvege. 243
- Porto-belo*, affligé par des crapauds. 45
- Portugais* demandent à Rome la permission de
doubler le Cap de bonne Espérance. 88 Leur
métamorphose en Afrique. 177 178

<i>Portugal</i> , ses finances, 83 Son agriculture & sa population.	<i>ibid.</i>
<i>Potosi</i> , son produit.	81
<i>Pouls accéléré & vif des Negres.</i>	174
<i>Préjugés</i> , excusent les vices, & ne pardonnent aucun ridicule.	140
<i>Présomption des Sauvages.</i>	119
<i>Prise de possession ridicule.</i>	78
<i>Prisonniers</i> , traités de différentes façons, chez différents peuples.	210
<i>Progression de la vie sociale.</i>	107
<i>Pronostic sur la durée du mal vénérien.</i>	19
<i>Propriété</i> , excite des guerres.	109
<i>Pyrrhonisme historique</i> , doit avoir des bornes.	224

Q <i>Uadrupedes</i> de la Zone torride de l'ancien continent, n'ont pu passer par le Nord pour aller en Amérique.	307
<i>Quadrupedes</i> d'un poil blanc sont foibles. Blanchissent par le froid dans le Nord. <i>ibid.</i>	352
S'ils deviennent sourds pendant cette espèce de métamorphose.	353
<i>Querelles théologiques</i> sur l'incarnation de la Divinité.	209
<i>Quinte-Curce</i> , ne savoit ni le Persan ni le Scythe.	117
<i>Quioltz</i> , ses habitants ne sont pas Negres, quoique situés près de l'Equateur, & pourquoi.	261
<i>Quivira</i> (Pays de chimérique).	162
<i>Quiros</i> , apporte le premier les rats & les souris au Pérou.	282

R

- R** *Aleig*, ce qu'il dit des peuples de la Guiane. 185 Cherche l'El-Dorado. *ibid.* Est décapité à Londres pour avoir appris à fumer le tabac aux Anglois. 286 Devroit avoir une statue. *ibid.*
- Ramusio*, sa collection, faite sans goût. 60
- Rapidité* surprenante du mal vénérien. 19
- Rats & souris* portés en Amérique. 282
- Recette* des Sauvages de l'Amérique contre la folie. 139 140
- Recherches*, pour connoître jusqu'à quel degré de latitude le globe est habité. 233
- Religions*, idées affreuses sur lesquelles elles sont fondées 203 Religion des Sauvages, ce que les voyageurs en disent est suspect. 261 Elle est difficile à définir. 262 Les Patagons n'en ont pas. 279
- Renaudot*, (Mr. l'Abbé) on cite sa relation de la Chine. 204
- Réproduction* est très-rapide dans la mer du Nord. 242
- Résine* élastique, usage extraordinaire qu'en font les Sauvages. 61
- Riccioli*, ses erreurs. 54
- Riz*, si son usage favorise la multiplication de l'espece humaine. 249
- Rhennes*, sauvages en Amérique, domtés en Laponie. 98
- Rhinoceros*, n'existent point en Amérique. 303
- Robinson Crusoe*, ce qui a donné sujet à ce Roman. 294
- Ræmer* (Mr.) ce qu'il dit dans sa description de la Guiane. 206
- Roggers* le navigateur, en quoi il se trompe.

- 187 Il délivre un solitaire de l'isle de Fernandez. 293
- Romains**, comment ils conquirent l'Espagne. 90
- Rome**, cause de son insalubrité. 25 26
- Roupies** Indiennes, on ignore leur antiquité. 99 100
- Ruiz** (le Jésuite), pourquoi les Sauvages du Paragui veulent le manger. 217
- Russie**, quand le mal vénérien s'y est déclaré. 229
- S**
- Sacrifice** humain fait à Rome. 281 n.
- Salvaterra**, Provincial des Jésuites, son caractère. 152 Ses friponneries. 153 Son Factum. *ibid.*
- Salsepreille**, son usage. 43
- Samoyedes** naviguent annuellement à la nouvelle Zemble. 250
- Sang** des Américains mélangé. 37 Mal élaboré. 39 Vifqueux. 42
- Sarmiento**, croise sur les côtes des Patagons. 284 Il a des visions dans la terre Del-Fuego. *ibid.* Conseil ridicule qu'il donne au roi d'Espagne. 285 Est enfin pris par les Anglois. 286
- Sauvages** du Nord, tourmentent leurs prisonniers. 67 Ne perfectionnent rien. 118 Sont toujours enfants. *ibid.* Ils se ressemblent tous. 108 Maltraitent leurs vieillards. 120 Sauvages à queue, les auteurs qui en parlent. 123 Sauvages vivants dans les bois, moins basanés que ceux des plaines. 189 Se frottent le corps de graisse. 193 Craignent les spectres. 280
- Savants** de la Suede, leur opinion sur la retraite de la mer du Nord. 98 Sur l'origine des Groënlendois. 280

Sav
Sch
Scor
n
Scor
Sarc
p
Semi
Soy
Sebe
Sel
-VI
70
de
Sels
74
-8
-100
Sépi
Sépi
je
-8
Serp
x
P
de
Sian
Sibe
Sici
Sola
Soli
Sott

DES MATIERES. 399

- Savanois**, on exagere leur barbarie. 211
- Schouten**, son voyage aux terres Magelaniques. 299
- Scorbut**, peu dangereux. 43 Endémique chez les nations polaires, & sa cause. 265
- Scorpions**, leur morsure excite le priapisme. 60
- Scroton**, sa longueur dans quelques sauvages de l'Amérique. 334
- Seultes**, ce qu'il dit de la chair humaine. 223
- Seythes**, leurs mœurs. 108
- Seba**, son *Theſaurus R. N.* cité. 2
- Sel marin**, propre à la propagation. 36 Les Sauvages n'en usent point. *ibid.* contre-poison contre les fleches envenimées. 71 Le sel abonde dans le sang humain. 220
- Selkirk** (Alexandre) , vit seul pendant 4^e ans & 4 mois dans l'isle de Fernandez. 293 Ses aventures *ibid.* Oublié à parler. *ibid.* Devient sauvage. *ibid.*
- Septentrionaux**, adonnés à la Magie, par inspiration. 133 Leur portrait & leur caractère. 268
- Sépulture**, si elle se ressent du climat. 131 132
- Sepulveda**, ennemi de Las-Casas, ne lui objecte pas son Mémoire sur la traite des Negres. 115 116
- Serpents**, très-multipliés en Amérique. 4 Ceux du Paraguai violent les filles, & ce que dit le P. Charlevoix. 149 Leur chair recèle beaucoup de sel alkali. 320
- Siamois**, ont naturellement les oreilles longues. 145
- Sibérie** peu connue au Czar Pierre I. 339
- Sicile**, laissée en friche. 84
- Soldats** Espagnols, mécontents des Jésuites. 155
- Solis** (Antonio), ses exagérations. 200
- Setto** (Ferdinand) conquiert la Floride par le

- moyen d'une fille. 66
- Speftacle de la nature*, l'Abbé Pluche y insulte
Nevvton & Descartes. 167 168 Son sentiment
sur l'origine des Negres. *ibid.* Ce qu'il dit dans
son *Histoire du Ciel* sur les géants. 313
- Sperme* des Negres & des bafanés, est plus fu-
jet à se corrompre que celui des autres hommes
& pourquoi. 335
- Spilberg*, son voyage aux terres Magellaniques. 290
- Spitzberg*, il y a là des animaux quadrupedes. 290
- Squelettes* éléphantins, montrés pour des sque-
lettes de géants. 295
- St. Domingue*, dévasté. 71 Ses habitants empoi-
sonnent l'air. *ibid.*
- Strabon* cité. 35
- Stralhenberg*, ce qu'il dit des hommes tigres de
la Sibérie. 337
- Suc nerveux*, effets que son dérangement produit
dans les Negres. 320
- Sucre*, contre-poison contre les fleches enveni-
mées. 36
- Suede*, sa population & son étendue. 269 n.
- Suicide*, commun parmi les Américains. 70
- Suppression* des regles, n'empêche pas la géné-
ration. 52
- Surdité*, commune aux Negres blancs & aux
chiens blancs. 313
- Surgy* (Mr. de) rejette mal à propos le rapport
des voyageurs. 262
- Susmilch* (Mr.), sa *Table des Vivants* vicieuse. 54

T
M
T
g
T
T
le
T
n
T
a
T
d
T
v
T
T
T
-b
4
c
c
re
fo
A
T
ci
T
fic
&
T
Tête
bo
pla

T

- T** *Abac sauvage*, croît dans tout le nouveau Monde. 161
- Table généalogique** des métifs & des Negres de générations mêlées. 171 n. & 190
- Tablier** des Hottentotes exagéré. 49
- Tacite** cité sur l'incarnation de la Divinité chez les Germains. 29
- Tapir**, le plus grand quadrupede de l'Amérique méridionale. 308
- Tartares**, divisés en tribus. 109 Leur réponse aux Ambassadeurs du Pape. 125
- Tartares** (les petits), porterent des chemises enduites de suif. 194
- Telephium**, plante, les Groënlandois s'en servent contre le scorbut. 265
- Tempelman**, ses calculs sur l'Asie. 55
- Temples** de Mexico, leur nombre exagéré. 209
- Terrain fétide** de l'Amérique, produit plus d'arbres venimeux que les autres parties du Monde. 4 Il est froid sous l'Equateur. 7 Terrain stérile, cause, de la vie sauvage. 104 Son élévation contribue beaucoup à refroidir l'atmosphère. 182 Terrains sablonneux, les plus grands sont en Afrique. 184 Sont plus exhaussés en Amérique qu'en Afrique. 185
- Terres**, éternellement gelées dans la Zone glaciale. 254
- Terres Magellaniques**, les Espagnols y font plusieurs voyages. 282 bien décrites par Narborough & Wood. 292
- Terres des brûlés**, ce que c'est. 302
- Têtes pyramidales**. 128 Coniques. *ibid.* Têtes de boules, peuples de l'Amérique. *ibid.* Têtes plates. *ibid.* Têtes cubiques. *ibid.*

- Théologiens*, injustes envers leurs prédécesseurs.
167 Ce qu'ils disent du teint des Negres. *ibid.*
- Thermometre*, dans les climats où il monte à
38 degrés, on raconte des Negres parfaits.
181
- Théorie des loix civiles* par Mr. Linguet, pleine
de paradoxes. 113
- Tigres Américains*, poltrons. 6
- Timberlake*, compare les harangues des Sau-
vages à celles de Démosthenes. 117 Réfuté.
ibid.
- Tite-Live*, accuse les Carthaginois d'être An-
tropophages. 201
- Torquemada*, veut débrouiller la mythologie des
Péruviens. 302
- Torrubia* (le moine), sa Gigantologie. 303
- Toscane*, si elle a nourri des Eléphants. 311
- Toynard* (Mr.), fait un conte à Mr. l'Abbé de
Longuerue. 214 n.
- Tozzetti* (Sigr), son opinion sur les éléphants.
311
- Transactions philosophiques*, ce qu'elles disent
d'un Enfant né bariolé. 337
- Tribus*, tirent leur institution de la vie sauva-
ge. 109 Sont ennemies les unes des autres.
ibid.
- Trools*, êtres chimériques. 327
- Tschirifow*, sa navigation. 156
- Tunguses*, adonnés à la forcellerie. 132 Leurs
Schames, ce que c'est. 133 Leurs mœurs. 130
Pourquoi ils portent un petit réchaud suspendu
au bras. 194 Ont le teint basané. 340
- Turcs*, ont connu la foiblesse des Chrétiens.
296 n.

U
les.Ulloa
du nUsage d
étran

Usages

Utilité,

V
Ac

lande

Vaissea
nomlValais
qu'onValle-
imper

Vapeur

Variété
EllesVariété
réelleVariété
me eVégétan
Monc

Velleda

Vengea
VénitieVent d
rique

Verole

DES MATIERES. 403

U

- Ukraine**, son climat favorable aux fauterelles. 193 n.
- Ulloa** (*Dom Juan de*) cité, 68 Ce qu'il dit du mont Chimborazo. 309 n.
- Usage** des septentrionaux d'offrir leurs femmes aux étrangers, son origine. 262 264
- Usages** bizarres, leur énumération. 211 212
- Utilité**, elle a déifié différents objets. 134

V

- Vaches rouges**, on ne les estime pas en Hollande. 353
- Vaisseaux** envoyés à la pêche de la baleine, leur nombre. 242
- Valais**, ses habitants ne veulent pas permettre qu'on anatomise leurs Cretins. 347 V. *Cretins*.
- Valle-Viridi**, (le Moine de la) son discours impertinent. 78 Sa friponnerie. 79
- Vapeurs** de la mer, refroidissent l'air. 181
- Variétés** dans l'espece humaine en Amérique. 123 Elles ne sont pas circonscrites par une ligne réelle. 181
- Variété**, des races croisées prouvent que le sperme est coloré. 343
- Végétaux** aquatiques, réussissent au nouveau Monde. 11
- Velleda**, déifiée. 30 Son pouvoir. *ibid.*
- Vengeance**, vice commun aux Sauvages. 118
- Vénitiens**, leur demande extravagante à Rome. 88
- Vent** d'Est, ne rafraîchit pas tant l'air en Amérique qu'on l'a cru. 184
- Vierole** (la petite), donnée en échange de la

- grande. 17 A son foyer au Paraguai. 45 Portée par les Hollandois chez les Hottentots. *ibid.* Chez les Groënlandois par les missionnaires Danois. *ibid.* Y occasionne des ravages terribles. 46 Portée par les Suédois chez les Lapons, par les Russes chez les Tunguses. *ibid.* Par les Tunguses chez les Tartares. 46 47 Fait le tour du globe. *ibid.* Se desseche lentement sur le corps des Negres. 173
- Vers* rongeurs des Vaisseaux, apportés de l'Amérique. 8
- Vers Ascarides* & cylindriques, tourmentent les Américains. 41
- Vice secret* qui arrête la population au nouveau Monde. 25
- Vidime*, étymologie de ce mot. 203
- Vidimes* humaines, combien on en avoit immolées sous le Regne de Montezuma. 204
- Vie sauvage*, peut rendre l'amour périodique. 57
- Vignes*, ne réussissent pas au nouveau Monde. 158 159
- Vin* de la Californie, sa qualité. 159
- Virginie*, sa dépopulation. 53
- Volcans*, ne sauroient échauffer les terres polaires. 236
- Vossius* (le fils) en quoi il se trompe. 352

W

- Waffer* (Lionel) ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfans blafards. 343
- Walfischaas*, ce que c'est. 241 242 n.
- Weinland*, trouvé par les Norvégiens. 267
- Wert*, (Sebald de), voyage aux terres Magellaniques. 288 Ramene une fille Patagone en

Holl
Winte
sur l
aron
Wufern
Wcor
gella
Wood
Worm
land

X A
& pr
Ximen
trait

Y A

Yeux
Ysbran
les f

Z Ac
xifte
Zarate
Zinzen
verfi
Zinzen
oces a
arriv
ibid.

DES MATIERES. 405

- Hollande 288 289
Winter (le Capitaine), contredit les Espagnols sur la taille des Patagons. 283 porte une écorce aromatique en Europe. 284
Witsen, sa relation de la Tartarie. 128
Wood, bon observateur, décrit les terres Magellaniques avec exactitude. 291
Woodward, réfuté. 21
Wormius, son sentiment sur l'origine des Groënlandois se trouve vérifié. 246

X

- Xanten* défendu par deux légions romaines, & pris par Claudius - Civilis. 29 30
Ximenes (le Cardinal) rejette le projet de la traite des Negres. 15

Y

- Yaws & Erabyaws*, maladie des Negres. 19
Yeux de lune. 326
Ysbrands Ides, sa relation citée. 133 Il visite les forciers en Sibérie. *ibid.*

Z

- Zacharie*, Pape, déclare que l'Amérique n'existe pas. 87
Zarate, bon historien, cité. 24
Zinzendorf (le Comte de), son projet sur la conversion des Sauvages. 259
Zinzendorfiens, vont prêcher leurs extravagances au Groënlant. 259 Se désespèrent à leur arrivée. 261 Publient des relations mensongeres. *ibid.* Disent que Dieu a fait plus de miracles

45 Port-
trentots.
ffionnai-
ravages
chez les
ungufes.
ares. 46
eche len-
173
e l'Amé-
8
ntent les
41
nouveau
25
203
it immo-
204
riodique.
57
Monde.
158 159
159
53
es polai-
236
352
mes du
enfants
343
1 242 n.
267
s Magel-
gone en

406 TABLE DES MATIERES.

sur les bords du détroit de Davis , que sur les rivages de la mer de Tibériade. *ibid.*

Zone glaciale , ses habitants aiment extrêmement leur partie. 259 S'il est vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers. 262 Ils sont poltrons , & ne s'expatrient jamais. 271 En quoi consiste leur bonheur. *ibid.*

Zone torride , comment les Européens y vivent. 175 Symptomes que les étrangers y éprouvent. 177 Son étendue & sa largeur. 181 N'est pas toute habitée par des peuples Negres. *ibid.*

Fin de la Table du Tome premier.